



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1772

XIV

70
Zugub

BIBLIOTHÈQUE

"Les Femmes"

S J

60 - CHANTILLY

AM 682 6
M E R C U R E
D E F R A N C E ,

D É D I É A U X O I S I F S .

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

O C T O B R E . 1772.

S E C O N D V O L U M E .

N^o. X I V .

Mobilitate viget. VIRGILE.



A A M S T E R D A M ,
Chez MARC-MICHEL REY,
M D C C L X X I I .

MARC-MICHEL REY, *Libraire sur le Cingle à Amsterdam*, continue d'imprimer & de débiter le MERCURE DE FRANCE, ouvrage périodique contenant des *Pieces Fugitives en Vers & en Prose*, des *Enigmes*, *Logogryphes*, *Nouvelles Littéraires*, *Annonces des prix des différentes Académies*, *Annonces de Spectacles*, *Avis concernant les Arts agréables*, comme *Peinture*, *Architecture*, *Gravure*, *Musique* &c. quelques *Anecdotes*; des *Edits*, *Arrêts*, *Déclarations*; des *Avis*, des *Nouvelles Politiques*; les *Naissances* & les *Morts des Personnages les plus illustres*; les *Nouvelles des Loteries*, & assez souvent des *Additions intéressantes de l'Editeur de Hollande*. Cet ouvrage a 16 volumes par année que l'on peut se procurer par abonnement pour f 12 : - ceux qui voudront avoir des parties séparées les payeront à raison d'un florin. On peut avoir chez lui les années 1770, 1771. 1772.

LIVRES NOUVEAUX.

Qu'on trouve chez

MARC-MICHEL REY,

Libraire sur le Cingle.

J. C. Schaeffer *Ifagoge in Botanicam Expeditiorem Iconibus æri incisiss & pictis Illustrata.* 8vo. Ratisbonæ Zunkel. 1759.

J. C. Schaeffer *Botanica Expeditior Genera Plantarum in Tabulis sexualibus & universalibus æri incisiss exhibens.* 8vo. Ratisbonæ. Typis Emmanuelis Adami Weiffii. 1760.

J. G. Schaeffer *Epistola ad Regio-Borussicam societatem Litterariam Duisburgensem de Studii Ichthyologici faciliiori ac tutiori methodo. Adjectis nonnullis specimenibus una cum Tabula æri incisa figuras coloribus suis distinctas exhibente.* 4to. Ratisbonæ. Typis Weisianis & impensis Montagii. 1760.

Meckel (J. F.) *Tractatus de Morbo Hernioso congenito singulari & complicato feliciter curato* 8vo. 1 vol. Berolini. 1772.

— *Nova Experimenta & Observationes de finibus venarum ac vasorum lymphaticorum in ductus visceraque excretoria corporis humani, ejusdem structurae utilitate.* 8vo. Berolini. 1772.

Recherches philosophiques sur les Américains, ou Mémoires intéressans pour servir à l'histoire de l'Espece humaine 8vo. 2 vol. *Nouvelle Edition absolument différente des précédentes.* Berlin 1772.

Leçons de Morale ou Lectures académiques faites dans l'Université de Leipzig. Par feu Mr. Gellert. On y a joint des Réflexions sur la personne & les écrits de l'Auteur; le tout traduit de l'Allemand. 8vo. 2 vol. Utrecht. 1772.

LIVRES NOUVEAUX.

Discours Chrétiens, 1 vol. grand in 8vo. contenant *Dix* Sermons

- 1 Les Principes du Contentement.
 - 2 L'Inutilité de la Foi sans les œuvres.
 - 3 La Divine Excellence des biens de la Grace.
 - 4 De la Colere.
 - 5 De l'Impartialité Divine.
 - 6 ——— même Sujet.
 - 7 L'Abus de la Vie.
 - 8 Pour le Jeûne Solennel de 1769.
 - 9 Les Richesses de la Bonté de Dieu.
 - 10 Pour le Jeûne Solennel de 1771.
- Imprimés à Amsterdam 1772. à f 1 : 10.

Journal des Sçavans depuis son commencement 1665. jusques en Décembre 1753. en 170 volumes.

—— idem, depuis Janvier 1754 jusques en Décembre 1763. en 79 vol.

—— idem, depuis Janvier 1764. jusques en Octobre 1772. en 62. vol.

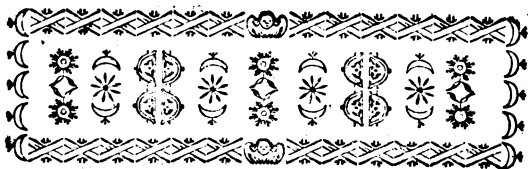
—— Table générale depuis 1665. jusques en 1753. 2 vol.

Culture des abeilles ou méthode expérimentale & raisonnée sur les moyens de tirer meilleur parti des abeilles, par une construction de Ruches mieux assorties à leur instinct, avec une Dissertation nouvelle sur l'Origine de la Cire. Par M. Duchet. 8vo. *Vevey* 1771.

Gallerie Françoisse ou Portraits des Hommes & des Femmes célèbres qui ont paru en France, gravées en taille-douce par les meilleurs Artistes, sous la conduite de Mrs Restout & Cochin. Avec un abrégé de leurs vies par une Société de Gens de Lettres. Fol. 7 parties. *Paris* 1771, 1772.

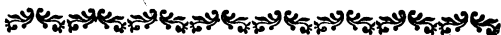
La Gamologie, ou l'Education des filles destinées au Mariage; Ouvrage dans lequel on traite de l'Excellence du Mariage, de son utilité politique & de sa fin, & des causes qui le rendent heureux ou malheureux. Par M. de Cerfvol. 12°. 2 parties. *Paris* 1772. f 1 : 10.

Le Ventriloque ou l'Engastrimythe, par M. De la Chapelle. 12°. 2 parties. *Paris* 1772. f 2 : -

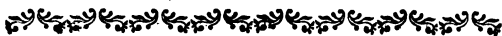


MERCURE DE FRANCE.

OCTOBRE 1772.



PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.



LETTRE de Caïn, après son crime,
à Méhala, son épouse.

IL est donc des remords qui poursuivent le crime!
O de tous mes transports déplorable victime,
O malheureux Abel, ô mon frere ! pourquoi

A 3

6 MERCURE DE FRANCE.

Ton sang s'élève - t - il encore contre moi ?
Tout retrace à mes yeux mon crime & ma misère :
Tout me peint le moment où mon malheureux frère...
Spectacle affreux du sang !... O mystère d'horreur
Que ne peux - tu rester dans le fond de mon cœur ?
Sans mon forfait, hélas !.. j'aurais mon innocence ;
Mais, pour mieux me punir, Dieu m'ôte l'espérance,

Que l'Univers entier, saisi d'un juste effroi,
S'indigne à mon nom seul & s'arme contre moi ;
Je ne me plaindrai point : que ce Dieu que j'atteste
Lance sur moi les traits de son courroux funeste,
Qu'il tonne ; plus heureux Caïn au rang des morts ;
N'aura plus à souffrir la honte & les remords,

Les remords... malheureux !... devois-je les connaître ?
O toi, qui de bienfaits daignas combler mon être,
Toi, dont le bras puissant s'étend sur l'Univers,
Qui d'un souffle créas & la terre & les mers ;
Toi, qui m'avois formé pour un plus noble usage,
Dieu juste, se peut-il ? Caïn est ton ouvrage ;
Et Caïn, criminel, avili pour jamais,
N'a payé tes bontés que du prix des forfaits !
Errant, abandonné, fugitif & coupable...
Ainsi ton triste époux de son sort déplorable
Exposé à tes regards le tableau douloureux.
Pardonne, ô Méhala ! daigne y fixer les yeux.
S'il se pouvoit ; hélas ! espoir trop plein de charmes !

Eh bien oui, Méhala, baigne-le de tes larmes,
 Efface de tes pleurs ces traits... ils sont affreux;
 Ma main les a tracés, mon cœur est avec eux...

Tu dois t'en souvenir : quand, rempli de ta flamme,
 Au feu de tes regards livrant toute mon ame,
 Portant cette ame pure aux piés de nos autels,
 J'unis mon sort au tien par des nœuds solemnels,
 J'ignorois, tu le fais, le meurtre & le parjure.
 L'orgueil seul dans mon cœur étouffa la nature,

Ah! plutôt, Méhala, rappelle-toi ce jour
 Où Caïn, couronné des roses de l'amour,
 Dans le fond d'un bosquet fouriant à tes charmes,
 Te pressoit sur son sein, te baignoit de ses larmes
 Que l'amour fortuné verse au sein des plaisirs,
 Que ton cœur partageoit, qu'avoient tes soupirs...
 Peins-toi Caïn heureux, Caïn simple & sincere..
 Époux tendre & soumis, ne cherchant qu'à te plaire,
 Tu l'as vu le premier pleurer sur tes douleurs,
 D'une main caressante il essuyoit tes pleurs,
 Quand du Ciel irrité l'arrêt irrévocable
 Sur un sein innocent punissoit le coupable,
 En partageant tes maux, je fus les adoucir;
 Autant & plus que toi, tes yeux m'ont vu souffrir;
 Tu m'as vu condamnant une ardeur téméraire,
 Desirer tour-à-tour & craindre d'être pere.
 Pere, époux, titres saints! qu'êtes-vous devenus?

8 MERCURE DE FRANCE,

Dans mon cœur déchiré n'existeriez - vous plus ?
Revenez , dissipez mon trouble & ma tristesse.
Et toi , qui pus m'aimer , au nom de ma tendresse ,
Au nom de tes baisers prodigués tant de fois ,
Au nom de ton époux , daigne entendre sa voix ;
En plaignant mes malheurs , adoucis ma misère.
L'amour est complaisant , voilà son caractère.

Je m'égare , insensé ! Caïn qu'exiges - tu ?
Eh ! que font tes malheurs aux yeux de la vertu ?
Est - ce à toi de souiller de ton haleine impure
L'air que respire ailleurs l'innocente nature ?
Rejette loin de toi des téméraires vœux ;
Tu veux intéresser , & n'es pas vertueux !

Ne crains rien , Méhala , ne crains rien pour ta gloire ;
Je porte seul le poids d'une action si noire.
Je vais en retracer le fatal souvenir :
C'est un tourment de plus dont je dois me punir..

O vous que Dieu promet à la nature entière ,
Vous qui , d'un pôle à l'autre , habiterez la terre ,
Descendants de Caïn , déplorez son erreur :
Vous apprendrez par lui qu'il est un Dieu vengeur

Les ombres de la nuit faisoient place à l'aurore :
Déjà l'azur naissant dont le Ciel se colore
Brille en se balançant dans le vague des airs :

Les oiseaux, dans les bois, commencent leurs concerts;
 Lorsqu'un jeune berger sort d'un prochain bocage.
 De l'aimable vertu c'est la plus douce image;
 Dans ses yeux satisfaits sont la paix, la candeur;
 Et son front réfléchit le calme du bonheur.
 Au Dieu de l'Univers il vient pour rendre hommage.
 Soudain, sur un autel couronné de feuillage,
 Ses innocentes mains déposent ses présens:
 Il apporte un cœur pur avec les fruits des champs.
 Son ame pour son Dieu s'épanouit, s'anime.
 Bientôt le feu sacré consumé la victime;
 L'encens fume: emporté sur l'aile des zéphirs,
 Il monte vers le Ciel qu'ont touché ses soupirs.
 „ Dieu tout-puissant, dit-il, exauce ma prière;
 „ Tes graces, tes bontés, répands-les sur mon frere.
 „ Qu'il connoisse le prix de la tendre amitié,
 „ Ces douces passions d'amour & de pitié.
 „ Que son cœur, jeune encor, te doive un nouvel être!
 „ Il fut créé par toi; qu'il sache te connoître;
 „ Qu'il sache t'adorer! je n'attends rien de plus;
 „ Tous mes vœux sont remplis, s'il chérit les vertus.”

Les yeux baignés de pleurs que versoit sa tendresse,
 Plein d'amour pour son Dieu, plein d'une sainte ivresse,
 Il proféroit ces mots, prosterné sur l'autel.
 J'approche... quel objet!.. je reconnois Abel:
 C'est lui.. lui, que poursuit mon insolente rage!..

10 MERCURE DE FRANCE.

Il prie encor pour moi, quand c'est moi qui l'outrage;
Que dis-je? Abel.. Abel vient de me pardonner;
Je lui suis cher encore.. & vais l'assaffiner.

Comment, ô Méhala, pourrai-je à ta mémoire
Tracer de mes forfaits l'abominable histoire?
Comment de mes fureurs t'expliquer les transports?..
Va, je t'apprendrai tout; je connois les remords:
Je prendrai leurs pinceaux, & je peindrai le crime.
Je veux te faire errer dans le fond de l'abyme
Où l'enfer en courroux précipita mon cœur.
Frémis, plains ton époux, & connois sa fureur.

Abel, je te l'ai dit, d'un cœur pur & sincère
Prie pour moi le Dieu qui lance le tonnerre.
Je m'avance, il me voit, il se lève; & soudain
Il vole dans mes bras, se jette dans mon sein,
M'embrasse, &, m'appellant du tendre nom de frère,
Il baigne de ses pleurs cette main meurtrière
Qui bientôt homicide & teinte de son sang,
Pour prix de ses vertus, va lui percer le flanc!
„ O mon frère, ô Caïn, quelle grace imprévue
„ T'amène vers Abel, te présente à sa vue?
„ Jour à jamais heureux, trop fortunés momens
„ Où Caïn s'abandonne à mes embrassemens,
„ Coulez plus lentement, vous voyez ma victoire!
„ Tu revois, ô vertu! ton triomphe & ma gloire;

„ Tu resserres les nœuds d'une sainte union.
 „ L'amitié... qu'il est doux de proférer ce nom !
 „ Ah ! qu'il soit dans ton cœur, comme il est dans ma
 „ bouche.
 „ Cher Caïn, par ma voix que l'amitié te touche !
 „ Abel te devra tout, si tu lui rends ton cœur ;
 „ Abel te devra tout, tout jusqu'à ton bonheur.”

A de plus grands transports son zèle l'abandonne ;
 Rien ne peut l'arrêter, lorsque son cœur ordonne :
 Il se jette à mes pieds... ô souvenir affreux !
 Je saisis cet instant, & mon bras furieux...
 Je ne puis achever ce récit trop funeste.
 Le crime est consommé ; le remords seul me reste.

Frappé de mille coups, Abel tombe mourant ;
 Puis, levant vers le Ciel un regard languissant,
 „ Mon Dieu, s'écria-t-il ! tu fais si je t'honore ;
 „ Pour la dernière fois souffre que je t'implore :
 „ Si les infortunés ont droit à tes faveurs,
 „ Excuse de Caïn les fatales erreurs.
 „ Qu'il abhorre son crime ; il est involontaire..
 „ Venge-toi sur Abel ; mais pardonne à son frère.”

Bientôt un froid mortel s'empare de son cœur :
 Il n'est plus : de son front la livide pâleur
 M'annonce de sa mort le funeste présage.

12 MERCURE DE FRANCE,

Ah ! Caïn, qu'as tu fait ; & quelle horrible image !
Comment avoit-il pu mériter ton courroux ?
Ton frere... le voilà déchiré par tes coups !
Ose encor contempler ce tranquille visage.
Ton frere assassiné ! c'est donc là ton ouvrage..
Voilà ce même Abel dont tu voulois le sang :
Eh bien , approche , monstre , il coule de son flanc.
Son sang , tu l'as : bois le... qu'il suffise à ta rage !
Puisse-t-il l'assouvir ! mais quel nouvel outrage ?
Hélas ! Abel est mort , en prononçant mon nom ;
Et ton dernier soupir fut celui du pardon.

Quoi ! le pardon pour moi ! meurtrier de mon frere,
Vil instrument du crime , en horreur à la terre ,
J'irois traîner mes jours dans la honte & l'effroi ;
Et l'image d'Abel sanglante devant moi ,
Secondant de son Dieu le courroux légitime ,
Viendrait à chaque instant me reprocher mon crime ?
Moi ! je verrois toujours mon frere assassiné ,
Se reprochant encor de m'avoir pardonné ,
Au sein de mon repos , excitant la tempête ,
Sous un Ciel embrasé qui gronde sur ma tête ,
Promener les erreurs de mon triste sommeil ;
Et , pour mieux me punir , prolongeant mon réveil ,
Traîner mes pas tremblans au bord des précipices ;
Et là , me présentant toutes mes injustices ,
Mes haines , mes fureurs , mon forfait & sa mort ,
Me pousser dans l'abîme où gémit le remord ?

Mais quels objets affreux ! sous d'épaisses ténèbres
 Le Ciel est obscurci de nuages funebres.
 La terre, sous mes pas, ouvre de toutes parts
 D'effroyables cachots à mes tristes regards.
 Les élémens rivaux se déclarent la guerre,
 La nature frémit sous l'éclat du tonnerre ;
 Et l'onde épouvantée, en franchissant ses bords,
 Dans ses flots teints de sang roule un monceau de morts
 A travers ces horreurs qu'un froid silence augmente,
 A mes yeux effrayés un spectre se présente.
 Sur son front décharné sont écrits *les remords*.
 Mille serpens affreux embrassent tout son corps,
 Et jusques dans ses flancs augmentant son martyre,
 Lui disputent son cœur que lui-même il déchire.
 Dans sa sanglante main étincelle un poignard :
 Le crime en traits de sang se peint dans son regard.
 Il m'a fixé... grand Dieu ! conserve ton ouvrage ;
 Ecarte loin de moi cette terrible image...
 Vains discours ! dans mon sein il souffle sa fureur.
 La rage des enfers a passé dans mon cœur...

Mais quel son vient frapper mon oreille craintive ?
 Qu'entends-je ? qu'ai-je vu ? c'est son ombre plaintive.
 Oui : c'est l'ombre d'Abel. O frere infortuné !
 Pour être ton bourreau, fus-je donc destiné ?
 Quand des mains du Très-Haut Caïn reçut la vie,
 Fût-ce pour te l'ôter par une perfidie ?

14 MERCURE DE FRANCE.

Ombre sacrée , hélas ! prends pitié de mes maux ;
Rends à mes sens troublés le calme & le repos.
Qu'ai je dit ? ah Caïn , la voix du sang murmure.
Cesse par tes souhaits d'outrager la nature.
Un vœu si téméraire est un nouveau forfait.
Que te faut-il de plus ? n'as-tu pas assez fait ?
Vois ce corps tout sanglant , vois ce sang qui s'élance ;
Il fume encore : eh bien ! il demande vengeance :
Il l'obtiendra. Mais , Ciel... il a tout obtenu.
Amitié , complaisance , honneur , devoir , vertu ,
Tout est sacrifié. Trop funeste justice !
Pourquoi ne faut-il pas que l'assassin périsse ?
Pourquoi le seul Caïn... vains & coupables vœux !
Mon sang , puisque je vis , est-il si précieux ?

Fuyons ce lieu d'horreur. Sous un Ciel plus propice ,
Il est peut-être un Dieu qui se venge & punisse :
Peut-être plus heureux , au bout de l'Univers
Trouverai-je un chemin qui me mène aux enfers.

Que ces affreux tableaux crayonnés par la rage ,
De crimes , de fureur monstrueux assemblage ,
Que ces traits , Méhala , par ton époux tracés ,
Dictés par ses remords , par ses pleurs effacés ,
Puissent t'instruire au moins de l'état de son ame.
Qu'ils te fassent haïr cette naïve flamme ,
Que jadis dans tes yeux faisoit briller l'amour.

Etéints par les plaisirs, ils se fermoient au jour;
 Mais quels momens hélas ! quand, frappant ta paupiere,
 Un baiser les rouvroit aux traits de la lumiere !
 Alors sur ton époux ils erroient tendrement.
 Ton époux... Ciel.. alors il étoit innocent.

• Mais adieu pour toujours : sur un sol plus sauvage,
 Je remporte avec moi ma honte & ton image.
 Voilà tout ce qui reste à ton fatal époux :
 Peut-être encor le Ciel en fera-t-il jaloux ?
 Peut-être... mais pourquoi du soupçon qui m'agite
 Hâter imprudemment la cruelle poursuite ?
 Peut-être aussi ce Ciel, touché de mes malheurs..
 Mais non : n'espérons rien : je connois ses fureurs.

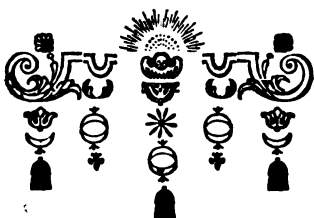
Adieu donc. Si jamais, ô malheureuse mère,
 Nos enfans étonnés te demandent un pere,
 Dis-leur qu'il en fut un dont le cœur criminel
 Inventa l'art honteux de détruire un mortel.
 Apprends leur mes remords ; peins bien l'horreur du
 crime ;

Aux pieds de l'assassin, présente la victime ;
 Et si ce noir tableau les fait pâlir d'effroi,
 Ne ménage plus rien, achève & nomme moi.
 Sur-tout ne cache rien, Méhala ; sois sincère :
 Dis-leur tout. Il leur faut une exemple sévère,
 Le crime fut affreux : ils en auront horreur,

Qu'ils sachent mes remords, le crime... mon malheur !
 Alors d'un Dieu puissant redoutant la colère ,
 Ils s'aimeront toujours... mais ils plaindront leur pere

Par M. Costard , libraire.

* Cette piece, imitée du poëme d'Abel par M. Gesner, à été imprmée en 1765; mais on la donne ici avec beaucoup de changemens & de corrections.



LA

LA DOUBLE INCONSTANCE.

Proverbe dramatique.

P E R S O N N A G E S :

ANGÉLIQUE, jeune veuve.

LISETTE, sa femme-de-chambre.

VALERE, amant d'Angélique.

DUBOIS, valet de Valere.

GÉRONTE, beau-pere d'Angélique.

ERASTE, neveu de Géronte.

*La scene est en province, dans la maison
d'Angélique.*

S C E N E P R E M I E R E.

ANGÉLIQUE, LISETTE, VALERE,
DUBOIS.

V A L E R E.

QUE je suis inquiet, belle Angélique!
que je suis affligé ! Ce voyage précipité,
B

que je suis obligé de faire, pourra être de longue durée. Si vous saviez ce qu'il m'en coûte, en ce moment, pour m'éloigner de ce que j'ai de plus cher au monde!

ANGÉLIQUE. Ah! Valere, sur le point d'être unis pour jamais, faut-il nous séparer? Que fais-je? Vous allez à Paris, le théâtre du beau monde; je crains bien que votre cœur ne m'échappe en ce pays, où les femmes, dit-on, sont si attrayantes.

VALERE. Ne craignez rien, Madame; les femmes de Paris sont attrayantes à la vérité; mais ont-elles une ame comme la vôtre? Vous même, rassurez-moi de grâce; j'ai appris que M. Géronte, votre beau-pere, arrive ici avec un neveu qu'il vous a destiné: jurez moi que vous n'écouteriez aucune proposition, & que vous ne consentirez jamais à ce mariage.

ANGÉLIQUE. J'ignore les intentions de mon beau-pere; mais croyez-vous que l'on change aussi aisément de résolution, & que je puisse écouter des propositions de mariage, avec un homme que je ne connois pas?

VALERE. Excusez-moi, Madame, la crainte & le crédit que M. Géronte a sur votre esprit semblent autoriser une mé-

fiance impardonnable, en toute autre circonstance; cependant je pars avec cette cruelle incertitude; il le faut. Que je suis malheureux! adieu, mon aimable Angélique; puisse-je, à mon retour, vous trouver toujours disposée en ma faveur!

ANGÉLIQUE. Mais, Valere, ne pouvez-vous absolument différer ce voyage?

VALERE. Que n'en suis-je le maître; mais il est question d'intérêts de famille, qui ne peuvent se négliger un instant.

ANGÉLIQUE, Hélas! que vais-je devenir pendant votre absence?

VALERE. J'espère que vous voudrez bien penser quelquefois à un malheureux qui ne cessera de vous avoir présente à son esprit.

ANGÉLIQUE. N'en doutez pas, &, pour m'en occuper entièrement, je veux me retirer à la campagne, & vais, de ce pas, tout arranger pour mon départ,

VALERE. Vous me rendez la vie, charmante Angélique. Adieu, il ne dépendra pas de moi que je ne revienne bientôt m'attacher inséparablement à vous,

Il lui baise la main, & ils sortent.

SCENE II.

L I S E T T E , D U B O I S .

D U B O I S .

Eh bien ! Lisette , je pars aussi , moi ; j'en suis tout chagrin ; car , tu le sçais , nous nous étions arrangés comme nos maîtres.

L I S E T T E . En vérité vous autres hommes , vous êtes bien insupportables ; on compte faire une fin , se marier , & puis zeste ; un voyage dérange tout : ma foi , cela n'est pas plaisant.

D U B O I S . Que veux - tu ? les maîtres font tout à leur tête ; il faut céder au sort ; mais aussi j'espère bien qu'à mon retour je te trouverai toujours la même à mon égard , & que rien ne s'opposera plus à ce que je n'offre à mon adorable , & mon cœur & ma main ,

L I S E T T E . Pour moi , je le souhaite plus que je ne l'espère ; car tu es un dangereux coquin : tu vas en conter à la première foubrette de Paris , & ta Lisette , tu la laisseras là comme une épingle , & tu lui donneras son congé.

D U B O I S . Ton congé ! que dis-tu ? regarde-moi un peu.

LISSETTE. Eh bien ! quoi ? je te regarde.

DUBOIS. Me prends-tu pour un papillon , parce que je suis de toutes couleurs ?

LISSETTE. Mais tu ne lui ressemble pas mal.

DUBOIS. Je crains bien plutôt quelque faux bond de ta part. Vous autres femmes-de-chambre , ce n'est pas votre fort que la constance.

LISSETTE. Eh ! bien , quand ce seroit mon foible... mais , adieu , pars sans inquiétude ; il fera tems de t'affliger à ton retour.

DUBOIS. Comment ?

LISSETTE. Va , va , sois tranquille ; grace à mon cœur , tu n'as rien à craindre.

DUBOIS. Adieu , ma charmante ; aussitôt de retour ,

Aux pieds de ta grandeur j'établis ma fortune.

A propos : en partant , reçois ce gage de ma fidélité. (*Il veut l'embrasser.*)

LISSETTE. Non , non : j'aime à m'acquitter : & je ne pourrois peut-être pas te le rendre. Adieu. (*Dubois sort.*)

S C E N E I I I.

L I S E T T E, seule.

Oh ! le maudit voyage ! encore , si on sçavoit le tems du retour. J'enrage , cependant prenons patience ; allons trouver ma maîtresse : nous sentons les mêmes peines ; nous nous les communiquerons , & cela soulage ; mais la voici qui vient ; qu'elle est triste ! Que nous sommes folles de nous chagriner ainsi pour des hommes qui , en vérité , n'en valent pas la peine !

S C E N E I V.

A N G É L I Q U E , L I S E T T E.

A N G É L I Q U E. Donne moi un livre , *L i s e t t e*. Non , mon sac à ouvrage... en vérité je ne fais que faire. Je comptois aller à la campagne ; des affaires m'arrêtent , je suis d'un ennui & d'une tristesse insupportables.

L I S E T T E. Je vous en offre autant , *Ma dame* ; mais , au bout du compte , il n'est rien de pire que l'ennui : croyez - moi , allez ce soir à la comédie ; on joue une jolie piece , cela vous amusera.

ANGÉLIQUE. J'irois volontiers, si les comédiens n'étoient pas si mauvais.

LISETTE. Ils ne le font pas tant, Madame. En province il faut bien se contenter de ce que l'on a ; & d'ailleurs ; je ne vois pas ce que vous pourriez faire de mieux.

ANGÉLIQUE. Mais, Lisette, dans l'état où je suis, comment me montrer, je suis à faire peur. (*on frappe.*) J'entends frapper, voyez qui c'est ; (*à part.*) Je renverrai, si ce sont des visites de cérémonie.

LISETTE. Madame, M. Géronte vient d'arriver avec son neveu ; il envoie son domestique sçavoir si vous êtes visible. Je ne fais pas comme est le neveu ; mais le valet est, ma foi, joli garçon.

ANGÉLIQUE. (*à part.*) Je ne puis refuser ma porte à mon beau-père. (*à Lisette*) Dites que je suis prête à le recevoir. (*à part.*) Valere étoit bien instruit, quand il m'a parlé de son arrivée.

LISETTE. Je suis charmée de cette visite ; elle peut faire diversion à nos chagrins.

ANGÉLIQUE. Je ne sçais, Lisette, si quelque chose peut me distraire. Valere

ne me sort pas de l'esprit; sa santé, son amour, que de raisons d'inquiétude & d'impatience!

LISETTE. | Vous l'avouerez-je, Madame; son valet Dubois a pris sur moi le même empire. Vos peines sont les miennes. Ma bonne maîtresse, jugez si j'y suis sensible. J'entends quelqu'un, c'est M. Géronte.

S C E N E V.

GÉRONTE, ERASTE, LISETTE,

ANGÉLIQUE.

GÉRONTE. Bon jour, ma fille; il y a long-tems que je ne vous ai vue! Cette maison, quelque intérêt que je prenne à ce qui vous regarde, je n'y rentre jamais sans peine, depuis la perte que nous avons faite; je le vois, cette perte vous afflige encore; aussi est-ce pour vous la faire oublier entièrement que vous me voyez ici.

ANGÉLIQUE. Ah! Monsieur, ne me rappelez pas un malheur aussi cruel, que je tâche en vain d'oublier, & que vos bontés me rendent encore plus sensible.

GÉRONTE. Je vous aurois prévenu, ma fille, & de mon voyage & de son objet,

si je n'eusse pas craint vos réflexions. J'ai voulu ne pas vous y livrer, en ne vous communiquant mon projet que lorsque je pourrois venir moi-même en solliciter l'exécution. J'ai donc pensé, & cela dès l'instant que j'eus le malheur de perdre mon pauvre fils; que vous étiez trop jeune encore pour rester veuve; que vos biens demandant quelqu'un pour y veiller & les faire valoir, il falloit nécessairement vous marier; &, à cet effet, j'ai trouvé un parti qui me paroît convenable, & que je viens vous proposer.

ANGÉLIQUE. De quoi me parlez-vous, Monsieur? Je l'ai juré, je ne me remarierai jamais.

GÉRONTE. C'est mon neveu, ma fille; voilà le parti que je vous présente. Rappelez vous mon fils: c'est un autre lui-même; je ne puis vous en parler plus avantageusement.

LISSETTE, *bas à Angélique.* En effet, Madame; mais regardez, c'est à s'y méprendre.

ANGÉLIQUE. Que de bontés, Monsieur, & que je les mérite peu, puisque je ne puis y répondre! Dispensez-moi de vous détailler mes raisons, j'en ai trop à vous

opposer ; ce n'est pas cependant que M. votre neveu ne me paroisse avoir toutes les qualités pour rendre une femme heureuse.

ERASTE. Vous me flattez beaucoup, Madame, & quand pour cela je n'aurois pas toutes les dispositions d'un galant homme, votre vue seule les feroit naître.

LISETTE, *bas à Angélique*. Il est charmant Madame ; vos affaires seront en bonne main.

GÉRONTE. Oh là ! mes enfans je vous laisse ; il faut se connoître avant que de s'aimer. Adieu, je fors pour un instant ; jusqu'au revoir.

ANGÉLIQUE, *à Gêronte*. Vous voudrez bien, Monsieur, ne pas prendre de logement ailleurs que chez moi ?

GÉRONTE. Volontiers, ma fille ; mais mon neveu.... La circonstance permet-elle....

ANGÉLIQUE. Il ne vous quittera pas, Monsieur. Avec vous il n'y aura rien jamais que d'honnête. Lisette, conduisez mon pere dans son appartement.

SCENE VI.

ERASTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Monſieur, ne ſuivez-vous pas votre cher oncle ? Vous devez être fatigué, & vous avez beſoin de vous repoſer.

ERASTE. Le repos, je le vois, n'eſt plus fait pour moi, Madame ; cependant je me retirerai, ſi je vous ſuis incommode. Ordonnez.

ANGÉLIQUE. Non, Monſieur, vous ne me gênez en aucune façon : je ſuis même bien aïſe de faire connoiſſance avec vous ; mais ne me parlez pas du projet de Monſieur votre oncle.

ERASTE. Eh ! le puis-je, Madame, quand je ne deſire rien tant que ſon exécution, & de pouvoir obtenir votre approbation ?

ANGÉLIQUE. Vous m'avez entendue, Monſieur ; ma réſolution eſt priſe, je veux reſter veuve. J'ai tout perdu, & je ne pourrois réparer cette perte, quand même je le voudrois.

ERASTE. Je ne puis blâmer votre réſiſtance. Il en coûte toujours beaucoup à une

femme raisonnable, de se livrer à un homme qu'elle ne connoît pas ; cependant j'oserois bien vous répondre que personne n'aura pu vous aimer, & ne vous aimera plus que moi.

ANGÉLIQUE. J'ai peine à le croire ; il est difficile d'aimer sincèrement quelqu'un, sans le connoître particulièrement.

ERASTE. Eh quoi, Madame ! pensez-vous que mon oncle m'ait laissé ignorer vos belles qualités ? Elles m'ont pénétré d'admiration ; &, quand je vous ai vue, un autre sentiment s'y est joint ; cela est tout naturel.

ANGÉLIQUE. Et si votre oncle vous eût trompé ? Ses bontés pour moi ont pu l'aveugler....

ERASTE. Je ne desire rien tant que d'en courir le risque.

ANGÉLIQUE. Vous conviendrez du moins, Monsieur, que, de mon côté, le danger n'est pas égal. Votre oncle vient de me faire entendre aussi, & cela seul fait votre éloge, que vous égaliez son fils en mérite & en vertu ; je crois même démêler quelques-uns de ses traits dans votre physionomie ; mais est-il sage, sur des apparences quelquefois trompeuses, de risquer tout le repos de ma vie ?

SCENE

SCENE VII.

GÉRONTE, ERASTE, ANGÉLIQUE.

G É R O N T E.

Eh bien! mes enfans, où en sommes-nous?

ERASTE. Venez, mon oncle, venez m'aider à gagner un cœur auquel vous m'avez permis de prétendre.

GÉRONTE. Allons, ma fille, il faut céder; mon neveu est riche; il est aimable, épousez-le; &, si je vous suis cher, faites revivre en lui mon pauvre fils. Ma fille, donnez-moi cette consolation.

ANGÉLIQUE. Que ne ferois-je pas pour vous, Monsieur? Mais je suis obligée de vous dire qu'un autre engagement...

GÉRONTE. Un engagement! & vous me disiez tout-à-l'heure que vous aviez juré de n'en prendre aucun.

(Il fait un signe d'impatience)

ERASTE. Arrêtez, Monsieur, bornez-là, je vous prie, les bontés dont vous me donnez aujourd'hui de si sensibles marques; laissez-moi respecter Madame jusque dans ses goûts. Vous l'aimez trop;

& vous êtes trop juste pour exiger d'elle qu'elle vous en fasse le sacrifice.

ANGÉLIQUE. C'en est assez, Monsieur : celui que vous faites en ce moment me décide en votre faveur ; pour moi je n'en fais aucun ; mon cœur est libre & il suivra la main que je vous présente.

ERASTE, *en baissant la main*. Ah ! Madame, ah ! mon oncle, je suis le plus heureux des hommes.

GÉRONTE. Oui mon neveu, ma fille fera ton bonheur, & tu feras le sien. Je n'aurois jamais songé à vous unir, si je n'en eusse été assuré. Sortons, Eraste, & courons apprendre à tes parens une aussi agréable nouvelle. (*Ils sortent.*)

S C E N E V I I I .

A N G É L I Q U E , *seule.*

C'en est donc fait : me voilà engagée dans de nouveaux liens ; je n'ai pu résister aux empressements de mon beau-père, à l'envie qu'il avoit de voir unir mon sort à celui de son neveu ; je n'ai pu refuser un second époux de sa main, il l'a heureuse, & mon cœur me dit en secret que je ne m'en repentirai pas. Mais Valere, que

dira-t-il; Que va dire Lisette, quand elle apprendra; ... La voici.

SCENE IX^e. & DERNIERE.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, on vient de me dire une nouvelle qui me fait grand plaisir. Est-il vrai que vous épousez M. Erasme?

ANGÉLIQUE. Oui, Lisette, j'ai donné ma parole; te dirai-je que l'inclination, autant que les égards que je dois à mon beau-pere, m'y ont déterminée. Une seule chose m'inquiete; c'est Valere. Que dira-t-il quand il apprendra mon mariage?

LISETTE. Ma foi, Madame, tant pis pour lui; c'est sa faute aussi. Pourquoi part-il au moment où sa présence étoit le plus nécessaire. L'intérêt doit céder à l'amour; voilà comme je pense. Le sien étoit foible, à ce que j'imagine.

ANGÉLIQUE. Je l'ai pensé comme toi, Lisette. S'il m'eût aimée davantage, il ne seroit pas parti, sachant sur-tout que mon beau-pere venoit me proposer son neveu.

LISETTE. Assurément ; & je trouve son valet Dubois , à mon égard , tout aussi condamnable. Il pouvoit laisser partir son maître , puisqu'il le jugeoit à-propos ; & , pour le punir de l'avoir suivi , je vais épouser Frontin , le valet d'Erasme.

ANGÉLIQUE. Bon ! connois-tu ce garçon ?

LISETTE. Oh ! Madame , entre gens comme nous , la connoissance est bientôt faite. Ce drole-là vient de m'en conter , & il s'y est pris de façon qu'il m'a inspiré du goût pour lui. D'abord un petit scrupule m'a fait hésiter ; mais Frontin l'a levé ; je suis décidée.

ANGÉLIQUE. Ah ! Lisette , que dirait-on de tout ceci ?

LISETTE. Tout ce qu'on voudra , Madame ; mais nous dirons , nous , que... *les absens ont tort.*

Par une Société d'amateurs.



L E

LE CONSEIL D'UN MATELOT.

Conte.

C'EST un bien, c'est un mal que d'être marié ;
 On ne se connoît pas quand on entre en ménage ;
 On se connoît trop bien lorsque l'on est lié.
 Le hasard, l'intérêt, souvent font tout l'ouvrage,
 Le mieux, quand on est mal, est de souffrir en paix.
 Je dis mieux ; mais ce mieux ne me conviendrait guère,

Un Matelot ainsi le pensoit à - peu - près.

Epoux & mécontent, à certain vieux confrère,
 Comme lui, mal en femme, il racontoit son cas,
 Se plaignoit de la sienne ; & qui ne s'en plaint pas ?
 Le vieux Marin, vingt fois échappé du naufrage,
 Savoit que sur la terre, ainsi que sur les flots,
 On n'est pas sans soucis ; mais qu'avec du courage
 On retrouve à la fin le calme & le repos.
 Fier d'avoir dans les dents une pipe allumée,
 Il erroit sur le port, & voyoit tous les maux
 Suivre en se dissipant l'ondoyante fumée.

Que faire, dit le jeune, alors qu'à la maison

Notre femme fait carillon ?

„ Ne sonne mot est toute sa réponse. ” —

Mais si j'osois, après une sermonce,
 D'un remède plus prompt essayer une fois ? —

C

„ Ne sonne mot. ” — Mais moi, j'enragerai. —
N'importe.

„ Ne sonne mot ; de cette sorte
„ J'en ai déjà fait crever trois ? ”

Par M. Girard Raigné.

*TRADUCTION de l'Ode IXe. d'Horace
du livre I. à Thaliarque.*

LHIVER descend dans nos campagnes,
Les vents sifflent, l'air s'obscurcit,
La neige voltige, & blanchit
Le front fourcilleux des montagnes.

Sous ce triste fardeau les forêts ont plié ;
Dans chaque fleur, dans chaque plante,
Par-tout l'hiver s'offre à ma vue errante,
Par-tout il s'est multiplié.

La rigueur des frimats t'invite à la retraite.
Que le chêne, sur ton foyer,
Rechauffe l'air glacé par la tempête ;
Et, dans un vin saillant présenté par Anete,
Sage & tranquille cours noyer
Les vains ennuis que la saison t'apréte.

Ne jette point un regard imprudent
 Sur l'avenir qu'on ne doit point connoître,
 Et chaque jour que tu vois naître,
 Regardes - le comme un présent.

Puisque le tems loin de toi vole encore,
 Que la main des plaisirs file tes heureux jours,
 Et que le flambeau des amours
 Brûle & se perpétue aux feux de ton aurore ;

Ne manque pas ces rendez-vous du soir
 Où, dans un coin, cachée avec adresse,
 Cloé, par ses éclats, se fait appercevoir :
 Où la jeune Aglaé refuse avec mollesse
 Une bague, un ruban, dans l'espoir enchanteur
 Du se le voir ravir par celui qu'elle adore :
 On chante, on rit, l'hiver s'ignore,
 Et le printems est dans ton cœur.

Par M. Latour de la Montagne.



STANCES sur la Mort de Tircis.

TIRCIS n'est plus ; le souffle de la mort
A fané cette rose à peine épanouie.
Hélas ! au matin de sa vie ,
Tircis n'est plus , Tircis est mort !

Je ne te verrai plus, homme sublime & tendre,
Que j'admirois, que j'adorois ;
Je ne te verrai plus ; je n'aurai désormais
Que des larmes à répandre ,
Des ennuis & des regrets.

Je n'aurai plus la douceur de t'entendre ;
D'entendre cette voix qui pénètre mon cœur ;
Dans tes embrassemens j'avois mis mon bonheur,
Je ne dois plus y prétendre.

Mais à peine la jeune Aurore
Voit fuir l'ombre devant ses feux ;
Il s'élève, il paroît encore
Dans son éclat majestueux.

Pour nous , ô ma chère Lesbie,
Dès que le ciseau du destin
A coupé le fil de la vie ,
Pour retourner au jour il n'est plus de chemin.

Donne - moi deux baisers , donne m'en deux encore ,
 Donne - m'en mille , & mille après ,
 Lesbie . . . hélas ! . . mon cœur brûle . . . il t'adore.
 Viens , de nos bras unis ferons-nous à jamais ;
 Que l'envieux nous regarde & frémissé ,
 C'est de notre bonheur que naîtra son supplice.

Par le même

*A Mademoiselle ROSALIE de C*** ,
 sur la tristesse.*

SOUVERAINE des amours ,
 Jeune & tendre Rosalie ,
 Quoi ! vous verrai-je toujours
 Empoisonner vos beaux jours
 Du venin dévorant de la mélancolie ?

A régner dans l'Univers ,
 Les dieux vous ont destinée ,
 Paraissez , & dans vos fers
 Voyez la Terre enchaînée.

Eclaircissez ce front dont la sévérité
 Offre à mon œil épouvanté ,
 L'inquiétude & la tristesse.
 Leur haleine ternit l'éclat de la beauté ,
 Et décolore la jeunesse.

C 3

Vous dérobez à la société
 Votre esprit, vos talens, vos graces;
 Du plaisir vous fuyez les traces,
 Vous n'avez plus cette aimable gaieté
 Dont le sel pétillant inspiroit l'allégresse,
 Et des froides leçons de l'austère sagesse
 Votre cœur nourrit l'âpreté.

Eloignez la coupe funeste
 Qui du chagrin enferme le poison;
 De vos jours; aux plaisirs, abandonnez le reste,
 C'est le conseil de la raison.

Par le même.

ELEGIE IIIe. du livre I. de Tibule.

*Traduction par M. P**.*

Ibitis Ægeas sine me, Messala, per undas, &c.

MESSALA, vous allez donc sans moi
 parcourir la Mer Egée? Fassent les dieux
 que vous ne m'oubliiez point, vous &
 ceux qui vous accompagnent! je suis ma-
 lade dans l'isle de Corcyre, qui m'est
 tout-à-fait étrangère. O mort cruelle!
 arrête tes mains avides; barbare! épar-
 gne-moi, je t'en conjure; ma mere n'est

point ici pour recueillir, dans son triste sein, mes os consumés; ma sœur ne pourra point jeter sur ma cendre des parfums d'Assyrie, ni, les cheveux épars, mouiller mon tombeau de ses larmes. Je ne verrai plus Délie, elle qui, comme on me l'a assuré, avant de me reconduire, voulut, par-tout où il y a des temples, consulter les dieux; trois fois elle retira les sorts sacrés des mains d'un jeune enfant, & trois fois elle en rapporta les présages assurés d'un retour heureux: tous ces sorts furent favorables, & néanmoins, comme si elle n'en eût pas été persuadée, elle répandit bien des larmes, & ne cessa d'avoir les yeux tournés vers la route que je devois tenir. Moi-même, je m'efforçois de la consoler, & quoique j'eusse donné des ordres pour mon départ, triste & inquiet, je prétextois toujours des raisons de le différer; ou j'avois vu des oiseaux de mauvais augure, ou c'étoit le jour de Saturne que j'avois à craindre comme un jour malheureux, ou j'étois nécessairement arrêté par quelques devoirs de religion; combien de fois ai-je assuré qu'en sortant du logis, mon pied, en heurtant contre le seuil de la porte, m'avoit laissé les plus sinistres présages?

tout cela, afin que personne n'osât partir sans mon aveu, ou qu'en partant, il crût l'avoir fait contre la volonté des Dieux.

Ma chere Délie! de quel secours vous est aujourd'hui votre déesse Isis? A quoi bon avoir fait tant de fois résonner un sistre? Quel prix retirerai-je de vos pratiques religieuses, de votre attention à entrer pure dans le bain, comme je me le rappelle, & à vous tenir chastement éloignée des embrassemens de votre époux? Il est tems, Déesse, il est tems de me secourir, j'ose vous invoquer; car le grand nombre de tableaux que l'on vous a voués témoigne assez que vous le pouvez; afin que Délie, en achevant de remplir les nuits de son vœu, vêtue d'une robe de lin, demeure assise devant la porte de votre temple, & qu'on la voie venir deux fois le jour, les cheveux dénoués, chanter, en la compagnie de vos prêtres, des hymnes en votre honneur; mais accordez-moi la grace de sacrifier tous les mois à mes anciens Lares.

Que la vie étoit douce sous le regne du bon Roi Saturne, avant que les humains se fussent frayés des routes aux différentes contrées de la terre! Le Pin, façonné en vaisseau, n'avoit pas encore bravé la

Fureur des ondes, ni livré ses flancs aux souffles d'Eole; l'inquiet navigateur, toujours avide de nouveaux profits, voguant vers des terres inconnues, n'avoit pas encore chargé un vaisseau de marchandises étrangères; ce ne fut pas dans ce tems que le taureau vigoureux subit le joug, que la bouche du cheval mordit le frein & fut dompté. On ne cherchoit pas dans une porte la sûreté de sa maison; alors on se soucioit peu qu'une pierre, plantée dans un champ, vînt régler les héritages, en en marquant les limites; les chênes distiloient le miel, & les brebis, venant elles-mêmes au-devant du Pasteur, lui présentoient leur pis pleins de lait; on ne voyoit ni querelles, ni armée, ni combats: un forgeron barbare n'appliquoit pas son industrie à l'art cruel de fabriquer un glaive; mais aujourd'hui, sous l'empire de Jupiter, les meurtres & le carnage ne cessent point; c'est la guerre, c'est la mer, ce sont mille moyens, mille routes qui menent promptement au trépas. O pere des Dieux! soyez moi favorable. Aucun parjure ne me tient dans la crainte de votre colere. Jamais ma bouche n'a proféré des paroles sacrileges contre la majesté des Dieux. Si déjà

j'ai comblé les jours que les destins m'ont laissés, je souhaite que sur mes os on place un marbre chargé de ces caractères : *Cy gît Tibulle qu'enleva la mort impitoyable, lorsqu'attaché à Messala, il le suivoit par terre & sur mer : mais parce que toujours je fus soumis aux loix du tendre amour, Vénus elle-même me conduira dans l'Elisée; les danses & les chansons font les continuels amusemens de ces lieux enchantés; les oiseaux voltigeant çà & là, font entendre, avec un gosier léger, les plus doux accens. Sans être cultivées, les campagnes y produisent le cinnamome, & la terre fertile éclate de la pourpre des roses qui répandent au loin leur agréable parfum. Une troupe de jeunes gens se mêlent avec de jeunes filles, jouent, folâtrant avec elles, & l'amour entre eux fait naître de doux combats. C'est là l'asyle des amans qu'enleve une mort précipitée; ils couronnent de myrte leur tête brillante.*

Mais dans de profondes ténèbres est assise la demeure des méchans, au-tour de laquelle les noirs fleuves de l'enfer roulent avec bruit leurs tristes ondes. Tisiphone, la tête coëffée de couleuvres, y exerce ses fureurs sur les ames coupables

& ça & là fuit la troupe impie. L'affreux Cerbere, dont la gueule est semblable à celle d'un serpent, veille sans cesse à la porte d'airain, & fait entendre des grincemens horribles *. C'est là que, les bras attachés à une roue, tourne sans relâche le coupable Ixion qui osa attenter à l'honneur de l'épouse de Jupiter. C'est là que les noires entrailles de Titye, qui couvrent de son corps neuf arpens, sont l'éternelle pâture des vautours. C'est là qu'est Tantale au milieu d'un marais ; il veut appaiser un soif brûlante ; mais l'eau fuit de ses lèvres au moment qu'il croit la saisir ; on voit les Danaïdes qui ont offensé la divinité de Vénus, verser dans un tonneau sans fonds de l'eau du Léthé. Soit aussi dans ces horribles lieux celui qui voudra me ravir mes amours, qui, dans cet espoir, aura désiré qu'une longue guerre prolonge mon absence ; mais, chère Délie, je vous en conjure, conservez-vous chaste & fidelle, prenez pour compagnie une femme qui soit la gardienne attentive de votre pudeur ; qu'elle vous fasse des contes amusans, & qu'après avoir posé sa lampe, elle vienne tranquillement

* Ore stridet.

filér à vos côtes, jusqu'à ce que vous même appliquée à vos fuseaux, mais vaincue par le sommeil, vous soyez contrainte de suspendre votre travail. Dans un de ces momens, avant que personne ne vous ait donné avis de mon retour, je viendrai vous surprendre; puisse-je vous paroître comme envoyé du Ciel, chere Délie! accourez au-devant de moi, telle que vous vous trouverez, les pieds nuds & les cheveux en désordre. Je demande ce bonheur avec impatience; puisse l'aurore la plus brillante, conduite sur un char vermeil, amener cet heureux jour!

L'EXPLICATION du mot de la premiere énigme du premier volume du mois d'Octobre 1772, est le *Feu de Dames*; celui de la seconde est le *Coq*; celui de la troisieme est le *Soulier*; celui de la quatrieme est l'*Oeil*. Le mot du premier logogryhe est *Orange*, où l'on trouver *or*, *Ange*, *Agén*, *rage*, *âne*, *orge* & *Orange*, (ville de France en Provence) celui du second est *Quiproquo*; celui du troisieme est *Bourse*, où se trouvent *Ourse*, (constellation) & *Ours* (animal).

É N I G M E.

Je suis un composé, dont la foible structure
Ne promet pas que je puisse aller loin :
Aussi ma mere à peine a-t-elle eu soin
De m'enfanter, qu'errant à l'aventure,
Elle expose au premier-venu
Sa débile progéniture.
Cent liens, par leur contexture,
Enchaînent mon individu.
Je dois à l'art bien moins qu'à la nature :]
On me produit sans beaucoup de façons.
De même qu'en certains poissons,
Ma tête est grosse, & ma queue est fort mince,
On me trouve, sur-tout, dans les belles saisons,
Chez le bourgeois & chez le Prince.
Je flatte deux sens à la fois,
Et ne suis destiné qu'à plaire.
Souvent la place où je me vois,
Feroit l'ambition des Rois
Et d'un berger, si non d'une bergère.
Pour moi, sans en être plus vain,
J'acheve ma courte carrière,
Attendant que le lendemain
Vraisemblablement un mien frere
Vienne éprouver même destin.

A U T R E.

J'ANNONCE le plaisir, jamais mélancolique
 Ne s'est servi de moi dans l'accès du chagrin.
 Je fais changer de face à tout le genre humain.
 J'aime beaucoup le bal: sans moi, sire Arlequin
 Seroit un plat valet, un acteur peu comique.
 J'embellis la laideur; je cache la beauté,
 Et d'un tel changement l'amant est peu flatté:
 Enfin si tout ceci, lecteur, ne te contente,
 Je fers à te cacher ce que je représente.

Par M. V... Négociant de Lyon.

A U T R E.

J's ne suis qu'une, & me divise en sept;
 Et ma division forme un très bon effet.
 Ronde, blanche, brune, crochue:
 Quelquefois seule, & souvent en cohue,
 Sur quatre ou cinq degrés je marche gravement.
 Si par fois je vais vivement,
 Bien au-dessus je fais la cabriolet.
 L'on me voit rarement sur les bords du Pactole;
 De Plutus cependant je brigue les faveurs;
 Il se plaît à m'entendre; & mes sons enchanteurs
 Obtiennent moins souvent son or que son suffrage:
 L'on goûte volontiers mes plaisirs à tout âge.

*Par M. de la Garde d'Auberty, ancien
 Conseiller au présidial de Tulle.*

A U T R E.

QUAND je ne suis plus bon à rien ,
Seul en un coin l'on me confine :
Puis on me vend presque pour rien.
Quel triste sort on me destine !
Bientôt tous mes membres épars ,
Sous des coups redoublés vont changer de nature ;
Et puis volant de toutes parts ,
Et de tout ce qu'on veut recevant la figure ,
Je saurai faire rire aussi-bien que pleurer ,
Etre brutal , honnête tout ensemble ;
Et si fort , que sur moi sans peine l'on rassemble
Ce qu'un royaume peut porter.
La seule chose qui me touche ,
Et que jamais je n'aurois cru ,
C'est qu'Iris me porte à sa bouche
Lorsqu'un manant me fait baiser son côté.

Par le même.



L O G O G R Y P H E.

Trois pieds forment mon existence.

Sans quatre cependant j'aurois peine à servir.

Lecteur, tu me connois; car, depuis ta naissance,

Toujours prompt à te secourir,

En santé, maladie, ou bien convalescence;

Après la chasse, après la danse,

Confident de tes maux comme de ton plaisir,

Mon zèle vient bientôt s'offrir.

De l'homme compagnon fidele,

Je le suivois jadis jusques dans les repas;

Et de nos jours, jusqu'au trépas;

Je suis le seul ami que la Parque cruelle

Ne lui conteste pas.

De mes bras cependant on ose l'arracher!

Me connois-tu, lecteur?... hé bien va te coucher,

Par le même.

AUTRE.

A U T R E.

JE pare, avec six pieds, les autels, les palais ;
Sans tête, je m'élève au milieu des forêts.

Par M. Houllier de St Remi.

A U T R E.

DE très-peu de valeur, le riche, d'ordinaire,
Me méprise, & souvent j'appaise un malheureux :
Mais un pied de moins, à tous deux
J'offre une utile & bonne chère.

Par le même.

A U T R E.

TRÈS-aîsément, lecteur, un enfant peut me battre ;
J'ai cependant huit pieds, & suis toujours sur quatre.
M'en prendre cinq est faute, & tout esprit subtil,
En calculant, verra qu'alors je reste vil.

D

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Roméo & Juliette, tragédie par M. Ducis, représentée pour la première fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 27 Juillet 1772, A Paris, chez Gueffier, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté, *

L'ÉPREUVE la plus délicate & la plus dangereuse pour un ouvrage de théâtre, ce n'est pas la représentation, toute redoutable qu'elle est; c'est la lecture. Sur la scène il paraît avec tous les secours que l'illusion théâtrale & l'art des acteurs peuvent lui prêter. Dans le cabinet il est seul & sans appui que lui-même. Jugé par l'ame & par la raison, il n'en impose plus aux sens & aux oreilles. Là le lecteur lui demande compte de tout, & ne lui pardonne rien; enfin c'est là que sont venus mourir tant d'ouvrages qui avaient eu un moment d'existence sur la scène.

Mais, dira-t-on, une tragédie est faite principalement pour le théâtre. Il est vrai;

* Cet Article & le suivant sont de M. de la Harpe.

mais l'illusion du théâtre est passagere, & le spectateur qui revient vous lire, appelle bientôt des surprises faites à son jugement; &, si vous reparaissez ensuite devant lui, vous le trouvez armé, & ne lui en imposez plus. Votre ouvrage alors a eu, comme tant d'autres, une durée proportionnée à son mérite. Il avait de ces beautés qui surprennent un moment, & il a vécu un moment. Ensuite il disparaît dans la foule, & cede la place aux productions plus heureuses qui ont des beautés d'un caractère plus durable, & portent en eux les principes d'une longue vie.

Ce n'est pas qu'il ne soit resté au théâtre des pieces qu'on va voir & qu'on ne lit point. C'est qu'elles ont un mérite vraiment théâtral & d'un effet toujours sûr, sans avoir celui du style; c'est qu'il y a des beautés prises dans la nature, & auxquelles il n'a manqué que la diction. Mais si l'on a cherché l'effet aux dépens de la vérité & de la raison, l'effet sera passager, parce que la vérité & la raison ne changent point. C'est au lecteur à examiner, d'après ces principes, si la nouvelle tragédie de M. Ducis doit être mise au nombre des pieces que l'on reverra au théâtre avec plaisir. Nous n'en ferons point l'ana-

lyse qui a déjà été faite dans un précédent Mercure. Nous nous bornerons à des observations sur la conduite, les caractères & le style.

On sait qu'il y a une pièce de Shakspeare, intitulée : *Roméo & Juliette*. La haine des deux maisons rivales, l'amour de Roméo & de Juliette traversé par leurs parens, l'idée de les faire périr dans un tombeau, voilà tout ce que M. Ducis a emprunté de l'original anglais.

Nous observerons d'abord que l'histoire de l'avant-scène, qui doit servir de fondement à tout l'ouvrage, n'est point du tout développée dans le premier acte. On y parle de l'inimitié réciproque des Capulets & des Montaigus ; mais on ne dit point quelle en fut l'origine, & il fallait le dire. On veut savoir ce qui a pu produire cette haine si constante & si acharnée, ce que les deux maisons ennemies ont à se disputer ou à se reprocher l'une à l'autre. On ne saurait trop instruire le spectateur, qui ne s'intéresse qu'à ce qu'il connaît très-bien. Si cette haine n'était pas le sujet principal de la pièce, peut-être serait-il inutile d'en détailler les motifs. Mais comme toute la machine de l'ouvrage semble dépendre de ce ressort principal,

il ne pouvait pas être trop connu & trop expliqué. Atrée médite la perte de son frere pour se venger d'un outrrage qu'il en a reçu vingt ans auparavant ; & cette vengeance si tardive produit, il est vrai, peu d'effet. Mais du moins on en connaît l'objet. On fait que Thieste a enlevé l'épouse d'Atrée. Voilà un fait sur lequel l'ouvrage est appuyé. Ici on ne fait précisément de quoi il s'agit. Juliette, fille de Capulet, aime un jeune guerrier, élevé chez son pere sous le nom de d'Olvedo, qui a contribué beaucoup à une victoire que les Véronnais viennent de remporter sur le Duc de Mantoue, & à qui Ferdinand, Duc de Veronne, reconnaît devoir la vie. Elle apprend à sa confidente que ce jeune homme est Roméo, fils de Montaigu leur ennemi. Ce Montaigu avait quatre autres enfans, Renaud, Raimond, Dolcé, Sévere. Des brigands, suscités par Roger, frere de Capulet, ont essayé deux fois d'enlever les enfans de Montaigu. Roméo, pris & blessé, a été d'abord retiré de leurs mains par la valeur de son pere. Ce pere s'occupait à guérir les blessures de son fils, lorsque ces brigands, faisant un nouvel effort, sont enfin parvenus à l'enlever de nouveau. Le pere

alors s'est enfui avec ses quatre autres fils, & a disparu pendant vingt ans. Cependant Roméo s'est échappé & a été reçu chez Capulet, qui l'a traité comme un enfant adoptif. Il a découvert son nom à Juliette, qui lui a fait comprendre combien il lui importait de le cacher.

Ce roman n'est ni vraisemblable ni bien tissu. Qu'est-ce que ce projet d'enlever les enfans d'un des premiers citoyens de Vérone? Pourquoi ce projet est-il confié à des brigands? Montaigu ne pouvait-il pas en payer d'autres de son côté pour enlever les enfans de Capulet? Si Montaigu est un homme considérable dans Vérone, comme on n'en saurait douter, où peut-il être plus en sûreté qu'à Vérone même? Pourquoi quitter cette ville avec ses quatre fils? N'étaient-ils pas dans son palais beaucoup plus en garde contre les brigands, qu'ils ne pouvaient l'être en fuyant avec leur pere? C'est ici sur-tout que l'on sent combien il importait de savoir ce qu'étaient Capulet & Montaigu dans Vérone, quelles étaient leurs forces respectives, leurs prétentions, leurs partisans.

Ensuite : Pourquoi Roméo choisit-il précisément la maison d'un ennemi pour

le refuge de son enfance ? Si Roméo se connaît, peut-il prendre un parti si dangereux & si extraordinaire ? N'était-il pas bien plus naturel qu'il se retirât chez quelques parens ou chez quelqu'ami de sa famille, & qu'il cherchât à retrouver les traces de son pere & de ses freres ? S'il ne fait pas son nom, comment l'a-t-il dit à Juliette ?

Juliette parle d'un vieillard récemment arrivé dans Véronne. Ce vieillard lui donne des alarmes qui étonnent sa confidente. Flavie, loin de s'inquiéter, ne voit que des sujets d'espérance.

Mais si (*le sort souvent par ses jeux nous étonne*)

Ce vieillard récemment arrivé dans Véronne

Était ce Montaigu, ce pere infortuné

Qu'un sort *inexpliquable* eût ici ramené,

Si d'un fils qu'il croit mort, voyant *la cicatrice*,

Il l'alloit reconnaître à ce *fidele* indice ?

Nous ne nous arrêterons point à relever les fautes de style qui sont dans ces six vers. Nous parlerons dans la suite de la diction. Mais remarquons qu'il y a bien peu d'adresse à faire deviner à une confidente, comme par inspiration, ce qui

D 4

doit arriver un moment après, à détailler jusqu'à cette *cicatrice* qui doit fonder la reconnoissance, & dont pourtant il n'est pas question dans la suite. Prévenir ainsi le spectateur, ce n'est pas préparer les événemens; c'est leur ôter tout leur effet; c'est ramener l'art à son enfance.

Flavie se persuade, on ne sait pas trop pourquoi, que le retour de Montaignu dans Véronne ne peut être qu'un événement très-heureux pour Juliette & pour son amant. Elle prétend qu'il ne peut revenir que pour se réconcilier avec les Capulets & que l'union de Roméo & de Juliette fera le sceau de cette réconciliation. Il semble qu'elle doit croire tout le contraire. Un homme à qui l'on a enlevé son fils, & qui s'est banni de sa patrie pendant vingt ans, ne doit être, ni fort disposé à se réconcilier avec les auteurs de ses maux, ni fort pressé de donner un fils qu'il retrouve à la fille de son ennemi & à la niece de son oppresseur.

Juliette, qui raisonne plus juste que sa confidente, a beaucoup plus de crainte que d'espérance; mais elle commet la même faute que Flavie, elle devine tout ce qui est arrivé à Montaignu & tout ce qu'il médite, & c'est encore une mal-a-

dressé. Roméo paraît, vient offrir à sa maîtresse les drapeaux pris sur les ennemis, gages & récompenses de sa victoire. Capulet, un moment après, vient ordonner à sa fille d'épouser le Comte Paris. Elle avait dit un mot dans la première scène des prétentions de ce Comte; mais elle se croyait délivrée de ses poursuites. Son père lui fait entendre qu'il faut absolument se résoudre à cet hymen nécessaire à la grandeur de sa maison, & qui lui assure un soutien de plus contre les Montaigus. C'est encore ici une occasion de demander où est ce parti des Montaigus? En qui réside-t-il? Quel en est le chef? Qu'est-ce que ce parti d'une maison éloignée de Véronne depuis vingt ans? Comment peut-il être redoutable? On voudrait savoir où l'on est, & l'on n'en fait jamais rien.

Quoiqu'il en soit, Juliette tente les plus grands efforts auprès de son père pour se dispenser du sacrifice qu'il exige d'elle. Capulet la plaint, mais il est inébranlable. Il finit par prier Roméo de déterminer Juliette à l'hymen qu'on lui propose, & de lui en faire sentir tous les avantages. On sent combien Roméo est éloigné de répondre aux vœux de Capu-

jet ; mais ce qui peut étonner , c'est que Juliette prend , contre lui , le parti de son pere. Roméo s'indigne , en jeune homme & en amant , de la tyrannie que les peres exercent sur le cœur de leurs enfans. Juliette lui répond :

... Ah ! Seigneur , l'excès de votre flamme ,
 Sans doute , en ce moment , vient d'égarer votre ame.
 Vous suivez la douleur d'un premier mouvement ,
 Erreur trop pardonnable aux transports d'un amant.
 Pensez-vous qu'il soit libre aux enfans téméraires
 De s'unir aux autels sans l'aveu de leurs peres ?
 Ah ! de nous rendre heureux ces bienfaiteurs jaloux ,
 Mieux que nos passions , savent juger pour nous.
 Pour nous sur l'avenir le passé les éclaire ,
 On peut feindre l'amour , leur tendresse est sincere ;
 Et ce pouvoir si grand , restreint par leur bonté ,
 Songeons à tous leurs soins , ils l'ont bien acheté.

Il faut convenir que cette morale , fort sensée d'ailleurs , ne l'est guere dans la bouche de Juliette , & dans le moment où elle parle. Dans la douleur profonde où doit la jeter l'ordre accablant & inattendu qu'elle vient de recevoir , doit-elle mesurer avec tant de justesse l'étendue du

pouvoir paternel? N'est-ce pas là le moment au contraire où on lui pardonnerait de vouloir y mettre des bornes? Les passions ont leur logique, & c'est celle-là qui doit régner sur la scène,

Dicere personæ scit convenientia cuique ,

a dit Horace. C'est un précepte de tous les tems & de tous les lieux que M. Ducis a oublié.

Alberic, ami de Roméo, vient lui annoncer que ce vieillard, caché depuis quelque tems dans Véronne, est Montaigu; que les ressentimens de ses amis sont plus animés que jamais, & que le Comte Paris, qu'ils ont gagné ou intimidé, veut rompre ou différer son hymen: on ne peut s'empêcher de demander encore quel est donc ce puissant parti des Montaigus à qui le Comte Paris craint de déplaire jusqu'au point de vouloir sacrifier son amour? Ne fallait-il pas d'ailleurs motiver le retour de Montaigu? Ne fallait-il pas qu'il eût conservé quelque correspondance avec ses amis de Véronne? Qu'il eût quelques espérances fondées? Qu'il fut question de quelque entreprise? Il y a un nuage répandu sur cette pièce, que l'on espère toujours de voir

diffiper , & qui s'obscurcit de plus en plus.

Au reste nous avouerons que les obscurités & les invraisemblances de l'avant-scene , comptées pour beaucoup dans l'examen réfléchi d'un ouvrage , n'influent guere sur son sort à la représentation. Le spectateur vous passe assez facilement tout ce que vous voulez lui faire croire. Il ne s'inquiete que de ce qui en doit arriver. Aussi voudrions-nous ne pas avoir à reprocher à l'auteur des fautes plus graves ; mais , en continuant cet examen , nous en rencontrerons qui tiennent de plus près au fond de l'ouvrage , & nuisent bien plus à son effet.

Au second acte , Roméo a vu son pere & n'en a point été reconnu. Juliette exige de lui qu'il jure de ne pas se faire connaître à Montaigu , à moins que ce vieillard ne consente à la réconciliation & à la paix. Roméo le jure , & peut-être a-t-on lieu d'être un peu surpris qu'un jeune homme généreux & sensible qui voit son pere dans l'état le plus déplorable , qui retrouve ce pere après l'avoir perdu depuis son enfance , que ce jeune homme , dans ces momens qui devraient toucher si vivement son ame , soit si facilement arraché aux mouvemens de la

nature, & promette sans aucune difficulté, sans aucune résistance, de ravir à son pere le bonheur le plus cher & le plus précieux que le Ciel puisse lui rendre après tant de malheurs.

Ferdinand, Duc de Véronne, vient dans la maison de Capulet, qui est le lieu de la scene, pour l'engager à se rapprocher des Montaigus. Ici l'on est plus embarrassé que jamais. Qu'est-ce que Ferdinand? Qu'est-ce qu'un souverain qui vient prier deux de ses sujets de se réconcilier? A-t-il droit de leur commander? En a-t-il le pouvoir? voilà ce qu'il fallait nous apprendre. Les circonstances locales & la connaissance des mœurs sont totalement oubliées dans cet ouvrage. Quel parti cependant l'auteur ne pouvait-il pas en tirer? Quel vaste champ pour l'éloquence tragique que la peinture de cette anarchie féodale plus horrible encore dans les petits états que dans les grands, plus féconde en crimes vils & atroces, en vengeances & en perfidies? Quel tableau que celui de ces haines héréditaires qui se transmettaient de génération en génération, & qui semblaient faire du meurtre & du crime une loi de la nature! N'était-il pas important pour le sujet que traitait l'auteur, & pour

justifier en quelque sorte les atrocités qui remplissent la pièce, de nous apprendre combien elles étaient communes dans ces tems de trouble & de discorde; de nous faire sentir que l'homme, qui n'est plus protégé par les loix, n'a plus de ressource que la terreur qu'il peut inspirer, & que le faible, pour prévenir les injures du plus fort, doit l'intimider par l'idée d'un ressentiment que rien ne doit éteindre, & d'une vengeance que rien ne peut ni borner ni désarmer? On voit quels avantages l'auteur aurait pu tirer de ces mœurs nouvelles sur la scène. Cette peinture est une des parties brillantes de l'art dramatique, une de celles qui caractérisent les grands maîtres. Dès le premier acte, ils ont toujours soin de nous transporter par l'illusion des couleurs locales dans le lieu où se passera l'action qu'ils ont à nous présenter. Cette teinte se répand sur tout l'ouvrage, & ajoute beaucoup plus qu'on ne pense à l'intérêt du drame & aux plaisirs du spectateur.

Voyons d'ailleurs quel langage tient Ferdinand.

Hé bien, de Montaignu vous voyez la misère,
C'est à vous, Capulet, à savoir aujourd'hui
Respecter ses malheurs & fléchir devant lui,

Qu'est-ce que cette misère de Montaigu qui a un parti si puissant ? Ne reprend-il pas en arrivant les droits & l'existence d'un citoyen du premier ordre ? Pourquoi d'ailleurs Ferdinand veut-il que *Capulet fléchisse* devant lui ? Que signifie ce terme *fléchir* ? Pourquoi un citoyen doit-il *fléchir* devant un autre citoyen ? Montaigu est-il au dessus de Capulet ? Celui-ci répond :

J'ai pitié de ses maux , & son malheur *m'étonne* ;
Mais aussi j'ai mes droits , & loin de lui céder...

Ce malheur ne doit point *l'étonner* ; mais de quels *droits* s'agit-il ? & sur quoi Capulet refuse-t-il de *céder* ? Encore une fois de quoi est-il question ? & où sommes nous ?

Voici bien pis. Montaigu paraît conduit par des officiers. Pourquoi cette *violence* faite à un citoyen devant qui Ferdinand veut que Capulet *fléchisse* ? Ferdinand proteste qu'il n'a point usé de *violence*. Mais c'en est une très-réelle que de faire venir , malgré lui , Montaigu dans la maison de son ennemi. Ferdinand ajoute.

Je vous ai , *comme , ami , mandé* dans ce palais
Pour prévenir la guerre avec les Capulets.

On ne fait pas à qui se rapporte le mot d'*ami* ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Quoi ! Ferdinand craint la guerre des Capulets & des Montaigus ? Il n'est donc pas le maître chez lui ? S'il ne l'est pas, il fallait donc le dire.

Montaigu frémit au seul nom des Capulets. Ferdinand lui demande s'il reconnaîtrait bien Capulet parmi tous ceux qui sont présens. Cette question est un peu surprenante. Il n'y a que vingt ans que Montaigu est éloigné de Véronne. Comment ne reconnaîtrait il pas le frere de son plus cruel ennemi, l'un des chefs de la famille opposée à la sienne, & qui a une fille en âge d'être mariée ? Quoiqu'il en soit, Montaigu reconnaît Capulet qui lui dit :

A ta haine en effet tu m'as dû reconnaître.

vers qui n'est pas tout-à-fait si beau que celui d'Atrée qui, au moment où Thieste se croit caché sous son déguisement, s'écrie :

Je le reconnatrais seulement à ma haine.

On peut prendre un vers pour l'embellir ou pour le placer mieux. Mais il ne faut pas faire un vers commun d'un vers de situation.

Ferdinand

Ferdinand demande à Montaigu comment il a pu vivre dans les bois, & si c'est là le sort d'un *héros* tel que lui. Pourquoi Montaigu est-il un *héros*? Qu'a-t-il fait qui lui mérite ce nom? C'est en confondant ainsi toutes les notions & toutes les idées que l'on se fait un style vague qui est celui des déclamateurs. Montaigu répond:

Crois-tu qu'il soit si dur d'habiter les forêts?

Nouvel étonnement. Pourquoi Montaigu tutoie-t-il son souverain qui ne le tutoie point? On pourra dire que Montaigu, qui a vécu vingt ans dans les bois, a oublié l'urbanité & le ton de la Cour. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un dialogue de vingt vers où Montaigu répond toujours avec brutalité à un souverain qui lui parle avec douceur, forme un contraste d'autant plus choquant, que Ferdinand ne lui a jamais fait aucun mal. Ce Duc lui parle de ses enfans. Il voudrait être informé de leur sort. Montaigu lui répond:

Je te l'ai dit: laisse-là ce mystère

F E R D I N A N D.

Je respecte un secret que vous vouliez me taire.

E

Encore une fois , ce respect , cet excès d'égard & de politesse fait paraître encore plus extraordinaire & plus déplacé le ton brusquement injurieux de Montaigu. C'est ici un défaut de nuances. Il fallait , sans doute , que le ton de ce vieillard eût quelque chose d'âpre & de sauvage ; mais l'auteur n'a pas su garder la mesure , & l'on souffre de voir un souverain , si rempli d'égards & de modération , maltraité gratuitement par un sujet.

Capulet & Montaigu se menacent mutuellement , & le Duc , las à la fin de leurs violences , commence à parler en souverain.

C'est vous qui , dans Vérone , armés par la vengeance ,
Rompez le frein sacré de toute obéissance.

Ils lui en doivent donc. En ce cas il a beaucoup trop oublié son pouvoir & son rang , & il devait jouer un rôle beaucoup plus noble & plus ferme. Il est vrai qu'il ajoute :

Je ne vous parle ici que comme un citoyen ,
Mon peuple est tout pour moi , ma *grandeur* ne m'est rien.

Ce mot de *grandeur* est un manque de

convenance. La *grandeur* d'un Duc de Veronne est trop peu de chose pour en parler. Il devait dire *mon rang* ; mais puisqu'il en parle, il devait sur-tout s'en souvenir.

Montaigu s'emporte de plus en plus ; il menace Ferdinand lui-même.

Je hais, tu dois tout craindre & je puis tout oser.

Puisse aussi mon destin s'appelantir sur toi !

On ne comprend pas pourquoi Montaigu se répand en imprécations contre Ferdinand qui paraît très-innocent de ses malheurs, & qui voudrait pouvoir les réparer. Cet emportement est odieux & inexcusable. Qu'il haïsse son ennemi autant qu'il est possible, à la bonne heure ; mais qu'on ne lui donne aucun sentiment que le spectateur ne puisse partager ou excuser. Cette règle est générale pour tous les personnages que l'on veut rendre intéressans. En vain dirait-on qu'il est égaré par la douleur. Il est clair qu'en abusant de cette raison, on pourrait faire un rôle absurde d'un bout à l'autre. Les passions peuvent avoir des égaremens momentanés ; mais il faut qu'ils ajoutent

à la pitié qu'inspire le malheur , bien loin de la diminuer ; si le malheur a rendu Montaigu méchant & féroce , c'est alors un personnage fort peu intéressant , & l'auteur a manqué son but.

Ferdinand, indigné des transports furieux du vieillard , ordonne à ses gardes de l'arrêter. Il lui laisse un moment pour revenir à lui ; mais il veut que , passé ce moment , s'il persiste dans sa fureur , on l'entraîne à la tour. Roméo demande la permission de rester avec Montaigu. On la lui accorde. Cette situation est attachante & vraiment théâtrale. Le jeune homme est avec son pere , qui ne le connaît pas. Il a promis de ne pas se découvrir. Il doit être tenté cent fois de violer son serment. Il doit sentir la nature & la combattre. Quelle scene si elle avait été remplie ! Quel contraste heureux on pouvait nous offrir de la sensibilité douce & vive de Roméo , & du désespoir morne de son pere ! mais cette situation n'est qu'indiquée. Roméo n'est point combattu. La nature ne parle point assez en lui. Il s'exprime en jeune homme sensible à l'humanité , mais non pas en fils dont l'ame est déchirée. En un mot cette scene fait naître des émotions , & ne les appro-

fondit pas ; & le spectateur sent tarir dans
 ses yeux les larmes qui voudraient couler.
 Il y a pourtant des traits heureux dans
 cette scene que nous allons transcrire,
 parce que, sans être finie, c'est une des
 plus intéressantes de la pièce.

R O M É O.

Au seul nom de tour d'où vient qu'en ce moment
 Je vous ai vu saisi d'un soudain tremblement ?

M O N T A I G U.

Jeune homme, laisse-moi.

R O M É O.

Votre sort est horrible.

Mais le Duc vous honore,, il n'est pas *inflexible*.
 D'un mot, si vous voulez...

M O N T A I G U.

A qui sont ces drapeaux ;

R O M É O.

Seigneur, ils sont le prix de mes heureux travaux,
 Dans le dernier combat...

M O N T A I G U.

J'estime le courage.

Qui donc es-tu ?

E 3

R O M É O.

Seigneur, ma gloire est mon ouvrage,
 Je ne suis qu'un soldat par degrés parvenu,
 Fugitif dès l'enfance, à son pere inconnu,
 A qui votre misere arrache ici des larmes.

M O N T A I G U.

Ses traits & ses discours ont pour moi quelques charmes,
 Tu plains donc mes ennuis ?

R O M É O.

Au malheur destiné,
 Ah ! qui doit plus que moi plaindre un infortuné ?

M O N T A I G U.

Il m'émeut.

R O M É O.

Oui Seigneur, je porte un cœur sensible,
 A ce cœur confiant la feinte est impossible.

Est-ce bien-là ce que doit dire Roméo ?
 Quand son pere est ému, doit-il l'être si
 peu ? Doit-il dire que *la feinte est impos-
 sible à son cœur* ? Est-il question de *feinte*,
 & ne devait-on pas entendre le cri de la
 nature ? Convenons, & la suite de l'ou-
 vrage le prouvera, qu'il est plus facile de

donner à un personnage des sentimens
exagérés que de peindre des sentimens
vrais. Ce ne sont pas les imaginations
fortes qui connaissent le mieux la nature.
Ce sont les imaginations flexibles &
promptes, les ames sensibles & les esprits
justes. Mais poursuivons.

De tout mortel souffrant l'aspect m'est douloureux.
La pitié...

M O N T A I G U.

Je te plains, tu vivras malheureux!

Ce trait est naturel, & vrai.

R O M É O.

Au comble du bonheur, Seigneur, j'aurois pu vivre.

M O N T A I G U.

Conserve encor long-tems cette erreur qui t'enivre.
Bientôt ces jours heureux s'écouleront pour toi.

R O M É O.

Mon bonheur cependant est placé près de moi.

Ce vers est très-heureux.

E 4

MONTAIGU.

J'excuse, en la plaignant, ta facile imprudence.
 Jeune homme, je le vois, la flatteuse espérance
 Devant-toi, du bonheur applanit les chemins.
 Tu n'as pas encor lû dans le cœur des humains.
 Tu ne fais pas encor ce qu'un *pareil* abyme
 Peut cacher d'*artifice & d'horreur & de crime*,
 Jusqu'où les passions & l'orgueil irrité
 Peuvent porter *leur haine & leur féroçité*.

ROMÉO.

Non, Seigneur; mais je fais ce que peut la nature,
 Ce qu'est un tendre amour, une ardeur vive & pure.
 Je fais sur-tout, je fais qu'en des momens si doux,
 Le plus cher des penchans m'entraîne ici vers vous;
 Qu'en un combat pour vous, prêt à tout entreprendre,
 Contre *qui que ce fût*, je voudrais vous défendre,
 Ah! daignez vous prêter à mes embrassemens.
 Ils font d'un cœur sans fard les vifs empressemens.
 Je vous jure un respect, un dévotement sincère.
 J'aurai pour vous l'amour qu'un fils doit à son père.
 Comme mes propres maux je ressens vos douleurs.

Laissez *entre vos bras*, laissez couler vos pleurs.
 Mais pourquoi, de votre ame, écarter l'espérance?
 Du destin, mieux que moi, vous savez l'inconstance.
 Peut-être un grand bonheur va vous être rendu.

Presque tout ces vers sont faibles & négligés. Mais il y a de la vérité & de l'intérêt.

Les gardes paraissent & emmenent Montaigu. Juliette vient demander à Roméo s'il a été fidele à son serment. Flavie annonce qu'un parti soulevé dans cette ville veut tirer Montaigu de sa prison. Albéric vient dire un moment après que Capulet est sorti pour braver les factieux. Roméo sort avec Albéric.

Roméo rentre au troisieme acte avec Albéric. Il a tué Thébaldo, frere de Juliette. Celle-ci, qui n'est pas instruite encore de son malheur, vole au-devant de lui & l'entretient de l'espérance qu'elle a d'être unie un jour à son amant. Flavie vient lui apprendre que Montaigu, sorti de sa prison, a rencontré Capulet l'épée à la main, qu'il l'a combattu & allait le tuer, si Thébaldo n'étoit venu défendre son pere. Mais un inconnu s'est jeté entre les

combattans, a percé Thébaldo & a disparu.

Ce combat est aussi extraordinaire que les autres événemens de la piece. Comment se peut-il que Montaigu, tiré de sa prison par un parti nombreux, se trouve tout-à-coup seul, rencontre seul Capulet, autre chef de parti qui devait être bien accompagné? Comment ce combat n'a-t'il eu aucun témoin, & comment se peut-il que Roméo ait tué Thébaldo sous les yeux de Capulet sans en être reconnu? Voilà bien des singularités réunies. Mais l'auteur voulait que Roméo tuât le frere de sa maîtresse, & cette situation, quoiqu'un peu usée, est toujours théâtrale. Juliette tombe dans le plus profond désespoir à la nouvelle de la mort de son frere, & l'on peut observer encore qu'il eût fallu du moins qu'on nous occupât un peu de ce frere qui forme tout le nœud de la piece au troisieme acte. Alors les regrets de Juliette auraient produit plus d'effet, & le meurtre de Thébaldo n'aurait pas eu l'air d'un de ces incidens postiches qui prolongent une piece & n'en dépendent pas. Capulet vient demander vengeance à Roméo qu'il ne connaît encore que sous le nom de Dolvédo. Roméo

ne sçait que lui répondre. Capulet voyant qu'il balance, implore le secours de sa fille, & veut que pour engager le Comte Paris à venger les Capulets, elle aille lui promettre sa main. Il ne doute pas que ce Comte ne fasse tout pour elle ; ce qui doit paroître étonnant, après ce qu'on a dit au premier acte des égards & des ménagemens de ce Comte pour les Montaigus. Quoi qu'il en soit, Juliette ne repond pas mieux que Roméo aux espérances de Capulet. Celui-ci commence à soupçonner leur intelligence : leur embarras confirme ses soupçons. Il met l'épée à la main, & Roméo avouant à la fois tous ses crimes envers Capulet, se fait connaître pour le fils de Montaigu & le meurtrier de Thébaldo. Juliette retient le bras de son pere qui veut percer son amant. Un officier de Ferdinand vient annoncer à Capulet la visite de ce Duc qui veut le consoler de la perte qu'il vient de faire. Capulet se propose d'en obtenir la punition de Roméo.

Ferdinand paraît au quatrieme acte avec Capulet. Il n'aspire à rien moins qu'à le réconcilier avec Montaigu. Capulet y consent sans beaucoup de résistance. Montaigu paraît, & le Duc lui apprend que

Capulet veut tout oublier. Celui-ci ne s'en défend pas ; & va jusqu'à prendre la main de Roméo qui vient de tuer son fils , pour la joindre à la main de sa fille.

On est confondu d'étonnement à un pareil spectacle. Certes si la tragédie doit être la représentation de la nature , jamais représentation n'a été plus fausse & plus infidèle. Il est sans exemple qu'un père dont on vient de tuer le fils un quart d'heure auparavant , non-seulement oublie avec tant de facilité une perte si douloureuse & si amère , & pardonne un outrage si cruel reçu de la main d'un ennemi , mais encore choisisse ce moment pour prendre la main sanglante du meurtrier & la mettre dans celle de sa fille. C'est là , sans doute , le plus étrange renversement de toutes les loix de la nature & de la morale , & de tous les principes de la raison. Les motifs les plus forts & les plus puissans réunis tous ensemble justifieraient à peine un effort si peu vraisemblable. Mais ici quels sont les motifs de Capulet ? Point d'autres que les prières de Ferdinand qui , certainement , ne doit pas avoir un grand pouvoir sur lui. Dira-t-on que c'est bonté , amour de la patrie ? Mais il falloit donc nous faire connoître Capulet comme un

citoyen enthousiaste , & comme le plus sublime & le plus généreux de tous les patriotes. Encore, dans ce cas , pourrait-il tout au plus pardonner , mais non pas donner sa fille au meurtrier de son fils ; & d'ailleurs , dans toutes les suppositions , rien n'est moins théâtral qu'un homme d'une vertu si supérieure à toutes les passions , & d'une bonté si froide & si tranquille qui ressemble à l'imbécilité.

Capulet sort & laisse Montaigu maître dans sa maison. Ce vieillard reste seul avec Roméo , & voici la grande scène de la pièce. Tout le monde connaît le fameux morceau du Dante , l'histoire du Comte Ugolin & de ses enfans. Nous allons en remettre ici la traduction sous les yeux du lecteur , telle qu'elle se trouve dans la poétique de M. Marmontel. C'est le Comte Ugolin qui parle.

„ Une étroite ouverture éclairait le cachot , qui a retenu , depuis ma mort , le nom de *cachot de la faim* , & dans lequel on aura , sans doute , fait périr d'autres infortunés.

„ Plusieurs lunes m'avaient éclairé déjà , lorsque je fis un songe affreux , qui sembla déchirer à mes yeux le voile de l'avenir.... Je m'éveillai ; le jour ne

„ paraissait point encore ; j'entendis au-
 „ tour de moi mes enfans qui pleuraient
 „ en dormant, & qui demandaient du
 „ pain. Ah ! que tu es cruel, si tu ne
 „ frémis pas du pressentiment dont je fus
 „ frappé ! qui pourra jamais t'attendrir,
 „ si tu m'entends sans verser des larmes !
 „ Nous nous étions tous éveillés ; l'heu-
 „ re où l'on devait nous donner à man-
 „ ger s'approchait.

„ Les songes qui m'avaient agité me
 „ glaçaient de crainte.... Dieu ! j'enten-
 „ dis murer la porte du cachot. Je fixai
 „ tout-à-coup mes regards sur le visage
 „ de mes enfans. Immobile & muet, je
 „ ne versais pas une larme : j'étais pétrif-
 „ fié.

„ Pour mes fils, ils pleuraient, & mon
 „ petit Anselme me dit : comme vous
 „ nous regardez, mon pere ! ah ! qu'avez-
 „ vous ? Je ne pleurai point encore ; je
 „ passai la nuit sans prendre du repos. A
 „ peine les premiers rayons du jour sui-
 „ vant pénétraient dans mon cachot, que
 „ je vis tout à la fois sur le visage de
 „ mes quatre enfans, l'image de la mort
 „ qui me menaçait.

„ Je cede à la douleur, je me mords les
 „ deux mains ; & dans l'instant même

„ mes enfans, qui prirent ma rage pour
 „ l'effet d'une faim pressante, se leverent
 „ & me dirent: que ne nous manges-tu
 „ plutôt? C'est toi qui nous as donné
 „ cette misérable chair, reprends là.
 „ Jé me fis violence alors pour ne pas
 „ augmenter leurs peines. Ce jour & le
 „ suivant nous restâmes dans un affreux
 „ silence. Ah terre impitoyable, que
 „ ne t'ouvras tu sous nos pas!
 „ Le quatrieme jour arrive enfin. Gad-
 „ di se jette étendu à mes pieds & me dit:
 „ Mon pere, tu ne peux donc pas me se-
 „ courir? Il meurt; & du cinquieme au
 „ sixieme jour mes trois autres enfans pé-
 „ rirent l'un après l'autre sous mes yeux.
 „ J'avais moi même déjà presque per-
 „ du le sentiment & la lumiere: je me
 „ roulais sur leurs corps que j'embrassais,
 „ & trois jours après leur mort je les ap-
 „ pellais encore. La faim eut plus de
 „ puissance que la douleur; j'expirai.”
 Nous allons voir le parti que l'auteur a
 tiré de ce morceau.

MONTAIGU.

Ecoute, & rassemblant d'avance

Ce que l'homme eut jamais de force & de constance;
 Que ton ame à ma voix se prépare à frémir.

R O M É O.

Parlez. . .

M O N T A I G U.

Sois immobile & songe à t'affermir.

Tantôt sans soupçonner ces terribles mystères,
Tu voulais être instruit du destin de tes freres;
Ils ne sont plus.

R O M É O.

O Ciel!

M O N T A I G U.

Loin de ces murs affreux

Je crus, chez le Pisans, devoir fuir avec eux.
Hélas! disais-je, enfin voici donc un asyle
Pour moi, pour mes enfans, rempart sûr & tranquille,
D'où n'approcheront plus les pieges du trépas:
La vengeance attentive y marcha sur mes pas.
Un monstre ingénieux, un tigre impitoyable
D'un complot supposé me fit juger coupable,
Et, sans que du forfait on daignât s'informer,
Dans une tour *fatale* on me vint enfermer.

R O M É O.

Avec vos enfans.

M O N T A I G U.

Oui: prête l'oreille au reste.
Déjà, depuis trois jours, dans mon cachot funeste,

Je

Je sentais dans mon sein s'amasser la terreur,
 Quand d'un songe effrayant la prophétique horreur
 Offrit à mes esprits *la plus fatale image* :
 Je m'éveillai tremblant, plein d'un affreux présage.
 Je cherchais dans moi-même, immobile & glacé,
 Quel était ce malheur par mon songe annoncé :
 Mes fils dormaient ; j'y cours ; leurs gestes, leurs visages
 Sur mon sort, tout-à-coup, éclairant mes présages,
 De la faim, sur leur lit, exprimaient les douleurs ;
 Ils s'écriaient : „ Mon pere, ” & répandaient des pleurs.
 Nous nous levons, on vient ; nous attendions d'avance
 L'aliment qu'on accorde à la simple existence.
 Chacun se tait ; j'écoute, & j'entends de la tour
 La porte en mur épais se changer sans retour.
 Je fixai mes enfans sans parole & sans larmes ;
 J'étais mort... Ils pleuraient... je cachai mes alarmes ;
 Mais lorsqu'enfin (Soleil, devais-tu te montrer ?)
 Dans eux tous à la fois je me vis expirer,
 Je dévorai ces mains. Renaud me dit : „ Mon pere,
 „ Vis, tu nous vengeras. ” Raymond, Dolcé, Sévere,
 M'offrirent à genoux leur sang pour me nourrir,
 Et chacun d'eux ensuite acheva de mourir.

F

R O M É O.

Qu'ai-je entendu ? grand Dieu !

M O N T A I G U.

Puisqu'il me faut poursuivre ,
 Je restai seul vivant , mais indigné de vivre :
 Ma vue , en s'égarant , s'éteignit à la fin ,
 Et , ne pouvant mourir de douleur ni de faim ,
 Je cherchai mes enfans avec des cris funebres ,
 Pleurant , rampant , hurlant , embrassant les ténèbres ,
 Et les retrouvant tous dans ce cercueil affreux ,
Immobile & muet , je m'étendis sur eux .

Ce récit est en général d'une grande beauté. Il y a des traits d'une précision énergique & sublime , des expressions heureuses.

„ J'étais mort... Ils pleuraient...
 „ Et chacun d'eux ensuite acheva de mourir.
 „ Je restai seul vivant , mais indigné de vivre.
 „ Embrassant les ténèbres. ”

Tous ces traits sont admirables.

Montaigu poursuit son récit. Il fut tiré de son cachot. Il ne dit pas comment. Roméo s'écrie :

Ah ! de sa barbarie

Vous *dûtes* bien , je crois , *punir* un inhumain.

M O N T A I G U.

Il n'avoit point d'enfans.

C'est le mot connu de Macbet. Mais dans Macbet ce mot est en situation & non pas en recit, ce qui est très-différent. Montaigu continue la narration , & apprend à Roméo qu'en sortant de sa prison, il trouva son ennemi mort. Cet ennemi, c'était Roger, frere de Capulet. Roméo lui demande quel est donc l'objet de sa vengeance. C'est alors que Montaigu développe toutes les atrocités qu'il renfermait dans son ame. Il veut se venger de son ennemi, mort il y a vingt ans, sur Capulet qui ne lui a jamais fait de mal, qui vient de lui pardonner le meurtre d'un fils, qui a promis sa fille à Roméo, qui a juré de le regarder comme un ami, & qui, à ce titre, le laisse maître de sa maison. Il veut plus ; il veut que Roméo commence par assassiner la fille avant de tuer le pere. On sent bien que ces projets

exécrables ne peuvent produire d'autre effet que celui de l'horreur. Ce sont les projets d'Atrée ; mais Atrée est un monstre, & donné pour tel, au lieu qu'ici Montaigu est un personnage qui, par sa situation & ses longs malheurs, rassemble sur lui le plus grand intérêt de la pièce. C'est de lui que l'on a dit dans la première scène.

Ce vertueux père

A qui l'inimitié fut toujours étrangère,
Citoyen généreux qui, dans sa faction,
Loin d'attiser la haine & la division,
Condamnait ses fureurs, & jamais d'aucun crime
Ne souilla ni sa main ni son cœur magnanime.

Prévenu de ces idées sur Montaigu, le spectateur peut-il s'accoutumer à voir en lui un monstre qui se fouille de la plus noire perfidie, qui n'a feint de se réconcilier avec son ennemi que pour l'assassiner lui & sa fille avec plus de sûreté ? Cette horrible noirceur peut-elle entrer dans un caractère noble ? Le malheur peut rendre féroce ; mais doit-il rendre vil & perfide ? Quand même on accorderait que ce changement est dans la nature, il ne serait jamais dans celle du théâtre. La vengeance y doit être furieuse, mais non

pas lâche. Elle ne doit pas être d'une revoltante injustice, ni tomber sur des innocens. Mais, dira t-on, Montaigne est aliéné par le désespoir. Il ne raisonne plus & ne connaît plus rien. Quand on admettrait cette supposition, quand il serait possible qu'un homme né généreux voulût, par la plus lâche de toutes les trahisons, se venger sur deux innocens du mal qu'ils ne lui ont pas fait, il n'en ferait pas moins vrai que ce n'est point un objet à présenter sur la scène; que ces sortes d'exceptions aux loix de la nature connue ne peuvent que révolter le spectateur qui s'attend à des sentimens plus vraisemblables, & que l'homme qui m'intéressait par son infortune, m'indigne & me dégoûte, quand il n'est plus qu'un traître & un fou furieux.

La réponse de Roméo, aux fureurs du vieillard, est ce qu'elle doit être.

Quel reproche odieux me faites-vous entendre !
 Plutôt mourir cent fois que ne pas vous défendre,
 Malheureux ! eh, quoi donc avez-vous prétendu ;
 Que pour de tels forfaits je vous serais rendu ;
 A peine mon ami dans ce cercueil repose,

A peine, pour sceller la paix qu'on lui propose ,
Un vieillard généreux vous livre sans soupçon
Son propre sang, son cœur, son palais, sa maison ;
A peine, entre vos bras, il a remis sa fille ,
Que pour exterminer, lui, son nom, sa famille ,
Sortant de l'embrasser, vous exigez soudain
Que je plonge à sa fille un poignard dans le sein !
Seigneur, je suis soldat ; pour venger votre outrage
J'emploierai, s'il le faut, la force & le courage ;
Ce bras ne fait user que de *moyens* permis ,
Et se teindre avec gloire au sang des ennemis.
Au chemin de l'honneur montrez - moi la vengeance,
Vous connaîtrez alors si Roméo balance.
J'aspire à vous servir, je le veux, je le doi ;
Mais il s'agit d'un crime, il n'est pas fait pour moi.

Roméo ne peut pas mieux parler. Mais
que la réponse de Montaigu est belle mal-
gré quelques fautes !

Qu'entends-je ? Et tel est donc l'excès de mes misères ,
Tel est l'horrible sort de tes malheureux frères ,
Que tout trahit leur cause, & qu'après leur trépas ,
Ils demandent vengeance & ne l'obtiennent pas ,
Sais - tu ce qui soutient ma vie infortunée ?

Sais-tu jusqu'à ce jour comment je l'ai traînée ?
 Sais-tu, quand je sortis de la funeste tour,
 Sur quels sauvages bords, dans quel affreux séjour,
 Par mon trouble égaré, je courus, loin du monde,
 Ensevelir vingt ans ma douleur *vagabonde* ?
 Au Mont de l'Appennin je fus vingt ans caché :
 C'est là que, *fugitif*, dans des antres couché,
 Implacable ennemi de la nature entière,
 Ne pouvant, à mon gré, voir s'embraser la terre,
 Oubliant à jamais mon rang & ma maison,
 A force de douleur privé de la raison,
 Aidé pour tout secours des soins d'un misérable,
 Qui, dans moi, par pitié, vit encor son semblable,
 Nourri par ses bontés, quelquefois dans ses bras,
 Par des sons mal formés invoquant le trépas ;
 Trouvant le Ciel, la nuit, la lumière importune,
 Caché sous ces lambeaux de la vile infortune,
 Dans l'horreur des forêts, sous des rochers affreux,
 J'appellais à grands cris mes enfans malheureux,
 Indigné d'y trouver, dans son sommeil paisible,
 A mes longs désespoirs la nature insensible.
 C'est là que tout-à-coup *plein de trouble & d'effroi*,
 Mes quatre fils mourans s'offraient tous devant moi...
 Je crois les voir enco... Ohi, voilà leurs visages,
 Leurs traits, leur port...

§ 8 . MERCURE DE FRANCE.

R O M É O.

Mon pere , écarter ces images.

M O N T A I G U.

Grand Dieu ! pour un moment suspendez mes douleurs ;
Voyez ces cheveux blancs , daignez tarir mes pleurs.

R O M É O.

O Ciel !

M O N T A I G U.

Il en est tems ; souffrez que je succombe ;
Pour revoir mes enfans , plongez - moi dans la tombe.
Je sens que je chancelle...

R O M É O.

Ah ! du moins que mes bras...

M O N T A I G U.

N'avancez pas , cruel , ou vengez leur trépas.

R O M É O.

Eh ! Seigneur ;

M O N T A I G U.

Mes enfans ?

R O M É O.

Dans votre horreur funeste.

Songez que...

M O N T A I G U.

Mes enfans !

R O M É O.

Songez que je vous reste.

M O N T A I G U.

Mes enfans... Où sont-ils ?

R O M É O.

Ah ! revenez à vous,

Mon pere ! ou dans l'instant , je meurs à vos genoux.

M O N T A I G U.

Qui , toi !

R O M É O.

Vivez , hélas ! conservez vous encore.

M O N T A I G U.

Je suis un malheureux qui se hait , qui s'abhorre ,
Trop indigne à jamais du jour qu'il doit *fêtrir*.

R O M É O.

Que vous reprochez-vous ?

M O N T A I G U.

Je n'ai pas pu mourir.

F 5

R O M É O.

Ah ! Seigneur, croyez-moi, dans vos douleurs ameres,
Vos pleurs assez long-tems ont coulé pour mes freres.

M O N T A I G U.

La raison, Roméo, vient vite à ton secours.
Ce n'est pas dans ton sang qu'ils ont puisé leurs jours :
Ton cœur donne à leur perte une pitié légère :
Tu ne sens pas pour eux des entrailles de pere.
Ces freres que tu plains, tu ne les venges pas,
Leurs mânes gémissans n'assiègent point tes pas.
Malheureux Capulets, vous payerez tous ces crimes,
Mais je prétends sur-tout voir souffrir mes victimes :
Dans leur sein déchiré je lirai leurs douleurs :
Dans le fond de leurs yeux j'irai chercher leurs pleurs.

Voilà de l'éloquence tragique, voilà le cri terrible & déchirant des grandes douleurs & des grandes passions, voilà des beautés sublimes. Mais pourquoi ? ce n'est pas seulement parce que le style est en général d'une énergie frappante, & que les mouvemens sont vrais & impétueux, c'est sur-tout parce que, dans ce

moment, Montaigne ne nous occupe que de son malheur & nous laisse oublier sa vengeance. On ne songe plus à ses projets atroces & absurdes. On ne voit, comme lui, que ses quatre enfans mourans sous ses yeux. Cette unique réponse qu'il fait toujours aux remontrances de Roméo, *Mes enfans, mes enfans* est un trait de génie.

Pour revoir mes enfans, plongez-moi dans la tombe.

Voyez ces cheveux blancs, daignez tarir des pleurs,

N'avancez pas, cruel, ou vengez leurs trépas.

sont des mouvemens d'une grande beauté. Quel dommage que celui qui a conçu cette scène n'ait pas su mieux embrasser un sujet qui pouvait lui en fournir plus d'une de cette force! qu'il ait déshonoré le caractère de Montaigne & étouffé lui-même l'intérêt de ses situations? Qu'il n'ait suivi que les élans de son imagination, & qu'il ait si peu consulté la raison, la nature & le goût!

Nous saisissons avec plaisir cette occasion de payer un juste tribut d'éloges au jeu admirable de l'acteur qui représentait Montaigne. Les effets de son art ne peu-

vent pas être portés plus loin qu'ils ne l'étaient dans le moment où il criait, *mes enfans*. C'était un des tableaux les plus forts que la pantomime dramatique ait jamais étalés sur la scène ; & la sensibilité impétueuse de l'acteur qui jouait Roméo achevait dignement ce tableau.

Nous dirons peu de chose du cinquième acte. On n'en peut parler qu'avec peine après le quatrième. On y trouve de nouvelles invraisemblances, & le même oubli de toutes les règles de l'art. Juliette n'a point de motifs assez forts pour justifier le parti qu'elle prend de s'empoisonner, & l'on achève de dégrader entièrement le caractère de Montaigu par une seconde trahison. On n'entend rien d'ailleurs à la conspiration qu'il forme, & l'on ne fait pas comment on a pu la prévenir de manière qu'il n'y a pas une goutte de sang répandue, au moment du signal. Cette mort volontaire des deux amans ne produit aucun effet, & c'est encore un défaut en vérité que Roméo qui devrait mourir en embrassant son épouse, aille expirer à l'auteur bout du théâtre pour ménager une surprise à Montaigu. Malgré les tombeaux, les poisons & les poignards, rien ne ressemble moins à une tragédie. La

terreur doit être dans la scène & non pas dans l'appareil.

Par tout ce que nous avons dit de la pièce, on doit voir ce que nous pensons des caractères; il n'y en a pas un qui ne soit défectueux. Ferdinand joue un rôle subalterne indigne d'un prince. Roméo n'est qu'un amant, & n'a pas assez les sentimens d'un fils. Juliette raisonne quand elle devrait sentir & s'abandonne au désespoir, quand il faudrait faire les plus grands efforts de courage. A l'égard de Capulet, il est impossible de s'en former une idée; il répond quelquefois aux violences de Montaigu par des violences pareilles, & un moment après il est d'une douceur qui ressemble à l'insensibilité absolue. Il veut tuer Roméo, & un moment après il lui donne sa fille. Montaigu est fortement passionné. Il est altéré de vengeance, & en cette partie il est supérieurement tracé. Mais nous avons déjà observé combien son caractère était souillé par une double perfidie. Ce caractère aurait été bien beau, s'il eût eu pour objet de ses ressentimens un homme vraiment coupable; s'il n'eût connu ni la dissimulation ni la fausseté; s'il n'eût eu à combattre que la passion de son fils pour Ju-

liette, & non pas des raisons sans réplique fondées sur la justice & la loi naturelle; s'il n'eût médité qu'une vengeance terrible, mais juste & proportionnée à son malheur, & non pas une vengeance injuste, lâche & détestable.

Il nous reste à parler du style. Il paraît que M. Ducis l'a beaucoup trop négligé. C'est pourtant une partie très intéressante de l'art dramatique, & celle peut-être qui contribue le plus à assurer aux ouvrages une estime durable & une gloire solide. On a déjà pu voir dans les morceaux que nous avons cités, quoiqu'ils soient les meilleurs de l'ouvrage, beaucoup de fautes palpables & de négligences marquées. En général la diction de cette tragédie manque de propriété dans les termes, de clarté dans les tournures & d'exactitude dans les constructions.

- „ Dans le dernier combat songez *par quels secours*
- „ De notre jeune Duc il a sauvé les jours.
- „ Oui, Ferdinand charmé reconnaît & publie
- „ Qu'il doit à sa valeur son triomphe & sa vie.
- „ Le fier Duc de Mantoue, *enfié de ses succès*,
- „ Enfin, *couvert de honte*, a vu fuir ses sujets.

Ces vers devaient être mieux travaillés. *Par quels secours* n'est pas exact. Il semble

que l'auteur veuille spécifier tel ou tel genre de secours, tandis qu'il voulait dire simplement que le secours de Roméo avait sauvé la vie du Duc. *Enflé de ses succès, enfin couvert de honte.* Ces deux participes d'un sens si opposé ne devaient pas être assemblés ainsi. On n'est point à la fois *enflé de ses succès & couvert de honte.* Il fallait distinguer ces deux membres de phrase. *Il doit à sa valeur son triomphe.* Ces deux pronoms, mis à côté l'un de l'autre & qui se rapportent à deux personnes différentes, jettent de l'obscurité dans le style. C'est une faute légère; mais il faut l'éviter, à moins que le sens ne soit de la plus grande clarté.

Hélas ! loin des mortels, de ses fils, *en silence,*
 Dans ses champs *vertueux*, il cultivait l'enfance,

On ne fait à quoi se rapportent ces mots *en silence.* On croirait d'abord que c'est à ses fils, ce qui forme un sens ridicule. Voilà les inconvéniens d'une mauvaise construction. Des *champs* ne sauraient être *vertueux.*

Lorsque, pour *l'en priver*, de coupables brigands
 Entreprirent deux fois d'enlever ses enfans.

A quoi se rapporte *pour l'en priver* ?

Est ce pour le *priver* de ses enfans ? Mais alors c'est dire deux fois la même chose. *Enlever ses enfans pour l'en priver*, c'est ce que les grammariens appellent du style niais. De *coupables brigands* est une épithète qui ne signifie rien. Il n'y point de *brigand* qui ne soient *coupables*,

Prodigue envers son fils des soins de la nature ,
Il avoit vu déjà *se fermer la blessure*.

Ici l'amphibologie est plus vicieuse, parce qu'il s'agit d'un fait. On ne peut pas savoir si cette *blessure qui se ferme* est celle de Montaigu ou de Roméo.

Du Prince à ses desirs l'ame était *toute acquise*.

Ce vers manque absolument d'élégance.

Tant les mortels souvent, dans *leur marche incertains*
Sont poussés, par eux-mêmes, à remplir leurs destins.

Ces deux vers ne sont pas clairs. Si les *mortels sont poussés par eux-mêmes à remplir leurs destins*, leur marche n'est point *incertaine*, elle est très déterminée. Ces deux vers d'ailleurs ont le défaut de n'être point liés aux précédens.

Je

Je puis donc, content & glorieux,

Madame, *avec transport*, reparaitre à vos yeux.

On dit bien *je vous revois avec transport*, mais un peu de réflexion fait sentir qu'on ne dit point *je puis vous revoir avec transport*, parce qu'alors il semble que le *transport* soit médité, ce qui ne doit pas se supposer. Cette remarque n'est pas très-grave, mais ce sont ces défauts de justesse qui rendent le style vague & faible.

Mais quel autre courage enflammé par vos charmes,

N'eût pas porté plus loin *la splendeur* de nos armes.

On dit bien *la splendeur* des états, mais non pas *la splendeur* de nos armes. Le mot propre était *la gloire*, ou *le bonheur* ou *le succès*.

Etonné de mon sort, sans l'être de ma gloire,

J'ai toujours, sans orgueil, compté sur la victoire.

Il est impossible d'entendre ces deux vers. De quel *sort* Roméo est-il étonné ? Peut-il, avant *la victoire*, être étonné de *sa gloire* ? & peut-il *sans orgueil* compter sur *la victoire* ?

*Ce concert de deux cœurs nés pour souffrir ensemble
Que leur malheur unit, qu'un même lieu rassemble.*

On dirait bien nos cœurs sont de *concert*. Mais on ne dit point ce *concert* de deux cœurs. *Qu'un même lieu rassemble* est bien faible après cet hémistiche, *que leur malheur unit*, & ce n'est pas un *lieu* qui *rassemble* des cœurs.

De ses plus jeunes ans que mon pere, *au besoin*,
Lui-même, à son insçu, devait prendre le soin.

Au besoin est une expression singulière, quand il s'agit de donner un asyle à un orphelin abandonné. C'est un *besoin* qui ne revient pas souvent.

Je connais de tes pleurs l'invincible pouvoir,
C'est à toi, Juliette, à *déployer* leurs charmes.

On ne *déploie* point les charmes. M. de Voltaire a dit dans *Alzire*.

Elle eût pû prodiguer le charme de ses pleurs.

Voilà des expressions poétiques.

Formé *sur* votre exemple, élevé par vos soins.

On dit *former par un exemple*, & non pas *former sur un exemple*.

J'ai vu ton bras vainqueur, répandant l'épouvante,
Porter par-tout la mort & remplir mon attente.

On sent combien cet hémistiche & remplir mon attente est d'une faiblesse inexcusable après celui-ci, porter par-tout la mort. Ces sortes de fautes sont pires que des follécismes, parce qu'elles énervent le style.

Ma fille, il en est tems, je viens pour vous apprendre
Que le Comte Paris va devenir mon gendre.

Ces vers ressembtent à une parodie. On dirait que Capulet annonce à sa fille une nouvelle indifférente, & qu'il s'agit de tout autre mariage que de celui de Juliette. Rien ne fait mieux sentir la nécessité indispensable de soigner & d'ennoblir tous les détails.

Sans doute, il en est digne, & le Ciel, dès demain,
Lui verra pour jamais engager votre main.

Voilà encore du style bien plus défectueux. Toutes les fautes s'y trouvent réunies. Le Ciel n'est là que pour faire le vers. On ne dit point engager sa main mais engager sa foi, & lui verra engager est une construction barbare.

J'ai promis, & je crois
Qu'il ne vous reste plus que *d'accepter mon choix.*

On souscrit à un *choix*, mais on ne
l'accepte pas.

Dans son gouffre assoupi, c'est un feu qui repose.

A quoi se rapporte *assoupi*? Est-ce au
gouffre, est-ce au feu?

Bientôt, si je m'en crois, ce volcan furieux
D'horreurs & d'*attentats* couvrira tous ces lieux.

Quand on a institué une métaphore il
faut la suivre. Un *volcan* ne produit point
d'*attentats*. Tous ces lieux, à la fin d'un
vers, est une bien mauvaise chute.

J'ignore encor ma fille, où leurs desseins *prétendent*.

Des *desseins* ne *prétendent* point.

Pourrez-vous, *m'arrachant* de ce sein paternel,
Me voir, d'un pas tremblant, avancer à l'autel.

Il est impossible de se représenter à la
fois une pere *arrachant* sa fille de son sein,
& la voyant *avancer* à l'autel. Il fallait
que la construction séparât ces deux ima-
ges qui se nuisent l'une à l'autre.

Laissez moi, *pour partage*, heureuse auprès de vous,
Couler des jours obscurs sans chaîne & sans époux.

Pour partage n'est gouverné par rien.
Ces mots isolés dans la phrase font une
espece de *sollécisme*,

Mais je vois en tremblant que nos deux factions
Vont ranimer leur rage & leurs divisions.

Leurs *divisions* est bien faible après leur
rage. Il faut que le discours aille en crois-
sant.

Tous les moyens permis dès qu'ils servaient au crime.

Cette phrase n'a aucun sens, parce qu'elle
ne peut vouloir dire que *tous les crimes*
permis dès qu'ils servaient aux crimes.

Pour voir, pour juger mieux.

La prudence & le tems m'ont trop ouvert les yeux.

Combien il est nécessaire de respecter
la langue! Faute d'y faire attention, l'au-
teur fait ici un contresens évident. Pour
exprimer ce qu'il doit & ce qu'il veut di-
re, il fallait mettre,

G 3

Pour ne pas juger mieux,
La prudence & le tems m'ont trop ouvert les yeux.

Pensez-vous qu'il soit libre aux enfans téméraires
De s'unir aux autels sans l'aveu de leurs pères.

Voilà comme une épithète mise mal-à-propos peut changer le sens d'une phrase. Il semble que cette *liberté* qu'on refuse aux enfans téméraires, soit accordée à ceux qui ne le sont pas. C'est qu'il fallait une épithète toute opposée. Il fallait aux enfans bien nés, aux enfans vertueux. *Il m'est libre de faire telle chose* est une construction plus faite pour la prose que pour la poésie.

Nous ne pousserons pas plus loin ces remarques. Nous n'avons observé qu'une partie des fautes du premier acte. On peut voir par ce détail combien le travail de la correction est nécessaire au talent. M. Ducis en a, sans doute, & nous avons applaudi avec plaisir à celui qu'il annonçait dans Hamlet. Cette tragédie, quoique d'un style inégal, avait beaucoup moins d'incorrections. L'auteur a le sentiment des passions fortes & emploie quelquefois les mouvemens d'une véritable éloquence; c'est en reconnoissant ce qu'il peut faire, que nous lui avons repro-

ché ce qu'il n'a pas fait. Nous n'avons d'autre intérêt que celui de sa gloire, & d'autres motifs que l'amour des Lettres & de la vérité. Ce n'est point à ceux qui peuvent honorer la scène française à la replonger dans son premier cahos.

Oeuvres de M. le Marquis de Ximenez,
ancien mestre de camp de cavalerie;
nouvelle édition revue & corrigée. A
Paris, chez les libraires qui vendent
les nouveautés.

Ce recueil est précédé d'une courte préface dont nous rapporterons ici une partie, parce qu'elle est faite pour disposer très-favorablement le lecteur. " Plus
„ je suis éloigné d'attacher de l'importan-
„ ce à ces bagatelles, plus il doit m'être
„ permis de rendre aux lettres un hom-
„ mage aussi pur que désintéressé. Elles
„ m'ont été chères depuis que je respire;
„ elles servent de contrepoids à l'adversité;
„ & ceux qui les cultivent avec le
„ moins de succès, n'ont pas du moins à
„ se reprocher les jours qu'elles ont remplis.
„ Je n'affaiblirai point le bel éloge
„ qu'en fit l'Orateur Romain en essayant
„ de le traduire. Je me borne à observer
„ que toutes les professions, que la poli-

„ tique , la jurisprudence , les armes & les
 „ sciences mêmes les plus abstraites , liées
 „ nécessairement aux lettres , empruntent
 „ d'elles ce charme qui attire & cet éclat
 „ que le tems ne peut effacer. ”

Ce ton nodeste & décent est d'autant plus remarquable , est d'autant plus digne d'éloge que rien n'est aujourd'hui plus commun que le scandale des préfaces ou ridiculement orgueilleuses ou grossièrement ciniques , où l'auteur prend pour une noble confiance le délire d'une tête échauffée par l'amour propre , & croit , en affectant de mépriser ou d'injurier le Public , se mettre d'avance au-dessus des suffrages qu'il n'obtiendra pas. Ces deux vers de Boileau

Un auteur à genoux , dans une humble préface ,
 Au lecteur dédaigneux a beau demander grace.

ont peut-être contribué à rendre commun parmi nous le défaut contraire ; mais il faudrait se souvenir qu'en général on ne dit guere d'injures à ses juges que lorsqu'on est sûr de perdre son procès.

M. le Marquis de Ximenez parle de l'étude des lettres en homme digne de les cultiver.

„ César , Xénophon , Julien , Marc-

„ Aurele doivent l'immortalité à leurs
 „ écrits plus qu'à leurs exploits.
 „ Virgile a presque effacé les traces du
 „ sang que fit couler Octave; & , sans
 „ chercher si loin d'illustres exemples,
 „ François Premier ne fit-il pas oublier
 „ les malheurs de son regne par la pro-
 „ tection qu'il accorda aux lettres dont
 „ il fut le pere?

„ Armand qui hâta leurs progrès:
 „ Louis XIV qui sut les récompenser
 „ en Roi; son auguste successeur, dont
 „ l'éloge n'appartient qu'à la postérité,
 „ mais dont les bienfaits vont chercher
 „ par-tout le mérite, ont augmenté leur
 „ gloire en assurant celle des lettres qui
 „ réjaillit sur la nation entiere.

„ Ils sont enfin bannis, sans retour, ces
 „ préjugés que l'ancienne chevalerie,
 „ louable à tant d'égards, n'osait pas en-
 „ core secouer, & dont la France aurait à
 „ rougir s'ils n'avaient pas été ceux de
 „ toute l'Europe. La Noblesse François-
 „ ne croit plus déroger en touchant de ses
 „ mains victorieuses la lyre d'Horace ou
 „ le compas d'Archimede. Elle se plaît à
 „ imiter la valeur des Romains, sans dé-
 „ daigner l'art qui les fit vaincre; sans
 „ mépriser les Muses qui les célébrèrent;

„ & le Grand Condé, assis dans ses bos-
 „ quets de Chantilly, entre Santeuil &
 „ Racine, ressemblait beaucoup au vain-
 „ queur de Carthage retouchant avec
 „ Lælius les comédies de Térence. ”

Tous les genres de poésie se trouvent dans ce recueil, poèmes, épîtres héroïdes, odes, stances, madrigaux, &c. Les deux premières pièces roulent sur des sujets donnés par l'Académie Française dans les années 1750 & 1752. Dans la première il faut prouver que les lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV qu'il avait contribué à leur progrès. Le style en est élégant & noble. On y trouve de la poésie & des vers heureux : en voici le début.

Ils n'étaient plus ces jours, où, par des soins heureux,
 Du puissant Charles - Quint le rival généreux,
 De nos champs désolés chassant la barbarie,
 Transplanta les beaux arts au sein de sa patrie,
 Et cultivoit les fruits de ces arbres naissans
 A l'abri de son trône, au-tour de lui croissans,
 Bientôt le fanatisme, enfant de l'ignorance,
 De leur germe encor faible étouffant la semence,
 Dispersa leurs rameaux desséchés & flétris ;
 Le regne, hélas ! trop court du plus grand des Henris,

De ce Monarque humain, bienfaissant, intrépide,
 (Ce regne éternisé dans une autre Enéide,)
 A peine des Français put essuyer les pleurs,
 Et la chute des arts fut un de ses malheurs.

Ils languissoient ces arts, lorsqu'ils virent paraître
 Sur le trône des lys, un Roi digne de l'être ;
 Qui, dans tous ses projets, pour leur gloire entrepris,
 Eut l'immortalité pour objet & pour prix.
 La vertu, le mérite, & les muses la donnent, &c.

L'auteur, en parlant des obligations
 que les Muses avaient à Louis XIV, dit
 un moment après :

Elles lui devaient tout, & leurs mains immortelles
 Le couvraient des lauriers qu'il fit croître pour elles.

Ces deux vers nous paraissent très-
 beaux. Dans la seconde pièce académique
 Louis XV vainqueur, donnant la paix à
 ses ennemis, est représenté avec des traits
 intéressants.

O toi ! né de son sang, toi né pour sa couronne !
 Ton sort te la donnait... & l'amour te la donne.

108 MERCURE DE FRANCE.

Vois ton peuple à tes pieds. Tes vertus l'ont charmé.
Est-il un plus beau droit que celui d'être aimé ?

De ton auguste ayeul l'éclatante mémoire
Remplit les nations qu'alarme encor sa gloire,
Et leur orgueil, jaloux de la splendeur des lys,
A tes nombreux exploits a reconnu son fils.

Peuples, qu'aux champs de Mars a terrassés mon
maître,
A des traits plus chéris vous devez le connaître.
Peignez - leur sa bonté, vous qui, dans Fontenoy,
Rameniez la victoire aux pieds de votre Roi :
Guerriers, que ce héros, dans des plaines sanglantes,
Couronna de lauriers de ses mains triomphantes,
Vous, illustres témoins de ces pleurs précieux,
Que la victoire même arrachait de ses yeux,
Qui de l'humanité, dans un champ de carnage,
Pour la première fois, entendiez le langage,
Qui vîtes la pitié, saisissant tous les cœurs,
Secourir les vaincus en pleurant les vainqueurs.

De ces vertus, grand Roi, que ton siècle s'honore !
L'Europe a dû te craindre, & l'Europe t'adore.
Tu peux lancer la foudre, & tu donnes la paix.

On trouve ensuite une lettre de Madame de la Valliere à Louis XIV. Ce sujet, qui semble promettre beaucoup, n'est peut-être qu'ébauché; mais l'Académie, à qui cet ouvrage fut envoyé, applaudit, sans doute, à quelques endroits tels, par exemple, que le commencement de la piece & les morceaux suivans.

Sire... quel autre titre, en l'état où je suis,

Me sied-il de donner au plus grand des Louis?

Il m'est permis encor d'admirer votre gloire...

Il faut de tout le reste écarter la mémoire.

Respecter mon amant, qui n'est plus que mon Roi:

Vous cessez de m'aimer... tout est fini pour moi.

.

Vous ne me verrez point, les yeux noyés de pleurs,

Apporter à vos pieds ma honte & mes douleurs;

Trop peu sûre de moi, je craindrais que mes larmes

N'eussent plus de pouvoir qu'il n'en reste à mes charmes;

Et que mon cœur, suivant des sentimens trop doux,

Si vous étiez à moi, ne fût encore à vous.

Tant que je vous verrais, toute votre inconstance

Me convaincrait trop peu de votre indifférence;

J'en douterais sans cesse, & mon crédule amour,

En pleurant l'infidèle attendrait son retour.

Il faut qu'une barrière éternelle & barbare

Entre nous élevée, à jamais nous sépare...

Pour m'arracher à vous, il faut la voix d'un Dieu ;

Mais cette voix l'emporte.. & pour jamais... adieu.

.

O mon Dieu ! tu m'appelles :

Je te suis... mais éteints des flammes criminelles ;

Fais naître un feu plus pur par toi-même inspiré :

Seul, après mon amant, tu peux être adoré :

Tu peux seul ranimer ma languissante vie,

Et rendre au sentiment mon ame anéantie ;

Cette ame si sensible, & qu'il te plût former,

Se donne à son auteur... elle a besoin d'aimer.

Dans la lettre de César au Sénat Romain, avant le passage du Rubicon, on rencontre d'heureuses imitations de Lucain.

Fortune !... c'est à toi que César s'abandonne.

Qu'une ombre de Sénat menace, éclate, tonne ;

Q'en faveur de Pompée importunant les dieux,

Il cherche l'avenir qui nous attend tous deux.

Allois, sans fatiguer ces maîtres du tonnerre,

Reconnoître leur voix dans le champ de la guerre.

Je ne veux pas entrer dans leurs conseils secrets.

La victoire ou la mort : ce sont là leurs décrets.

Qu'ils viennent traverser mes hautes destinées,
 Ces nobles Chevaliers qui, depuis tant d'années,
 N'ont vu que des exploits & des prospérités.
 Qu'ils suivent au combat ces Romains si vantés,
 Ces rigides censeurs dont la vertu trompée
 Perdit la République, en adorant Pompée :
 Ce fameux Marcellus, ce farouche Caton,
 Ce Brutus son élève & sur-tout Cicéron..
 Cicéron leur oracle, &c.

Des stances à M. de Voltaire méritent, de la part de ce grand homme, une réponse charmante, déjà imprimée dans beaucoup de recueils, mais qu'on ne fera peut-être pas fâché de retrouver ici.

Vous flattez trop ma vanité ;
 Cet art si séduisant vous était inutile ;
 L'art des vers suffisoit : & votre aimable style
 M'a lui seul assez enchanté.
 Votre âge quelquefois hâsarde ses prémices
 En esprit ainsi qu'en amour :
 Le tems ouvre les yeux , & l'on condamne un jour ;
 De ses goûts passagers les premiers sacrifices :
 A la moins aimable beauté ,
 Dans son besoin d'aimer , on prodigue son ame ;
 On prête des appas à l'objet de sa flamme ;

Et c'est ainsi que vous m'avez traité.

Ah ! ne me quittez point, séducteur que vous êtes.

Ma muse a reçu vos fermens ;

Je sens qu'elle est au rang de ces vieilles coquettes,

Qui pensent fixer leurs amans. —

L'Empire de la Mode est une épître
adressée à Madame la Comtesse de ***.

Sur la mode, c'est vous qui m'ordonnez d'écrire.

Vous qui charmez comme elle, en fuyant son empire.

Il faut donc essayer de chanter ses travers.

Elle est pourtant l'arbitre & le prix de mes vers.

Heureux si, pour la suivre en sa course infinie,

Le peintre de nos mœurs m'eût laissé son génie !

Le pouvoir de la Mode augmente chaque jour.

Le monde est son domaine : & Paris est sa cour.

Un peuple imitateur, soumis à ses caprices,

Prend ou quitte, à son gré, ses vertus & ses vices, &c.

Le recueil est terminé par des essais
dramatiques tirés d'Homère. Ce sont des
scènes dont le plan est tracé dans l'Iliade,
mais dont les détails appartiennent pres-
que tous à l'Ecrivain Français. La pre-
mière scène se passe vers le milieu de la
nuit entre Ulysse & Agamemnon, dans la
tente de ce dernier. C'est le moment de
l'Iliade

Illiade où Agamemnon veut renvoyer l'armée, & où Ulysse le détermine à faire des démarches auprès d'Achille pour fléchir & ramener ce héros.

A G A M E M N O N.

Voilà donc les honneurs qui nous furent promis,
Et la foi qu'on devait à des dieux ennemis !
Troye ici nous assiege, &, loin de ses murailles,
Jusques sur nos vaisseaux vient chercher les batailles.
Sur tous les élémens Hector victorieux
S'y montre environné de la force des dieux.
Notre flotte, par lui, sera réduite en cendre.
Nous n'avons plus d'Achille, hélas ! pour la défendre.

U L Y S S E.

Nous n'avons plus d'Achille ? Ah ! nous l'aurions encor
Si votre orgueil n'eût fait plus que n'osoit Hector.
Ce mot m'est échappé, Seigneur. Mais nos miseres
Ne me permettent plus des discours moins sinceres.
Nous n'avons plus d'Achille ? Ah ! c'est trop différer.
Puisqu'il respire encore, il faut tout réparer.
Vous l'avez outragé. Votre aveugle colere,
De ses nombreux exploits lui ravit le salaire.
Il faut à cette offense égaler ses honneurs.
Lui rendre Briséis, désarmer ses fureurs,

H

Vous vaincré... & mériter que la Grece fidelle
 Applaudisse à son Roi qui s'immole pour elle.

A G A M E M N O N.

Il n'est plus tems , Seigneur. Les dieux se sont vengés,
 Et du parti d'Hector ils se sont tous rangés.
 Jupiter nous trompait. Il dément ses oracles.
 Pour le sang de Priam il s'épuise en miracles ,
 Défend contre Junon le Troyen criminel,
 Et veut couvrir vingt Rois d'un opprobre éternel.

U L Y S S E.

Qu'ai-je entendu , Seigneur ? Je doute si je veille.
 Est-ce la voix d'un Roi qui frappe mon oreille ?
 Qu'osez-vous proposer ?

A G A M E M N O N.

D'arracher au trépas

Un peuple malheureux qui tend vers moi ses bras.
 Prince , c'est trop lutter contre les destinées.
 Dix jours nous ont ravi le fruit de dix années.
 Cédons à Jupiter , & ne nous flattons plus
 Que les murs d'Illion puissent être abattus.

U L Y S S E.

Avez-vous pu, grands dieux, laisser tant de foiblesse
 Au cœur du Roi des Rois & du chef de la Grece ?
 Rappelez-vous, Seigneur, quel fut Agamemnon.
 Remplissez les devoirs qu'impose un si grand nom.
 Ou s'il faut qu'aujourd'hui, démentant votre vie,
 Vous alliez, sans honneur, revoir votre patrie,
 Partez... à vos vaisseaux la mer ouvre un chemin.
 Mais tous les Grecs mourront les armes à la main.
 Ajax & Diomede, unis avec Ulysse,
 Peut-être à leur valeur rendront le Ciel propice ;
 Et, hâtant ses décrets par de plus nobles coups,
 Obtiendront des lauriers qui n'étaient dus qu'à vous.

A G A M E M N O N.

Sage & vaillant héros, qu'un si pressant langage,
 En des tems plus heureux, eût flatté mon courage !
 Mais que peuvent servir tous les efforts humains
 Contre le bras d'un Dieu qui les veut rendre vains ?
 Lui seul a, de nos mains, arraché la victoire,
 Nous a couverts de honte & les Troyens de gloire.
 Son immortelle Egide, au milieu des combats,
 Marchait devant Hector & glaçait nos soldats.
 L'élite de nos chefs privés de sépulture
 Dans ce champ, des oiseaux deviennent la pâture ;

Et je ne suis pas Roi pour suivre imprudemment
 D'une bouillante ardeur l'orgueilleux mouvement ;
 Faire périr l'armée en courant à la gloire ,
 C'est acheter trop cher l'honneur d'une victoire.
 J'aime mieux épargner les débris d'Ilion
 Que d'immoler mon peuple à mon ambition :
 Et le premier devoir, dans le rang où nous sommes ,
 Est de connaître au moins le prix du sang des hommes.

U L Y S S E.

Malheur sans doute aux Rois qui , dans la pourpre assis,
 Contre l'humanité pourraient s'être endurcis !
 Que sa touchante voix pour Ulysse a de charmes !
 A ces beaux sentimens j'applaudis par mes larmes ,
 Seigneur, & c'est aux dieux à les récompenser.
 Las de vous éprouver, ces dieux vont se fixer
 Et ceindre votre front de la palme immortelle
 Qui vous attend à Troye, où leur voix vous appelle.
 Mais c'est par des efforts plus grands, plus glorieux ,
 Qu'il faut hâter l'effet des promesses des dieux.
 Vingt Rois sur votre front ont mis le diadème.
 Ah ! soyez votre juge & votre Roi vous-même.
 Si la Grece soumise aime à vous obéir ,
 Vous devez la sauver & non pas la trahir.
 Elle ne vous a point confié sa conduite
 Pour vous laisser l'honneur de commander sa fuite.

Elle demande Achille : & de votre union
 Dépend l'arrêt des dieux qui condamne Ilion.
 Apaisez ce héros : & le fer & la flamme
 Auront bientôt détruit les restes de Pergame,

A G A M E M N O N.

Je reconnais trop bien que le fils de Thétis
 Fut l'unique rempart contre nos ennemis.
 Au-dessus des mortels & de sa renommée,
 Achille, aimé du Ciel, valait seul une armée.
 Grecs ! au glaive d'Hector je vous ai livrés tous,
 En vous privant du Dieu qui combattait pour vous !
 C'est peu que Briséis, à ses desirs rendue,
 Fasse voir dans mon camp ma fierté confondue ;
 Je veux, par des présents, par des soumissions,
 Mettre fin, s'il se peut, à nos divisions,
 Et que tout l'avenir consacre la mémoire
 D'un jour qui va d'Achille éterniser la gloire.
 Trop heureux si le Ciel, protégeant mon dessein,
 Ne me réduisait pas à m'abaisser en vain.

U L Y S S E.

Le grand Agamemnon tout entier se déploie.
 Vous nous rendez les dieux qui combattaient pour Troye.
 Son jour est arrivé. Plein d'un si juste espoir,
 Je vais faire parler l'honneur & le devoir ;

H 3

Je me rends, de ce pas, dans les tentes d'Achille,
 Puissé - je triompher de ce cœur indocile,
 Le rendre à la patrie, & lui faire envier
 Le courage d'un Roi qui daigne supplier !

Sage Divinité, dont la main protectrice,
 Des périls les plus grands fut préserver Ulysse,
 Minerve, s'il est vrai que les dieux immortels
 S'honorent de l'encens qu'on brûle à leurs autels,
 Si mes vœux ont percé leur demeure éternelle,
 Que le salut des Grecs soit le prix de mon zèle.
 Fais qu'à ce long courroux las de s'abandonner,
 L'inexorable Achille apprenne à pardonner ;
 Déjà trompant les soins & l'espoir de sa mere,
 D'un vain déguisement je perçai le mystère :
 C'est toi qui m'inspirais ; & ce jeune héros,
 Voyant briller un fer, abandonna Scyros.
 Viens, achève, ô déesse ! & parle par ma bouche.
 Prête à ma faible voix un charme qui le touche.
 Adieu, Seigneur ; j'espère avant la fin du jour
 Voir Troye en feu, d'Achille annoncer le retour.

La scène suivante se passe dans les tentes d'Achille entre lui & son ami Patrocle.

A C H I L L E.

Cher Patrocle, est-ce toi ?
 Quel dessein t'a conduit dans les tentes du Roi ?

Tu ne me réponds rien. Je vois couler tes larmes,
 Ulysse, que je suis, redoublait mes alarmes,
 J'ai craint que ta pitié pour des Rois malheureux
 Ne te fit oublier l'horreur que j'ai pour eux.
 Patrocle aspirait-il à servir un perfide ?
 Es-tu l'ami d'Achille ou l'esclave d'Atride ?
 Et dois-tu plus aux Grecs qui n'ont rien fait pour toi
 Qu'à la tendre amitié qui t'unit avec moi

P A T R O C L E.

Souffrez qu'entre eux & vous mon ame se partage.
 Seigneur, Agamemnon veut réparer l'outrage
 Que son injuste orgueil vous fit avec éclat.
 Accordez-lui sa grace en marchant au combat.

A C H I L L E.

Moi ! combattre pour lui ! travailler à sa gloire !
 Je n'en ai que trop fait. Perdons-en la mémoire,
 Oublions des ingrats que j'ai trop bien servis.
 Privés de mes secours ils en sauront le prix.

P A T R O C L E.

Ainsi de leur malheur artisan volontaire,
 Achille se souvient de sa seule colere,
 Et lui-même, effaçant des exploits superflus,
 De ses premiers sermens ne se souviendra plus.

Montrez-vous : & les Grecs sont sûrs de la victoire.
 Quel spectacle pour vous si vous aimez la gloire !
 Atride suppliant ! . . . Hector par-tout vainqueur !
 Que faut-il donc , cruel , pour fléchir votre cœur ?

A C H I L L E .

Que m'ont fait les Troyens , Paris , Hector , Hélène ?
 C'est sur leurs ennemis que doit tomber ma haine.
 Cesse de la blâmer. Viens jouir avec moi
 De leur confusion qu'augmentera l'effroi.
 C'est la nécessité qui vient de les réduire.
 Leurs dons intéressés ne peuvent me séduire.
 Gémis-tu de leurs maux sans ressentir les miens ?
 Cher ami , mes affronts ne sont-ils plus les tiens ?
 Et peux-tu souhaiter qu'Achille les endure
 Sans qu'il fasse à la Grece expier son injure ?
 Des triomphes d'Hector je ne suis plus jaloux.
 La gloire a moins d'attraits que mon juste courroux.
 Puissent tous les auteurs d'une vaine entreprise,
 Foudroyés sous des murs que le Ciel favorise,
 Périr , ou détester l'empire de leur Roi ,
 Et d'un jour importun s'affranchir avec moi !

P A T R O C L E .

Votre absence suffit sans implorer la foudre.
 Ah ! le malheur des Grecs aurait dû les absoudre.

Vous n'êtes point le sang des héros , ni des dieux.
 Qui leur devrait le jour leur ressemblerait mieux.
 Un repentir léger les porte à la clémence.
 Achille sur vingt Rois exerce sa vengeance ,
 Et de leur flotte en proie à des feux dévorans ,
 Détourne , sans pitié , des yeux indifférens.
 Ah ! s'il m'eût consulté , le fils d'une déesse
 N'eût point à son dépit sacrifié la Grece :
 Et , par de grands exploits plus noblement vengé ,
 Eût fait rougir l'ingrat qui l'avait outragé.

A C H I L L E.

On m'a trop offensé. Ma haine est immortelle.
 Thétis & le destin son d'accord avec elle.
 Je contente , en partant , ma colere & les dieux ;
 Mais cache-moi les pleurs qui coulent de tes yeux.
 Mon cœur , en les voyant , me trahirait peut-être.
 Respecte des fureurs que les dieux ont fait naître.
 La vengeance a pour moi les charmes les plus doux.
 Patrocle m'est pourtant plus cher que mon courroux.
 Garde - toi d'abuser de ton injuste empire.
 Souviens - toi qu'à tes vœux je fus près de souscrire ;
 Et que contre toi seul mon cœur mal affermi
 Sentit moins un affront que les pleurs d'un ami.

P A T R O C L E.

Eh bien ! Si l'amitié peut te parler encore,
Ne me refuse point la grace que j'implore.
J'abandonne les Grecs à leur sort malheureux :
Je ne te presse plus de combattre pour eux ;
Mais réponds à l'espoir qui vient de me séduire.
Donne - moi tes guerriers & ton char à conduire
Et permets qu'aujourd'hui, de tes armes couvert ,
Je rende au camp des Grecs l'ombre de ce qu'il perd.
Hector , que tant de fois fit trembler ta présence ,
Ne pourra soutenir ta seule ressemblance.
De ton casque divin l'éclat va le frapper ,
Et peut - être mon bras suffit pour le tromper.

A C H I L L E.

D'un dessein si fatal ne puis - je te distraire ?
Est - ce ainsi que Patrocle épousait ma colere ?
Ah ! trop cruel ami , que me demandez - tu ?
Grecs , vous triompherez par sa seule vertu !
Quoi ! pour mes ennemis tu veux combattre encore !
C'est pour eux , contre moi , que Patrocle m'implore !
Mais , n'importe. C'est lui. Je n'y puis résister.
C'est un arrêt du Ciel qu'il me faut respecter.
Prends mes armes , mon char. Qu'à ta voix , qu'ils
chérissent,

Mes courriers immortels , comme moi , t'obéissent ,
 Qu'ils portent devant eux la mort avec l'effroi.
 Qu'ils poursuivent Hector , prompt à fuir devant toi.
 Retarde encor d'un jour la perte de la Grece.
 Ecarte de son camp la flamme vengeresse.
 Tu le veux ? J'y consens. Pars ; & vas aujourd'hui
 Humilier Atride en triomphant pour lui.
 Mais h'étends pas plus loin tes vœux ni ta victoire.
 Qu'on te prenne pour moi. C'est assez pour ta gloire.
 Content d'avoir sauvé les Grecs & leurs vaisseaux ,
 Reviens prendre avec moi la route de Scyros.
 Adieu. Déjà la nuit fait place à la lumière.
 Je ne t'arrête plus. Entre dans la carrière ;
 Et que vingt Rois jaloux , à tes nouveaux exploits ,
 Reconnaissent l'ami dont mon cœur a fait choix.

Enfin la troisième & dernière scène se
 passe entre Achille & Ulysse qui vient lui
 apprendre la mort de Patrocle.

A C H I L L E.

. . Roi d'Itaque, apprenez - moi mon sort.
 Qu'est devenu l'ami qui cause mes alarmes ?
 Vit-il encor ?

U L Y S S E.

Couvert & digne de vos armes,
 Il a, par sa vaillance & par d'illustres coups,
 Fait douter les deux camps si c'était Mars ou vous.
 Je l'ai vu des Troyens faire un affreux carnage.
 Son char, au milieu d'eux, s'ouvre un sanglant pas-
 sage.

Il étoit prêt d'entrer dans les murs d'Ilion;
 Il frappe. On meurt. Tout fuit. Le divin Sarpédon,
 Fier & trop plein du Dieu dont il tient la naissance,
 Au-devant de ses pas avec fureur s'élance.
 Patrocle l'attendait; &, malgré ses efforts,
 Le fils du Roi des Dieux est tombé chez les morts,
 Glaucus, pour le venger, accourt & prend sa place;
 Mais la mort fuit de près son inutile audace.
 Hector arrive enfin. Sa vue a dissipé
 L'effroi dont le Troyen avait été frappé.
 Les Grecs en le voyant doutent de la victoire.
 Patrocle se promet une nouvelle gloire,
 Et, content d'être entré dans les champs de l'honneur,
 S'applaudit d'un péril digne de son grand cœur.
 Jupiter au-tour d'eux fait gronder son tonnerre.
 Il fait pleuvoir du sang. Il ébranle la terre.
 A ces marques, Hector reconnaît son appui,
 Et sent que Jupiter s'est déclaré pour lui.

Patrocle, dédaignant le fort qui le menace,
 Croit faire encor changer les dieux par son audace.
 Il laisse au loin son char & sur Hector il fond.
 Il triomphait. Sa lance entre ses mains se rompt.
 Hector de ce moment saisit tout l'avantage.
 Le secours d'Apollon lui tient lieu de courage.
 Patrocle tombe... Hector, trompé par sa valeur,
 Croit du fils de Thétis être déjà vainqueur.

A C H I L L E.

Cher Patrocle ! tu meurs... & j'endure la vie !
 Et ma seule douleur ne me l'a point ravi !
 Je n'avais qu'un ami. Je le perds. Juste Ciel !
 Je te rends grace au moins de m'avoir fait mortel,
 Mon cœur ne connaît plus la gloire, ni la honte,
 Ulysse, je perds tout... & la mort la plus prompte
 Terminera des jours que je ne puis souffrir.
 Achille ne doit point pleurer. Il peut mourir.

U L Y S S E.

Oui. Mais il doit mourir vengé : couvert de gloire :
 Faire changer le fort ; nous rendre la victoire ;
 Paraître tel qu'Alcide ou le Dieu des combats,
 Et se rendre immortel, comme eux, par son trépas.
 Comptable aux Grecs d'un sang que vous voulez répandre,
 Versez-le, s'il le faut, dans Iliou en cendre

ACHILLE.

Oui j'y vole. Mon cœur trop longtems abaîtu
 Au cri de la vengeance a repris sa vertu.

(Il prend la lance d'un des Theffaliens, & prononce les derniers vers en marchant à l'ennemi).

Troyens enorgueillis du long repos d'Achille,
 Plus de pitié pour vous; plus d'espoir, plus d'asyle.
 Je voue à votre race un éternel courroux.
 Patrocle, en périssant, vous exterminera tous.
 Grand Dieu! le sang d'Hector peut seul me satisfaire.
 Qu'il meure. Je n'ai plus d'autres vœux à vous faire.

Ces morceaux nous paraissent faits
 pour donner une idée avantageuse des
 talens poétiques de M. le Marquis de
 Ximenez & du mérite de son recueil,
 dont il n'y a encore que la première partie
 d'imprimée.

Fables orientales & Poësies diverses; suivies du Protecteur Bourgeois ou de la Confiance trahie, comédie en vers, de l'Héritage & du Mariage manqué, deux contes dramatiques, & de réflexions

sur la littérature & sur quelques autres
sujets; par M. B***.

Nisi utile est quod facimus, frustrà est gloria.

P H E D.

Où l'utile n'est pas, la gloire est trop frivole.

Aux Deux Ponts, à l'imprimerie ducal ; & se trouve à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine; 3 vol. in-8°. petit format. Prix, 3 liv.

Les écrits renfermés dans ces trois volumes ne peignent pas moins un esprit agréable & facile que des mœurs douces & honnêtes. L'estimable auteur n'a jamais perdu de vue la maxime qu'il a prise pour épigraphe. Il s'est particulièrement étudié à revêtir des graces de la poésie les adages, les maximes & les traits animés de la morale du sage de Perse. Cette morale, qu'embellit la fiction, ne peut manquer d'intéresser la jeunesse qui demande qu'on l'occupe à des lectures qui fixent agréablement son attention. „ Es-
„ tu de l'ambre, disoit un sage à un mor-
„ ceau de terre odoriférante qu'il avoit
„ ramassé dans un bain? Tu me charmes
„ par ton parfum. Elle lui répondit: je
„ ne suis qu'une terre vile; mais j'ai ha-

„ bité quelque tems avec la rose. ” Cet apologue de Saadi est une leçon qui nous avertit également & de ne fréquenter que des gens sages & éclairés, & de ne nous occuper que de lectures qui peuvent nourrir l'esprit & former le cœur.

M. B*** nous donne, à la tête de ces fables orientales, un abrégé de la vie du philosophe Persan qui ne cessa, par ses actions & ses écrits, de porter ses compatriotes à la vertu. Il a composé le *Gulistan* ou le jardin des roses, le *Bostan* ou le jardin des fruits, & le *Molamâat* ou les rayons. Saadi, dans ces différens ouvrages, expose avec candeur, pour l'instruction de ses concitoyens, les défauts de sa jeunesse. Il m'arriva, nous dit-il, par un emportement de jeune homme, de répondre à ma mere avec une fierté insultante. Elle fut contristée, elle alla s'asseoir dans un coin, & des larmes tomboient sur ses joues. Je m'approchai d'elle, & cette sensible mere me dit: „ Toi qui es aujourd'hui si grand „ avec moi, ne te souvient-il pas combien „ je t'ai vu petit. ” Il avoue encore qu'étant très jeune, il lisoit l'alcoran au milieu de sa famille. Ses freres s'endormirent, & il dit à son pere. *Regardez les ; ils dorment & je prie.* Mon pere m'embrassa tendrement & me dit: „ O mon cher Saadi!

„ ne

„ ne vaudroit-il pas mieux que tu dor-
 „ misses aussi, que d'être si vain de ce que
 „ tu fais. ” Ce dernier trait est mis en
 vers dans ce recueil de poësies.

Saadi, obligé de quitter sa patrie désolée par les Turcs, voyagea pendant quarante ans. Il nous a conservé une de ses aventures. Ce poëte fut rencontré par des brigands qui, après l'avoir dépouillé, lâcherent des chiens contre lui. Son premier mouvement avoit été de ramasser des pierres pour se défendre contre ces animaux; mais la gelée avoit été si forte, qu'il ne put en arracher une, ce qui lui fit dire, en se sauvant: *Voilà de méchantes gens, ils lâchent les chiens & attachent les pierres.* Cette plaisanterie, ajoute Saadi, fit rire le chef des voleurs, qui lui cria de demander ce qu'il voudroit. Je ne vous demande, répondit le poëte, que la veste dont vous m'avez dépouillé; mais le chef des voleurs ne s'en tint pas à cette restitution: il lui fit donner de plus une veste fourrée.

Saadi fut mis en captivité à Tripoli & condamné à travailler aux retranchemens de la ville. Un marchand d'Alep le racheta, moyennant dix pieces d'or, & lui donna sa fille en mariage avec une dot

de cent sequins. Mais il ne paroît pas que ce sage ait trouvé le bonheur dans cette union. Sa philosophie, qui avoit adouci la barbarie des maîtres les plus durs, ne put vaincre la méchanceté d'une femme. Comme il se plaignoit des chagrins continuels que cette femme lui causoit, elle lui dit un jour : „ N'es-tu pas celui que
 „ mon pere a racheté pour dix pieces
 „ d'or ? *Oui*, lui dit-il ; *mais il m'a vendu*
 „ *pour cent sequins.*”

Saadi, de retour en Perse sous le regne de Mustafier Eddin Aboubekre, se fit aimer de ce Monarque, qui le combla de bienfaits. Ce fut à ce prince qu'il dédia son *gulistan*. M. B. rapporte une anecdote extraite de cet ouvrage. On pourra prendre plaisir à la voir ici à cause de son rapport avec le conte du *Roi & le Meunier* de Mansfield, auteur Anglois, l'intermede du *Roi & le Fermier & la Partie de chasse de Henri IV.* „ Mansor, Calife du Roi de
 „ Maroc, s'égara un jour à la chasse ; le
 „ vent se leva furieux, il sembloit que l'eau
 „ du Ciel voulût engloutir la terre ; la nuit
 „ qui s'avançoit devint encore plus affreuse par son obscurité. Mansor ne
 „ savoit ni que devenir, ni le lieu où il
 „ étoit : - demeurer , chercher l'abri de

„ quelques arbres, le secours de quelque
 „ chemin, tout lui paroissoit un péril
 „ évident. Dans l'incertitude du parti
 „ qu'il devoit prendre, il apperçut de
 „ loin une lumière; un moment après il
 „ vit qu'elle étoit portée par un pêcheur
 „ qui alloit pêcher des anguilles dans un
 „ lieu près de là. Le Roi l'aborde, lui
 „ demande le chemin qui mene au palais
 „ du Roi: vous en êtes à dix milles, ré-
 „ pondit-il; le Roi le pria de l'y condui-
 „ re. Je n'en ferai rien, dit-il; si le Man-
 „ sor étoit ici en personne, je le refuse-
 „ rois de crainte qu'enveloppé de l'ora-
 „ ge & des ténèbres, il ne se noyât dans
 „ ces lieux marécageux. Hé! que t'import-
 „ te, repartit le Prince, que le Mansor
 „ vive ou ne vive pas? Comment, que
 „ m'importe, réplique le pêcheur? Mille
 „ vies comme la mienne & comme la vô-
 „ tre ne valent pas un de ses moindres
 „ jours. Aucun Prince ne mérite mieux
 „ toute l'affection de ses sujets, & celle
 „ que j'ai pour lui est si grande, que je
 „ l'aime mieux que moi; & cependant je
 „ m'aime bien. — Tu ne parleroïs pas
 „ comme tu parles si tu n'en avois reçu
 „ des bienfaits considérables — Moi?
 „ non; mais quels bienfaits plus considé-

„ rables peut-on espérer d'un bon Roi
 „ qu'une justice équitable, un gouverne-
 „ ment sage & tranquille? Sous sa protec-
 „ tion, je jouis en paix de ce qu'il a plû à
 „ Dieu me donner; j'entre dans ma ca-
 „ bane, j'en fors quand je veux, & je ne
 „ sache homme 'qui m'inquiete ou qui
 „ m'outrage. Venez, vous serez mon hô-
 „ te; demain je vous guiderai où vous
 „ voudrez. Le Roi suivit le bon homme à
 „ sa cabane, se sécha, soupa avec sa fa-
 „ mille, se reposa jusqu'au matin, fut
 „ rencontré par ses veneurs, & récompen-
 „ sa le meunier à qui il donna son château
 „ de *César Alcubir*, devenu depuis une
 „ des plus belles villes de l'Afrique &
 „ des plus renommées pour les arts, pour
 „ les sciences & pour les bonnes mœurs.”

Saadi eut la plus longue & la plus heu-
 reuse vieillesse; il vécut plus d'un siècle,
 & mourut l'an de l'Egire 691 & de notre
 Ere 1311

Les fables orientales sont suivies de
 poésies diverses & des quatre *Parties du*
jour, pastorale d'un pinceau léger, d'un
 coloris frais & agréable. La comédie du
Protecteur bourgeois nous présente la pein-
 ture d'un de ces hommes que les richesses
 ont avilis & qui voient

... Dans leurs trésors grossis par cent moyens ,
Le prix de la vertu comme des autres biens.

On applaudira également à la morale vive & enjouée des contes dramatiques, & aux réflexions sur la littérature. Ces réflexions sont celles d'un écrivain judicieux, d'un homme de goût qui a su rendre ces observations piquantes par des citations faites avec choix. L'auteur, dans un chapitre sur la considération due aux titres, rapporte ce trait d'Alexandre qui, après un combat où il risqua cent fois de perdre la vie, s'écria: *O Athéniens, que vous me coûtez de peines!* Exclamation qui est le plus bel éloge que l'on ait fait des lettres. Le Héros Macédonien les regardoit comme les distributrices de la gloire, & adressoit pour cette raison la voix à Athenes savante & dispensatrice de la renommée.

Histoire de la Littérature Française, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours avec un tableau du progrès des arts; par MM. de la Bastide l'aîné & d'Uffieux. A Paris, chez Edme, libraire, rue St Jean-de-Beauvais; vol. in. 12.

Il ne paroît encore que les deux premiers volumes de cet ouvrage dont la condition de l'acquisition actuelle est de payer six livres, en retirant ces deux premiers volumes, six livres en recevant les tomes III & IV. Les autres volumes seront de même délivrés deux à deux pour quatre livres aux souscripteurs qui auront les deux derniers *gratis*. La souscription est ouverte jusqu'à la fin de Décembre prochain. Ceux qui n'auront point souscrit payeront chaque volume sur le pied de 2 liv 15 sols.

Cette histoire de notre littérature doit être distinguée, & pour le plan & pour la forme, de l'histoire littéraire de la France, publiée en plusieurs volumes *in 4°*. par les Religieux Bénédictins de la Congrégation de St Maur, & du tableau historique des gens de lettres, par M. L. de L. que l'on peut regarder comme un excellent abrégé de l'ouvrage volumineux des Bénédictins. Ces deux écrits nous présentent des articles séparés & distincts des poètes, des littérateurs, des sçavans. Mais ces gens de lettres ou ces sçavans n'ont eu souvent que des rapports éloignés. Quoique contemporains, ils ont quelquefois fourni des carrières très-inégales, & cul-

tivé la science ou l'art dans des tems différens, & avec des succès inégaux. Leur ensemble ne peut donc offrir que plusieurs masses placées les unes à la suite des autres, toutes indépendantes, & où l'on chercheroit en vain le développement des causes qui ont influé sur les progrès & la décadence des lettres. MM. de la Bastide & d'Uffieux, éclairés par ces réflexions, ont suivi une marche différente de celle de leurs prédécesseurs, & n'ont envisagé, dans leur histoire, que le tableau progressif des sciences & des beaux arts. Ils n'ont point, en conséquence, assujetti les faits à des retours périodiques, puisque cet ordre n'est pas celui des actions humaines. Mais ils ont, pour la distribution de leur histoire, eu égard aux révolutions que les lettres, ainsi que les empires, ont éprouvées. Les deux premiers volumes de cette histoire, qui viennent de paroître, en font desirer la suite. Ils sont enrichis de notes historiques, critiques & littéraires, & de citations bien capables de satisfaire l'empressement d'un lecteur éclairé, jaloux de voir les faits ramenés à leur exacte vérité, & curieux de connoître les sources les plus pures de l'érudition françoise.

Recherches critiques, historiques & topographiques sur la ville de Paris, depuis ses commencemens connus jusqu'à présent avec le plan de chaque quartier ; par le Sr Jaillot, géographe ordinaire du Roi. A Paris, chez l'Auteur, quai & à côté des grands Augustins ; & chez Lottin aîné, imprimeur-libraire, rue St Jacques, au Coq.

Nous avons déjà fait connoître, dans le *Mercure* du mois d'Août dernier, ce bon ouvrage, qui se distribue par cahier. Le premier nous offre le quartier de *la Cité* ; les deux suivans, qui viennent d'être publiés, comprennent le quartier *St Jacques*, *la Boucherie* & le quartier *Sainte Opportune*, avec leurs plans gravés avec beaucoup de netteté. Les recherches de M. Jaillot sont toujours instructives ; elles sont, par leur exactitude & par l'attention de l'auteur à citer les sources où il a puisé, très propres à servir de supplément ou de correction aux autres écrits topographiques & historiques publiés jusqu'à présent sur Paris.

Traité élémentaire d'Arithmétique par M. l'Abbé Bossut, de l'Académie royale

des sciences , Examineur des Ingénieurs , &c. A Paris , 1772 , chez Cl. Antoine Jombert , rue Dauphine ; volume *in* 8^o. de 276 pages.

Ce traité d'arithmétique de M. l'Abbé Bossut doit être distingué des autres traités , peut-être en trop grand nombre , que nous avons sur cette science. Il est sur-tout recommandable par l'ordre & la clarté qui y regnent ; par l'enchaînement des matieres qui le composent , & par la simplicité des démonstrations , qui sont tout à la fois courtes & rigoureuses. Nous ne dirons rien de plus en faveur de cet ouvrage ; nous nous contenterons seulement de remarquer , à son occasion , qu'il est fort heureux pour ceux qui , par goût ou par état , doivent se livrer à l'étude des mathématiques , qu'un aussi grand géometre que M. l'Abbé Bossut , & qui présente ses idées avec tant de netteté , veuille se donner la peine de traiter les parties élémentaires de ces sciences. Cet ouvrage est la première partie du cours de mathématiques que cet illustre académicien se propose de composer ou plutôt de compléter. On connoît les excellens traités de mécanique statique & d'hydrodynamique qu'il a

publiés depuis peu ; & nous savons que son algebre , qui est actuellement sous presse , sera suivie sans délai d'un traité de géométrie. Le public nous saura peut-être gré de ce que nous nous hâtons de lui annoncer des richesses dont il pourra bientôt jouir.

Les Sacrifices de l'Amour , ou Lettres de la vicomtesse de Senanges & du Chevalier de Versenai. Nouvelle édition. A Amsterdam ; & se trouve à Paris , chez Delalain , libraire , rue de la Comédie Française.

Nous avons déjà parlé de cet ouvrage. Nous nous contenterons , pour faire connaître cette seconde édition qui en prouve le succès , de transcrire une partie de l'avertissement. „ Je n'ai pu faire réimprimer „ ces lettres aussi-tôt que je l'aurois voulu ; de sorte qu'il s'en est répandu des „ éditions furtives pleines de contresens , „ de transpositions & de fautes intolérables. Celle que je présente au Public „ est au moins très-soignée. On n'y trouve „ presque point de lettres où je n'aie „ fait des changemens. Le tutoyement de „ Mde de Senanges & du Chevalier avoit „ déplu , & je l'ai supprimé. Quant au „ caractère de mon héroïne , j'ai cru de-

„ voir le conserver tel que je l'avois conçu
 „ d'abord.... Le discours qui précédoit
 „ cet ouvrage n'étoit qu'une esquisse ra-
 „ pide & peu approfondie. Dans cette
 „ édition, je l'intitule *Avant-propos*, &
 „ comme j'ai eu le tems de le rendre plus
 „ court, il vaudra peut-être mieux. J'ai
 „ fait imprimer, à la suite des lettres,
 „ des *Réflexions sur la Poésie*, qui ne
 „ sont pas dans l'édition de mes œuvres
 „ en grand papier. ”

Nouvelle édition de Moliere, avec figures.

P R O S P E C T U S.

L'accueil que le Public a fait à l'édition in 8°. de Pierre Corneille, avec des commentaires & des gravures, devoit nécessairement faire penser à lui offrir, dans la même forme, une édition de l'auteur inimitable qui créa la comédie, comme Corneille avoit créé la tragédie.

On a donc tâché de faire, pour la nouvelle édition de Moliere, proposée par souscription, ce qu'on a fait pour celle du Prince de nos auteurs tragiques. Le papier, les caractères, les dessins nouveaux, les gravures, tout sera digne, & de la curiosité du Public, & de ce qu'on doit à Moliere.

Cette édition, qui paroîtra en 1773, fera, de la part de ses coopérateurs & de la nation, une espece d'hommage centenaire bien dû au grand homme que la France a pleuré un siecle avant nous, & dont elle n'a point encore réparé la perte.

Les planches, y compris le portrait & les fleurons des titres, composeront quarante gravures, exécutées par nos meilleurs artistes, d'après les dessins de M. Moreau, avantageusement connu par son crayon ingénieux & sa composition piquante. On ne doit pas laisser ignorer que le portrait de Moliere sera gravé d'après l'original du célèbre Mignard; M Molinier, qui en est le possesseur, a bien voulu le communiquer aux éditeurs.

A l'égard du commentaire qu'on a disposé de façon à ne point altérer la netteté du texte de Moliere, si le plus grand respect, si l'amour le plus vif pour ce grand homme, si les soins, si les travaux les plus suivis, si les recherches les plus étendues, & quelque connoissance de l'air dramatique ont pu suppléer aux talens de l'homme de lettres qui en a été chargé; il ose espérer que son ouvrage ne sera point indigne de l'auteur sur lequel il a travaillé avec le plus grand zèle.

De tous les écrivains susceptibles d'un commentaire, ce sont les poètes comiques qui en ont le besoin le plus décidé. Attachés à la peinture des mœurs & des usages de leur siècle, il doit nécessairement se trouver dans leurs ouvrages, après la révolution d'un nombre d'années, beaucoup de choses emportées par le torrent des variétés en tout genre; on a besoin, pour les entendre, de se rapprocher du tems où elles ont été présentées.

L'instabilité des langues vivantes qui ne se fixent pas même après les beaux jours qui les ont rendu fameuses, parce qu'il est de l'essence de la folie humaine d'aspirer toujours, quoique vainement, à une plus haute perfection; l'inconstance des usages & des modes; tout contribue chaque jour à ôter aux productions les plus précieuses de l'esprit cette fraîcheur qui les décore, & c'est au commentateur à n'imputer ces rides de l'âge qu'au tems dont la main outrageante les a sillonnées.

S'il y a jamais eu une époque où l'on dût essayer de ramener les esprits aux vrais principes de la comédie, par l'examen des ouvrages de Molière, c'est celle où nous nous trouvons. Avoir quitté les traces de Molière, c'est avoir abandonné

celles de la nature qui l'avoit formé. Puis-
se la lecture de cet écrivain comique ser-
vir de regles à la jeunesse qui se prépare
à nous instruire & à nous amuser par son
art, & la détourner des sentiers du mau-
vais goût, trop fréquentés de nos jours !

Tel est le point de vue où s'est placé le
commentateur de Moliere ; c'est en fai-
sant ses efforts pour attacher les yeux sur
ce modele, qu'il espere être de quelque
utilité à ceux qui se destinent à la carri-
ere difficile du théâtre, & plaire à ceux
dont le goût se plaint hautement de nos
monstres modernes.

Il a trop de reconnoissance pour le don
qui lui a été fait de remarques gramma-
ticales sur 14 pieces de Moliere, pour ne
pas publier qu'il les regarde comme la
partie la plus estimable de son commen-
taire, ainsi que la vie de l'auteur, par M.
de Voltaire, dont il a fait usage, de son
consentement. Ne voyant dans cet ouvra-
ge que la gloire de Moliere, il a dû pré-
férer un portrait de maître, à tout autre
qui n'auroit pu sortir de ses mains que
comme une foible esquisse.

L'augmentation du papier & des gra-
vures n'a pas permis au libraire de faire

un grand avantage pécuniaire aux souscripteurs; mais il leur en fera un autre, auquel ils feront plus sensibles.

Quoique le livre soit tiré à un assez petit nombre d'exemplaires pour que toutes les épreuves des gravures soient belles, il faut cependant convenir que les premières auront quelque chose de plus brillant.

Les souscripteurs peuvent être assurés que les premières épreuves leur sont destinées, & , parmi ces premières, ils feront les maîtres de s'approcher du commencement autant qu'ils le voudront, en envoyant retirer leurs exemplaires de bonne heure. Le libraire leur fera savoir, par la voie des Journaux, le jour qu'il ouvrira sa distribution, & il suivra fidèlement l'ordre du tirage dans l'ordre de la livraison des exemplaires souscrits.

Conditions.

Cette édition sera composée de six volumes *in-8°*. très-forts, parce qu'on a voulu se conformer, à cet égard, à l'édition *in-4°*. & ne pas multiplier les volumes.

On souscrira jusqu'à la fin de cette année 1772, à raison de 42 liv. l'exemplaire

en feuilles ; savoir, 24 liv. en souscrivant, & 18 liv. en retirant les six volumes, vers Pâques de 1773 au plus tard. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront 50 liv. pour les six volumes.

Les souscriptions se prendront à Paris chez le Clerc, libraire, à la Toison d'or, quai des Augustins.

L'on auroit pu distribuer la moitié de l'ouvrage en souscrivant ; mais il a paru plus commode pour le Public de distribuer l'ouvrage entier. Cependant le libraire se fera un plaisir de faire voir les gravures, qui sont presque finies, & l'impression, qui est à moitié faite,

A C A D É M I E S.

*Assemblée publique de l'Académie d'Amiens,
tenue le 25 Août 1772.*

CETTE séance fut ouverte par M. Petist, avocat du Roi, directeur de l'Académie, qui, dans son discours, remarqua, comme un fait unique dans l'histoire des empires, que, pendant vingt six lustres, le royaume de France n'a eu que deux Souverains,

verains, Louis XIV & Louis XV ; ce qu'il accompagna de l'expression sensible des vœux de tous les François pour que le regne de *Louis le Bien Aimé* surpassât encore en durée celui de *Louis le Grand*.

M. Baron, secrétaire, fit l'éloge de M. Duclos, honoraire de l'Académie, & de M. Colignon, académicien ordinaire.

M. Bucquet, académicien honoraire, annonça, par l'éloge de Henri IV, la réponse que ce bon Roi fit, le 22 Août 1594, dans Amiens aux Députés de Beauvais, touchant la réduction de cette ville : réponse qui est un véritable portrait de ce Prince, fait par lui-même. „ Henri, dit „ M. Bucquet, est, depuis St Louis, le „ plus grand, &, jusqu'à Louis le Bien- „ Aimé, le meilleur des Rois François.”

Un Discours de M. d'Esmery, sur la nécessité des lettres dans les professions principales de la société ; un discours de M. Gossart, pour prouver que le sentiment constitue la poésie & l'éloquence, & la lecture des stances sur les passions, couronnées par l'Académie, remplirent la séance.

Ces belles stances sont de M. l'Abbé Talbert, chanoine de la métropole de

K

Besançon, qui, le même jour, a remporté le prix d'éloquence dans l'Académie de Dijon pour l'*Eloge de Bossuet*.

L'Académie a donné le prix proposé pour l'*Eloge de Voiture* à celui qu'en a fait M. Maillart, d'Amiens, maître-es-arts en l'Université de Paris.

Le prix de l'école de botanique a été donné au sieur de Witegaire, employé dans l'Ecole vétérinaire de la Compagnie de Luxembourg

L'Académie propose pour sujet du prix qu'elle donnera l'année prochaine l'*Eloge d'Adrien Baillet* : & pour sujet d'un autre prix, elle demande *les regles de construction d'un Hygrometre, dont les variations soient déterminées & comparables à celles d'autres hygrometres semblables.... On demande sur tout l'instrument le plus simple & d'une construction plus facile.*

Chacun des prix est une médaille d'or de la valeur de 300 liv.

Les ouvrages seront envoyés, francs de port, à M. Baron, secrétaire de l'Académie, à Amiens, & ne seront reçus que jusqu'au premier Juillet 1773 exclusivement.

Voici quelques strophes de l'ode de M. Talbert sur les Passions.

Vastos volvunt ad littora fluctus.

Les volcans embrasés fermentent sous la terre,
 Ils ouvrent les rochers, vomissent le tonnerre ;
 Tout cede à leur effort.

De l'Etna sourcilleux la cime est allumée ;
 Le bitume , la cendre & la noire fumée
 Sont lancés, par la mort.

Tel est des passions l'impétueux délire :
 Le cœur qui les nourrit s'agite , se déchire
 Sous leur joug odieux.

Mais tes loix, ô vertu, regnent sans tyrannie :
 Source de toute paix, de gloire, d'harmonie,
 C'est toi qui fais les Cieux.

De la cupidité le regard étincelle ;
 Sa crainte vigilante est la garde fidelle
 Qui défend ses trésors.

Mais les dons de Plutus , dans les mains de l'avare,
 Ressemblent à ces mêts qu'un usage bizarre
 Plaçoit devant les morts.

Fortune , le remords prompt à venger tes crimes ,
 De tes adorateurs fait d'illustres victimes ,
 Dont il est le vautour :
 Il vit de leur substance , en secret les dévore ;
 Dans un sommeil sinistre il les punit encore
 Des attentats du jour.

Celui qui les foumet au frein de la sagesse
 Craint de se dégrader, instruit de sa noblesse :

Voilà sa vanité.

Mériter des amis , sentir , penser , connoître ,
 S'environner d'heureux (on n'en fait point sans l'être)

Voilà sa volupté.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique continue les représentations de la *Cinquantaine* que le Public a revue avec un plaisir toujours nouveau , parce qu'une musique où il y a beaucoup de chant & d'élégance doit nécessairement être toujours agréable. Cette pastorale sera bientôt remplacée par quelques représentations des *Fragmens* composés des actes de *Pigmalion* , de *Tirée* & du *Devin du Village*.

On se dispose aussi à donner incessamment sur ce théâtre *Adele de Ponthieu* , tragédie nouvelle en trois actes , dont le poème est de M. le Marquis de St Marc ; & la musique de M. de la Borde , premier

valet - de - chambre ordinaire du Roi , &
de M. Berton , directeur de l'Académie
royale de Musique.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens ordinaires du Roi ont
donné le Samedi 26 Septembre, la pre-
miere représentation des *Chérusques*, Tra-
gédie nouvelle tirée de l'Allemand, par
M. Bauvin.

Ségismar, Prince Chérusque, a deux
fils, Arminius & Flavius; l'un & l'autre
rivaux de gloire & d'amour. Arminius
regne dans le cœur de Trusnelde, fille
d'Adeline, Princesse Chérusque. Ade-
linde a l'ambition de faire couronner
Sigismond son fils, & l'a déjà fait nom-
mer Pontife du Temple d'Auguste. Varrus,
Prêteur Romain, entreprend d'asservir
ce peuple jusqu'alors indomptable. Il
profite de la division que la jalousie a
mise entre les deux freres, il flatte l'am-
bition d'Adeline, & cette Princesse
connoissant la fierté républicaine d'Armi-
nius, promet à Flavius, son frere, de lui
donner sa fille, s'il veut la seconder dans

ses projets. Varrus cherche à en imposer par sa magnificence , & veut amollir un peuple libre & guerrier par le charme des arts , de l'abondance & de la paix. Ségis-mar qui voit l'espérance & l'appui de sa Patrie dans le courage d'Arminius, l'anime à la défense de son pays ; ce jeune héros rassemble ses guerriers , & s'arme contre les Romains. C'est envain que Flavius , pour obtenir l'amitié d'Adeline , vante les bienfaits des arts & l'alliance que les Romains offrent aux Chérusques. Ségis-mar , Arminius & Trusnelde elle-même , rejettent ces gages de la servitude , & leur préfèrent la noble indépendance. Cependant Varrus arrive dans tout l'éclat de sa gloire au milieu des Chérusques , & compte par cette démarche engager leurs chefs à l'imiter & à venir dans son camp. Il a disposé des soldats pour les surprendre & les arrêter. Ségis-mar & les principaux Chérusques se rendent auprès de Varrus , pour lui porter leur refus. Arminius les devance ; il s'aperçoit de la trahison , s'échappe , & revient à la tête des Chérusques attaquer les Romains. Trusnelde instruite du danger de son amant , prend un casque & va combattre à côté de lui. Les Romains

font mis en fuite; ils emmènent Trufnelde prisonnière. Ségismar succombe. Flavius ne peut soutenir la vue de son père, tué en défendant son pays. Il vole contre les Romains, achève leur défaite, enlève leur captive, la ramène à son frère, & ne veut plus éprouver que l'amour de la liberté; Adeline est obligée de renoncer à son ambition. Sigismond, son fils, revoit avec transport échouer les projets odieux de sa mère, & s'accomplir les vœux qu'il a formés pour son pays. Arminius triomphant obtient la récompense de ses heureux travaux par l'indépendance de sa patrie, & par son union avec la généreuse Trufnelde.

Cette Tragédie a été applaudie. On y a remarqué de beaux vers, & des sentimens patriotiques exprimés avec noblesse & avec énergie.

Elle a été très-bien jouée par Mlles Dumesnil & Vestris; par MM. Brizard, Molé, Montvel, Dauberval & Ponthéuil.

On a retenu ces vers.

S É G I S M A R.

Sais-tu ce qu'à César fit dire Arioviste ?
J'irois trouver César si j'en avois besoin.

K 4

152 MERCURE DE FRANCE.

*Si César veut me voir qu'il ait le même soin,
Varrus peut s'appliquer cette réponse sage.*

F L A V I U S.

Quoi ! vous lui refusez un si léger hommage.

S É G I S M A R.

Un hommage léger souvent pèse à l'honneur.

.

F L A V I U S.

J'ai vu Rome, & le mal n'a pas frappé mes yeux.

S É G I S M A R.

Moi, je ne l'ai point vue & je la connois mieux,
Cesse de l'admirer ; les grandeurs qui lui restent
Sont autant de fléaux que les peuples détestent.

.

F L A V I U S.

Dois-je abhorrer les arts, quand on les calomnie ?
Ils sont les alimens & les fruits du génie.
Ce qu'il fait de plus noble est-il vil à vos yeux ?
Tout languit sans les arts, tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au sein de la disette,
Et la tranquillité dans notre ame inquiète,
Vous redoutez des arts qui, consolant nos cœurs,
Enrichiroient le peuple, adouciroient nos mœurs.

S É G I S M A R.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
 Ses superbes palais n'étoient que des cabanes.
 Nous sommes maintenant ce qu'elle étoit alors ;
 Nous avons ses vertus ; redoutons ses trésors.
 Prends-y garde, en tout tems on a vu l'opulence
 A sa suite traîner les arts & la licence ;
 Corrompre tous les cœurs au plaisir inclinés ;
 Les rendre injustes , vains , lâches , efféminés.
 Et le peuple opulent , tombé dans l'esclavage ,
 Cherche & ne peut trouver son antique courage.
 Telle est Rome ; en perdant ta noble pauvreté ,
 Comme elle , tu perdrois bientôt ta liberté.

F L A V I U S.

Quoi , mon pere insensible aux faveurs les plus rares ,
 Veut donc que les Germains restent toujours barbares !

S É G I S M A R.

Ce nom n'est pas honteux ; va , n'en sois point blessé.
 Qui fait combattre & vaincre est assez policé.

F L A V I U S.

Rome n'est-elle pas l'école de la terre ?
 Qui peut mieux enseigner le grand art de la guerre ?

S É G I S M A R.

Tu vantes ses leçons ; mais quel en est le fruit !
 Elle corrompt les cœurs que son savoir instruit ;
 Elle énerve le bras qui doit en faire usage ;
 Eh ! que sert la science où manque le courage ?

F L A V I U S.

Que nous sert le courage admiré dans nos bois ,
 Où toutes vos vertus, votre nom, vos exploits ;
 Restent ensevelis. . .

S É G I S M A R.

C'est assez , si mon zèle ,
 Si mon nom est connu de ce peuple fidele.

On a remis sur ce théâtre, le mercredi 30 Septembre, *Deucalion & Pirrha*, comédie en un acte, en prose, de M. de Saint-Foix. Le Public a revu, avec un nouveau plaisir, ce drame ingénieux & bien connu qui offre un tableau philosophique du penchant irrésistible des deux sexes l'un pour l'autre.

Cette comédie a été parfaitement jouée par M. Molé, par Mlle Doligni, & par Mlle Fanier.

D É B U T.

Le 4 Octobre, M. des Effarts a débuté dans les rôles de *Lisimon*, du Glorieux, & *Lucas* du Tuteur.

Cet acteur est d'une taille & d'une physionomie propres à l'emploi qu'il embrasse. Il a une voix forte & distincte; & joue avec beaucoup de naturel, de franchise, de vivacité & de vérité les rôles dits à manteau, les *Payfans*, &c.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE lundi 28 Septembre, les Comédiens Italiens ont donné la première représentation de *Julie*, Comédie en trois actes mêlée d'ariettes, dont les paroles sont de M. Montvel, Acteur François, & la musique de M. Desfaides, Compositeur Allemand.

M. de Marsange, Seigneur d'un Village, veut donner sa fille Julie en mariage à un Comte fort riche, mais vieux, sourd, begue, bossu; avec qui il a fait un dédit. Le jeune St Albe est la victime d'un vil intérêt, mais il a l'amour pour lui. L'ap-

proche du mariage effraie Julie. Elle conte ses peines à Louison, sa femme de Chambre, & par son moyen elle se dérobe à la persécution de son pere, & se sauve chez une tante qui l'aime, dont elle veut implorer l'appui. Elle s'égare dans un bois. La fatigue & la nuit l'obligent de s'arrêter. Michaux, honnête Bucheron, la rencontre, & l'engage à venir dans sa chaumière. Ce Bucheron trouve le bonheur dans la santé, dans le travail, & dans la compagnie de Cateau, sa fille, & de Lucas, son gendre. Il laisse éclater sa joie, & montre de l'empressement à secourir le malheureux qui ne l'est point par sa faute. Il n'est pas riche, mais il aime à partager avec celui qui a moins que lui. La belle infortunée est recueillie dans sa chaumière, & prend un repas champêtre avec lui & sa famille. St Albe apprenant la fuite de Julie, a volé sur ses pas; le hasard l'amène chez le Bucheron, qui ne veut pas souffrir que les deux Amans demeurent sous le même toit. Il renvoie cet amant se cacher dans la hute du Jardinier, au château de M. de Marfange. Il promet de faire son bonheur, & médite l'expédient d'engager le

pere de Julie à consulter l'inclination de sa fille. Cateau & Lucas prennent leurs beaux habits; ils vont, par son ordre, implorer M. de Marsange de les garantir de la persécution de Michaux, qui veut disent-ils, sacrifier leur amour à l'intérêt & forcer Cateau à épouser le Bailli du Village, homme vieux, borgne & tout contrefait. M. de Marsange est confondu de cette aventure qui retrace ses torts; cependant il promet à ces amans, qu'il croit malheureux, de les protéger. Arrive Michaux qui fait l'emporté, & qui exige que sa fille lui obéisse. Le Seigneur essaie en vain de le fléchir, & de le persuader; Michaux oppose son exemple à ses leçons; il ne peut, dit-il, suivre un meilleur modele, il faut que les enfans obéissent à leur pere, dussent-ils être malheureux, & une fille ne doit aimer que par avis de parens. La tante de Julie dit à M. de Marsange, mais voilà votre histoire; qu'avez vous à répondre? Enfin elle raconte à Michaux ce qu'il fait bien. Le Seigneur s'attendrit, & le Bucheron profite de cet heureux instant pour rappeler ce pere aux sentimens de la nature; il lui représente qu'il faut qu'il donne l'exemple, s'il veut que sa morale profite; que

tout le monde le blâme ; enfin il lui découvre que tout ceci n'est qu'un jeu ; Julie & St Albe viennent en même temps se jeter à ses pieds , le fléchissent & obtiennent leur pardon , & son consentement. Le vieux Comte , qui a couru après sa maîtresse fugitive , arrive tout fracassé d'une chute de cheval , apprête à rire , & est aussi-tôt congédié. Il veut plaider , mais la tante s'offre de payer le dédit. Chacun est satisfait. Les Amans sont heureux ; & promettent de marquer leur reconnoissance à Michaux & à ses enfans.

Cette Comédie est gaie , intéressante & amusante. La musique en est agréable ; il y a dans cette Comédie un grand nombre d'Acteurs , qui tous , suivant leurs talens , ont concouru à son succès.

Madame Biglioni joue le rôle de Julie , Madame la Ruette celui de Cateau , Madame Moulinghen Louison , Madame Berard la tante , Mlle Desglonds une Dame de la nôce. M Clairval joue Lucas , M. Nainville , Michaux ; M. Julien , l'Amant ; M. Suin , le Pere ; M. la Ruette le vieux Comte.

DÉBUTS de Mlle COLOMBE.

Le Dimanche 6 Septembre 1772, *Hortense*, dans le Huron.
 Le Mercr. 9, *Sophie*, dans Tom-jones.
 Mercr. 16. { *Suzette*, dans le Bucheron.
 { *Lucile*, dans Lucile.
 Dimanche 20, *Sophie*, dans Tom-jones.
 Mercr. 23. { *Fenny*, dans le Roi & le
 { *Lucile*, dans Lucile.
 Jeudi 24, *Louise*, dans le Déserteur.
 Dim. 27, *Louise*, dans le Déserteur.
 Dimanche 4 Octobre, *Zémire*, dans Zémire & Azor.
 Mercredi 7, *Zémire*, dans Zémire & Azor.

Une figure intéressante & noble; une taille aussi belle & aussi noble que sa figure; une voix juste, sensible, brillante, flexible & légère; un goût de chant un peu Italien; mais qu'il est aisé de réduire à une plus grande simplicité; un jeu naturel, aisé, décent, animé; un geste plein de grace, & que l'exercice & l'habitude rendront encore plus simple; beaucoup de sensibilité & d'intelligence; tout ce que la nature peut donner à une Actri-

ce & à une Cantatrice, pour exceller dans ces deux arts, & aussi peu qu'il est possible de ces légers défauts que l'usage du Théâtre de Paris, corrige en peu de tems : telle est l'idée que nous croyons pouvoir donner avec justice, d'après le jugement même du Public de cette débutante. Son début a été plus ou moins brillant, selon que les rôles ont été plus ou moins analogues au caractère de sa figure & de sa voix. Mais les plus difficiles & les plus considérables sont ceux qu'elle a le mieux remplis.

*A Mlle Colombe, au sortir de la première
pièce de ses débuts à la Comédie Ita-
lienne.*

T OI dont les charmes puissans
Auraient seuls fixé nos hommages ;
Quand le prodige des talens.
S'y joint pour ravir nos suffrages ;
Jeune & belle Colombe, en ce précieux jour
Goûte bien ton triomphe, il est cher à l'amour !
Dans son temple il t'élève un trône
En souriant à nos vœux assidus ;
De myrte & de lauriers il forma ta couronne ;

Et ces honneurs n'étoient bien dus...

Poursuis ton vol rapide où la gloire t'entraîne,
C'est elle qui s'honore en t'ornant de ses fleurs;
Nouvelle Déesse qu'adore cette scène,
Ton culte est à jamais au fond de tous les cœurs.

Par M. le M. de S. A.

*EXTRAIT d'une Lettre de M. de L. H.
à M. de Voltaire, à l'occasion des hon-
neurs rendus à son Buste, &c.*

J'ai été témoin, Mardi dernier d'une fête d'autant plus agréable qu'elle était imprévue, & à laquelle il ne manquait rien que celui qui en était le héros. C'était vous sur-tout qui deviez voir Mlle Clairon habillée en prêtresse d'Apollon, poser la couronne de lauriers sur la tête de l'auteur d'Alzire, dont le buste était élevé sur un piédestal, s'adresser à ce marbre insensible comme s'il eût dû l'entendre & s'animer à sa voix, & réciter avec ce bel organe & cette déclamation harmonieuse & sublime que vous lui connaissez une ode pleine de chaleur & d'enthousiasme qui semblait être l'hommage de la

L

postérité. Il fallait l'entendre s'écrier en commençant.

Tu le poursuis jusqu'à la tombe,
Noire envie, & pour l'admirer
Tu dis, attendons qu'il succombe
Et qu'il vienne enfin d'expirer, &c.

Je voudrais pouvoir vous transcrire ici
l'ode entière. En voici du moins quelques fragmens.

Graces, vertus, raison, génie,
Dont il fut l'organe divin,
Tendre Vénus, sage Uranie
Qu'il n'implora jamais en vain;
Beaux arts, dont il fut idolâtre,
Dieux du Lycée & du théâtre,
Venez, descendez parmi nous:
Digne de la Grece & de Rome,
Ce jour qui célèbre un grand homme
Doit être une fête pour vous.

Du ton sublime de Corneille,
Il a fait parler les Romains.
Racine a formé son oreille
Et mis son pinceau dans ses mains;
Grand comme l'un, quand il veut l'être,
Moins sage que l'autre peut-être,
Plus véhément que tous les deux;

Le dirai-je ? encor plus tragique,
 Dans cet art profond & magique
 Il a pénétré plus loin qu'eux.

O toi, qui, sans doute, incrédule
 A tant de prodiges nouveaux,
 Diras de lui comme d'Hercule,
 Un seul n'a point fait ces travaux ;
 Ne divise point ton hommage,
 Postérité, sur cette image
 Fixe tes regards incertains ;
 Vois celui qui, dans quinze lustres,
 Egal à vingt hommes illustres,
 En a seul rempli les destins.

Opinion, bizarre idole,
 Dont l'Univers subit la loi,
 Moins puissante que sa parole
 En lui tu reconnais ton Roi.
 Au milieu de l'erreur commune ;
 L'homme éloquent est ce Neptune
 Qui s'élève du sein des eaux,
 Il parle aux vagues mugissantes,
 Et les vagues obéissantes
 Vont expirer sous les roseaux.

Toi qui, sous le glaive abattue,
 Devenais l'opprobre des loix,
 Famille innocente, à ma voix,

L 2

Viens, tombe aux pieds de sa statue.
 Qu'importe de feintes douleurs ?
 Qu'importe de stériles pleurs
 Qu'il a fait répandre au théâtre ?
 Ce sont tes pleurs qu'il a taris ,
 Qui rendront le monde idolâtre
 De son ame & de ses écrits.

De nos bons Rois modele auguste ;
 Henri, le plus doux des vainqueurs ,
 Simple & grand , magnanime & juste ,
 Tu vis à jamais dans nos cœurs ;
 Mais sans ajouter à ta gloire ,
 Ton poëme rend ta mémoire
 Plus chere à nos derniers neveux ;
 Sous un pinceau qui nous enchante
 Ton image encor plus touchante ,
 Reçoit plus d'encens & de vœux.

Voilà les vers que vous deviez entendre. Je regarde cette petite fête comme une espece d'inauguration. C'est la muse de la tragédie chantant devant la statue de Sophocle un hymne composé par Pindare, &c.

RÉPONSE de M. de V**.

La maison de Mlle Clairon est donc devenue le temple de la gloire. C'est à elle à donner des lauriers, puisqu'elle en est toute couverte. Je ne pourrai pas la remercier dignement. Je suis un peu entouré de cyprès. On ne peut pas plus mal prendre son tems pour être malade. Je vais pourtant me secouer & écrire au grand Prêtre & à la grande Prêtresse, &c.

LETTRE du même, à M. M**, auteur
de l'Ode précédente.

On m'a instruit, mon cher ami, du beau tour que vous m'avez joué. Il m'est impossible de vous remercier dignement & d'autant plus impossible que je suis assez malade. Il ne faut pas vous témoigner sa reconnaissance en mauvais vers; cela ne serait pas juste. Mais je dois vous dire ce que je pense en prose très sérieuse; c'est qu'une telle bonté de votre part & de celle de Mlle Clairon, une telle marque d'amitié est la plus belle réponse

qu'on puisse faire aux cris de la canaille
qui se mêle d'être envieuse.

S'il faut détester les cabales, il faut res-
pecter l'union des véritables gens de let-
tres. . . Je vous remercie donc pour moi,
mon cher ami, & pour la gloire de la lit-
térature que vous avez daigné honorer en
moi. Voici mon action de grâces à Mlle
Clairon, &c.

VERS à Mademoiselle CLAIRON.

LES talens, l'esprit, le génie,
Chez Clairon sont très-affidus ;
Car chacun aime sa patrie,
Chez elle ils se sont tous rendus
Pour célébrer certaine Orgie
Dont je suis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus !
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous :
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les tems votre ouvrage.

A. M. L. auteur du Mercure de France.
Sur la Musique.

J'ai lu, Monsieur, avec le plus grand plaisir, dans votre Mercure d'Avril dernier, une dissertation aussi intéressante que savante sur la Musique.* à l'occasion de Castor. Je ne suis point musicien; mais la bonne musique à toujours produit beaucoup d'effet sur moi. Sensible aux progrès de cet art charmant, il m'a semblé que les conseils par lesquels l'amateur termine cette dissertation pouvoient y contribuer; permettez-moi de les rappeler.

„ C'est donc à nos écrivains distingués à favori-
„ ser les progrès de la musique. C'est à nos musi-
„ ciens les plus avoués de la nation, à faire taire
„ l'aveugle prévention qui relegue leurs talens
„ dans un genre inférieur à celui de la tragédie.
„ Plusieurs de leurs airs démentent cette présomp-
„ tion injuste. Malgré l'anathème porté contre la
„ langue de Racine, que l'on juge anti-musicale,
„ Paris fourmille de musiciens étrangers qui ne
„ demandent qu'à consacrer leurs talens à nos
„ théâtres; nous en connoissons d'Allemands, d'I-
„ taliens, qui n'attendent que des poèmes pour
„ travailler. Mais notre langue, demande-t-on,

* Par M. de Chabanon, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, amateur très distingué & très-connu de la musique, de la poésie & de la littérature.

„ leur est-elle familière ? Il y a une question bien
 „ plus importante à faire : Ont-ils du génie ? cel-
 „ le-ci résolue à leur avantage, l'autre ne doit
 „ pas inquiéter.

„ Puissions-nous voir bientôt tant de talents di-
 „ vers occupés du soin de nos plaisirs, & l'opéra
 „ françois (malgré cette dénomination aujour-
 „ d'hui presque injurieuse) jouir de la même supé-
 „ riorité que la scène françoise s'est acquise sur
 „ tous les théâtres de l'Europe !

Ce vœu m'a paru d'un patriote, homme de goût,
 qui connoît les ressources de notre langue & qui
 l'aime, & m'a déterminé à vous faire part, Mon-
 sieur, d'une lettre qui m'est tombée entre les
 mains, écrite par un homme de qualité à un des
 directeurs de l'opéra ; cette lettre annonce qu'un
 musicien Allemand, très-fameux, donne la présé-
 rence à notre langue, même sur l'italienne pour
 la composition musicale, & se dispose à convain-
 cre les incrédules que le génie s'approprie tout,
 & que les difficultés ne sont, en l'irritant, qu'en
 attiser le feu. Je crois que le Public lira avec plai-
 sir une lettre qui lui en promet beaucoup, si vous
 voulez bien l'insérer dans le prochain Mercure
 avec la mienne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L. D. L., Associé de l'Académie
 de Villefranche.



*LETTRE à M. D., un des Directeurs
de l'Opéra de Paris.*

A Vienne en Autriche, le 1^{er} Août, 1772.

L'estime qui vous est due, Monsieur, & pour vos talens, certainement très-distingués, & pour l'honnêteté de votre caractère, qui m'est particulièrement connue, m'a déterminé à me charger de vous écrire, pour vous faire part que le fameux M. Glouch, si connu dans toute l'Europe, a fait un opéra français qu'il désireroit qui fût donné sur le théâtre de Paris. Ce grand homme, après avoir fait plus de quarante opéra italiens qui ont eu le plus grand succès sur tous les théâtres où cette langue est admise, s'est convaincu par une lecture réfléchie des anciens & des modernes & par de profondes méditations sur son art, que les Italiens s'étoient écartés de la véritable route dans leurs compositions théâtrales; que le genre français étoit le véritable genre dramatique musical; que s'il n'étoit pas parvenu jusqu'ici à sa perfection, c'étoit moins aux talens des musiciens Français vraiment estimables qu'il falloit s'en prendre, qu'aux auteurs des poèmes, qui, ne connoissant point la portée de l'art musical, avoient, dans leurs compositions, préféré l'esprit au sentiment, la galanterie aux passions, & la douceur & le coloris de la versification au pathétique de style & de situation. D'après ces réflexions, ayant communiqué ses idées à un homme de beaucoup d'esprit, de talent & de goût, il en a

obtenu deux poëmes italiens qu'il a mis en musique. Il a fait exécuter lui-même ces deux opéra sur les théâtres de Parme, Milan, Naples, &c. Ils y ont eu un succès incroyable, & ont produit en Italie une révolution dans le genre. L'hiver dernier, la ville de Boulogne, en l'absence de M. Glouch, a fait représenter un de ces opéra. Son succès, dans cette ville, a attiré plus de vingt mille étrangers empressés à en voir les représentations, & de compte fait, Boulogne a gagné, par ce spectacle, au delà de quatre-vingt mille ducats, environ 900000 livres de France. De retour ici, M. Glouch, éclairé par sa propre expérience, a cru s'appercevoir que la langue italienne, plus propre, par la répétition fréquente des voyelles, à se prêter à ce que les Italiens appellent des passages, n'avoit pas la clarté & l'énergie de la langue françoise; que l'avantage que nous venons d'accorder à la première étoit même destructif du véritable genre dramatique musical, dans lequel tout passage étoit disparate ou du moins affoiblissoit l'expression. D'après ces observations, M. Glouch s'est indigné contre les assertions hardies de ceux de nos écrivains fameux qui ont osé calomnier la langue françoise, en soutenant qu'elle n'étoit pas susceptible de se prêter à la grande composition musicale. Personne, sur cette matière, ne peut être juge plus compétent que M. Glouch: il possède parfaitement les deux langues, & quoiqu'il parle la françoise avec difficulté, il la fait à fond; il en a fait une étude particulière; il en connoît enfin toutes les finesse, & sur-tout la prosodie, dont il est très-scrupuleux observateur. Depuis long tems il a essayé ses talens sur les deux langues dans différents genres, & a obtenu des succès dans une cour où elles sont égale-

ment familières, quoique la française y soit préférée pour l'usage; dans une cour d'autant plus en état de juger des talens de ce genre, que les oreilles & le goût y sont continuellement exercés. Depuis ces observations, M. Glouch desiroit pouvoir appuyer son opinion en faveur de la langue française sur la démonstration que produit l'expérience, lorsque le hasard a fait tomber entre ses mains la tragédie-opéra d'Iphigénie en Aulide. Il a cru trouver, dans cet ouvrage, ce qu'il cherchoit. L'auteur, ou, pour parler plus exactement, le rédacteur de ce poëme me paroît avoir suivi Racine avec la plus scrupuleuse attention. C'est son Iphigénie même mise en opéra, Pour parvenir à ce point, il a fallu qu'on abrégât l'exposition, & qu'on fît disparaître l'Episode d'Eriphile. On a introduit Calcas au premier acte, à la place du confident Arcas; par ce moyen l'exposition s'est trouvée en action: le sujet a été simplifié, & l'action, plus resserrée, a marché plus rapidement au but. L'intérêt n'a point été altéré par ces changemens; il m'a paru même aussi entier que dans la tragédie de Racine. Par le retranchement de l'Episode d'Eriphile, le dénouement de la piece de ce grand homme n'ayant pu servir pour l'opéra dont il s'agit, il y a été suppléé par un dénouement en action, qui doit faire un très-bon effet, & dont l'idée a été fournie à l'auteur, tant par les tragiques Grecs que par Racine lui-même, dans la préface de son Iphigénie. Tout l'ouvrage a été divisé en trois actes, division qui me paroît la plus favorable au genre qui exige une grande rapidité d'action. On a tiré sans efforts du sujet, & l'on a amené naturellement dans chaque acte un divertissement brillant

lié au sujet de manière, qu'il en fait partie, en augmente l'action ou la complete. On a eu grand soin de mettre en opposition les situations & les caracteres, ce qui produit une variété piquante & nécessaire pour tenir le spectateur attentif, & pour l'intéresser pendant tout le tems de la représentation. On a trouvé moyen, sans avoir recours aux machines, & sans exiger des dépenses considérables, de présenter aux yeux un spectacle noble & magnifique. Je ne crois pas qu'on ait jamais mis au théâtre un opéra nouveau qui demande moins de frais, & qui cependant soit plus pompeux. L'auteur de ce poëme, dont la représentation entière ne doit durer au plus que deux heures & demie, y compris les divertissemens, s'est fait un devoir de se servir des pensées & même des vers de Racine, lorsque le genre, quoique différent, l'a pu permettre. Ces vers ont été enchâssés avec assez d'art, pour qu'on ne puisse pas appercevoir trop de disparité dans la totalité du style de l'ouvrage. Le sujet de l'Iphigénie en Aulide m'a paru d'autant mieux choisi, que l'auteur, en suivant Racine, autant qu'il a été possible, s'est assuré de l'effet de son ouvrage, & que, par la certitude du succès, il est amplement dédommagé de ce qu'il peut perdre du côté de l'amour-propre.

Le nom seul de M. Glouch me dispenseroit, Monsieur, de vous parler de la musique de cet opéra, si le plaisir qu'elle m'a fait à plusieurs répétitions, me permettoit de garder le silence. Il m'a paru que ce grand homme avoit épuisé toutes les ressources de l'art dans cette composition. Un chant simple, naturel, toujours guidé par l'expression la plus vraie, la plus sensible & par la mélodie la plus flatteuse; une variété inépuisable dans

ses sujets & dans ses tours; les plus grands effets de l'harmonie employés également dans le terrible, le pathétique & le gracieux; un récitatif rapide, mais noble & expressif du genre; enfin des morceaux de notre récitatif français de la plus parfaite déclamation; des airs dansans de la plus grande variété, d'un genre neuf & de la plus agréable fraîcheur; des chœurs, des duo, des trio, des quatuor également expressifs, touchans & déclamés; la prosodie de la langue scrupuleusement observée, tout, dans cette composition, m'a paru dans notre genre; rien ne m'y a semblé étranger aux oreilles françaises; mais c'est l'ouvrage du talent: par-tout M. Glouch est poëte & musicien, par-tout on y reconnoît l'homme de génie & en même tems l'homme de goût: rien n'y est foible, ni négligé.

Vous savez, Monsieur, que je ne suis point enthousiaste, & que dans les querelles qui se sont élevées sur la préférence des genres de musique, j'ai gardé une neutralité absolue: je me flatte donc que vous ne vous préviendrez par contre l'éloge que je vous fais ici de la musique de l'opéra d'Iphigénie. Je suis convaincu que vous serez empressé à y applaudir; je fais que personne ne desire plus que vous les progrès de votre art; vous y avez déjà beaucoup contribué par vos productions & les applaudissemens que je vous ai vu donner à ceux qui s'y distinguoient. Vous verrez donc avec plaisir, & comme homme de talent, & comme bon citoyen, qu'un étranger aussi fameux que M. Glouch s'occupe à travailler sur notre langue & la venge, aux yeux de toute l'Europe, des imputations calomnieuses de nos propres auteurs.

M. Glouch desire savoir si la direction de l'Académie de Musique auroit assez de confiance dans

ses talens pour se déterminer à donner son opéra. Il est prêt à faire le voyage de France; mais il veut préalablement être assuré, & que son opéra sera représenté, & dans quel tems à-peu près il pourra l'être. Si vous n'aviez rien de fixé pour l'hiver, le carême ou la rentrée après Pâques, je crois que vous ne pourriez mieux faire que de lui assigner une de ces époques. M. Glouch est demandé avec beaucoup d'empressement à Naples pour le mois de Mai prochain; il n'a voulu prendre, de ce côté, aucun engagement, & il est déterminé à faire le sacrifice des avantages qu'on lui propose, s'il peut être assuré que son opéra sera agréé par votre Académie, à laquelle je vous prie de communiquer cette lettre, & de me faire passer sa détermination que fixera celle de M. Glouch. Je serois bien flatté de partager avec vous, Monsieur, l'avantage de faire connoître à notre nation tout ce qu'elle peut se promettre en faveur de sa langue, embellie par l'art que vous professez. C'est dans ces sentimens que je suis, avec la plus véritable estime,

M O N S I E U R,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

P.S. Si la direction n'avoit pas assez de confiance dans le jugement que j'ai porté des paroles de cet opéra, je vous le ferois passer par la première occasion.

J'oubliois de vous dire, Monsieur, que M. Glouch, naturellement très-désintéressé, n'exige point, pour son ouvrage, au delà de ce que la direction a fixé pour les auteurs des opéra nouveaux.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

PORTRAIT en médaillon de Frédéric II, Roi de Prusse, Electeur de Brandebourg, orné des attributs de Mars & d'Apollon, gravé par N. le Mire, des Académies de Vienne en Autriche, & de Rouen. A Paris, chez l'auteur, rue & vis-à-vis Saint Etienne des Grès, prix 1 livre 4 sols. Ce portrait, dont le dessin a été communiqué au graveur par un amateur arrivant de Berlin, joint au mérite de l'exécution, celui d'une ressemblance parfaite, & peut servir de Frontispice aux Œuvres de S. M. de format *in-12*.

I I.

MM. Gautier Dagoty, pere & fils aîné, pleins de zèle pour contenter le public, ayant eu occasion d'avoir le portrait de M. de Voltaire plus ressemblant que tout ce qu'on a vu, ils l'ont gravé de nouveau en couleur : mais comme dans la

distribution qu'ils font du premier cahier de leur *Gallerie Universelle*, il s'est déjà donné plusieurs exemplaires de celui qu'ils avoient gravé d'après le tableau qui est à l'académie françoise, peint depuis trente années, ils avertissent les personnes qui ont reçu celui-ci, ensemble avec les portraits du roi, du roi de Prusse & de Mgr le chancelier, qu'elles peuvent renvoyer leur estampe de M. de Voltaire, d'après M. de la Tour, & qu'on leur donnera à la place la nouvelle estampe en couleur présentement annoncée. On s'adressera au Bureau Royal de la Correspondance générale, rue des Deux Portes S. Sauveur, à Paris.

I I I.

NOUVELLES MÉDAILLES.

Médaille du Pont de Neuilly, gravée par M. Roettiers fils, graveur général des Monnoies de France.

Elle a pour légende *novam artis audaciam mirante Sequaná.*

Et pour exergue: *Pons ad Lugniacum exstructus M. DCC. LXXII.*

D'un côté est la tête du Roi, très ressemblante, de l'autre est le pont entouré d'im-

d'un payfage où l'on apperçoit d'un côté une partie du château de Madrid, & de l'autre la montagne du Calvaire, & au bas Surenne & Puteaux.

La hardiesse du pont, par sa légèreté, s'y reconnoît : cette médaille est d'un grand détail, & neuve dans son aspect ; elle fait l'éloge du célèbre artiste qui l'a exécutée.

Cette médaille en or a été présentée au roi & à toute la famille royale, par M. de Trudaine, Conseiller d'Etat, Intendant des Finances.

Le public nous saura gré sûrement de lui tracer sous les yeux deux autres médailles très-importantes, exécutées depuis peu par M. Roettiers fils, à qui elles ont mérité les applaudissemens de la cour & de la ville : ce sont celles du nouvel Hôtel des Monnoies & de la Corse.

La première représente la tête du Roi d'un côté, & de l'autre le bâtiment qui y est vu en perspective, avec une partie de la rue Guénégaud, du quai & de la rivière.

Cette médaille a exigé beaucoup de soin, & l'on en voit peu dont l'exécution ait été aussi difficile à traiter.

Elle a été placée sous la première pierre

M

du nouvel hôtel, posée au nom du Roi, par M. l'Abbé Terray, contrôleur général.

Elle a pour légende, *auro, argento, æri stando, feriundo, & pour exergue: ædes ædificatæ. M. DCC. LXX.*

La seconde est celle de la Corse, qui n'est pas moins intéressante, & dont voici l'explication.

Lorsque Paoli se mit à le tête des révoltés, la Corse avoit pour armes une tête de negre un bandeau sur les yeux.

Dans une assemblée qu'il convoqua des principaux du pays, il fit mettre sous un dais la tête noire, le bandeau relevé sur le front. On lui demanda pourquoi il changeoit les armes; il répondit: actuellement la nation voit clair.

Dans cette médaille on voit la France qui a ôté totalement le bandeau & expose l'écusson de la tête aux rayons des trois fleurs de lys. Au moyen de cette grande lumière, le pays se défriche, l'on y fait des chemins; l'agriculture, la marine, la pêche produisent l'abondance que l'on voit sur le devant. Les horreurs de la guerre & les nuages se dissipent.

Cette médaille a été présentée au roi par les députés de Corse.

Elle a pour légende: *quam sublevatam finx. quod avellatur fascia.*

Et pour exergue: *dicat, vouet, conse-*
rat, Cors. Consult. M. DCC. L. XX.

M U S I Q U E.

Airs choisis de Maîtres Italiens avec des
paroles françoises propres à la voix &
aux instrumens. L'Amant heureux & la
Bergere sensible; prix 36 sols. A Paris,
chez Lacombe, Libraire, rue Christine,

Ces airs sont avec accompagnement
de violon & de basse chiffrée. Les pa-
roles bien adaptées à la musique, pei-
gnent les tendres affections d'un cœur
sensible. La musique du premier air est de
Laschi, & celle du second de *Galuppi*.
Ces deux airs ont du caractère, de l'ex-
pression & un chant facile.

COURS d'Expériences sur l'Electricité.

Si nous devons aux Anglois la construc-
tion des nouvelles machines électriques
à plateau, dont M. Sigaud de la Fond.

démonstrateur de physique expérimentale, avoit originairement donné l'idée; nous devons à ce dernier le degré de perfection auquel elles sont actuellement portées. Il a su tellement modifier les dépendances de ces sortes de machines, qu'il est parvenu à réunir dans un très-petit volume, toutes les pieces dont il se sert pour exécuter toutes les expériences qu'il a publiées dans son Traité de l'Electricité. Il a joint encore à cet appareil une petite machine pueumatique à deux corps de pompes, dont l'exaëtitude égale celle des meilleurs machines ordinaires. Il ne manquoit plus qu'une batterie électrique pour compléter totalement cette précieuse collection. A l'aide de ce nouvel instrument, on démontre d'une maniere plus sensible les analogies de la matiere électrique avec celle du tonnerre & avec la matiere magnétique. Si les Anglois nous ont prévenu sur l'invention de cette machine, & sont parvenus à construire des batteries d'une force supérieure, on ne peut disconvenir que leur construction ne soit encore bien imparfaite. La mauvaise disposition des conducteurs, jointe à l'impossibilité d'estimer la charge d'électricité, exposent ces batteries à des déto-

nations spontanées, qui brisent souvent quelques-uns des vaisseaux, & font manquer l'opération.

M. de la Fond, dont le zèle pour les progrès de la physique, & les succès sont suffisamment connus, vient de remédier à cet inconvénient : il a changé la disposition des conducteurs, de façon qu'il profite de toute la distance qui se trouve entre les deux armures des vaisseaux, & que la machine en est beaucoup moins exposée aux détonations spontanées. Il vient de trouver, outre cela, une espèce d'index invariable qui lui indique le moment où la batterie est complètement chargée, & qui le garantit de la rupture des vaisseaux. Il fera voir cette ingénieuse machine, & il en développera la construction dans un Cours d'électricité, qu'il commencera le Mercredi 18 Novembre à midi, dans son cabinet de machines rue Saint Jacques, près Saint Yves, maison de l'Université, & qu'il continuera les lundi, mercredi & vendredi à la même heure. Ceux qui voudront le suivre sont priés de vouloir bien se faire inscrire d'ici à ce tems. On suivra dans ce cours tous les progrès de l'électricité depuis son origine jusqu'à ce jour. On

insistera particulièrement sur les analogies de la matière électrique, sur son application dans quantité d'opérations chimiques, & sur-tout sur les avantages qu'on en peut espérer pour l'économie animale.

COURS d'Histoire Naturelle & de Chymie.

M. Bucquet, docteur régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, commencera ce cours le mercredi 4 Novembre 1772, à onze heures précises du matin. Il continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine à la même heure, en sa maison rue des Fossés Saint Jacques, à l'Estrapade.

On trouve chez la veuve Hérissant, imprimeur du cabinet du Roi, une introduction à l'étude des corps naturels, tirés du regne minéral, nécessaire pour suivre la première partie de ce cours. On trouvera au mois de Janvier prochain l'introduction à l'étude des corps naturels tirés du regne végétal.

Cours d'Anatomie.

M. Bucquet, docteur régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, commencera ce cours le jeudi 5 Novembre 1772, à midi précis, & continuera les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine à la même heure, en son amphithéâtre rue Basse des Ursins, au coin de celle de Glatigny, en la Cité.

Les personnes qui désireront disséquer pourront s'adresser à M. Fragonard, dans le même amphithéâtre.

Décintrement du Pont de Neuilly.

LE décintrement du pont de Neuilly a fait, le 22 Septembre dernier, un spectacle, & il en étoit un. Le Roi l'a honoré de sa présence. La vaste étendue de l'isle étoit couverte d'échaffauds, de loges & d'amphitéâtres, où la cour & la ville, les Ministres de France & étrangers, & un concours prodigieux de spectateurs se sont placés sans foule, sans tumulte, sans sans confusion. Il y a eu un ordre admirable par les soins du Magistrat qui a

perfectionné , en quelque sorte la police. Tout a concouru à la satisfaction générale ; le plus beau tems qu'on pût desirer ; la présence du Souverain ; la curiosité générale & la nouveauté du spectacle. Monsieur de Trudaine , Intendant général des Finances , ordonnoit cette Fête , & a fait distribuer des rafraîchissemens à une nombreuse assemblée. Les Ingénieurs des ponts & chaussées ont eu , ce jour là même , un uniforme que Sa Majesté leur a donné. Le décintrement du pont de Neuilly s'est fait aux coups de tambours en moins de cinq minutes. Les cintres étoient retrouffés de maniere que la navigation n'en a point souffert pendant la construction. On a admiré à la fois la solidité & la hardiesse de ce pont sur lequel Sa Majesté a passé en voiture en s'en retournant. Il est aligné avec la grande allée des Tuileries. Il est composé de cinq arches , ayant chacune cent vingt pieds d'ouverture & trente pieds de hauteur sous clef ; leur arc supérieur est formé par un rayon de cent cinquante pieds. On n'a point connoissance qu'il ait été construit aucune arche avec pareille courbure. Les culées ont cinquante deux pieds d'épaisseur , les piles treize pieds , les voutes cinq pieds à

la clef, & quarante-cinq pieds de largeur d'une tête à l'autre. Le projet de ce beau monument est de M. Peronet, premier ingénieur des ponts & chaussées; il a été secondé dans la conduite de ce grand ouvrage par M. de Chezy, ingénieur.

COUPLETS POISSARDS

*Sur le décentrement du Pont de Neuilly,
fait, en présence du Roi, le 22 Sept.*

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

O H Dam'du beau Pont d'Neuilly
J'ons vu débacler la charpente ;
Là not'cœur s'est ben réjouï
D'y voir not'bon Roi dans sa tente ,
J'ons ben crié : viv'not'Bourbon ,
Puis encor stila qu'a fait l'pont, *bis,*

J'nons pas oublié non plus
L'honnête Monfieu Trudaine ;
A sa santé j'avons ben bu ,
Car son vin couloit comm'fontaine :
En Ministre il a regalé ;
Et le plaisir s'en est mêlé. *bis.*

De c'nouveau Pont, mon voisin,
 Ma foi j'aimons la tournure;
 Ah Dam' quoiqu'ça ne paroît brin
 J'nous connoissons en construlture,
 Et de tous les ponts qu'on za fait,
 J'dis que stila c'est l'pus parfait. *bis.*

Aussi l'Roi l'y fit l'honneur
 D'y passer tout d'suite en carosse;
 C'étoit complimenter l'auteur
 Ben mieux qu'en lui donnant eun'crosse,
 Et l'on peut dir'zen vérité
 Qu'l'ouvrage étoit ben couronné. *bis.*

Ah! j'nous souviendrons longtems
 D'en avoir vû zoter l'cintre:
 Pour rendre de pareils momens,
 Non, zil n'est point d'assez grand peintre
 Tiens, Perronet sembloit un Dieu
 Pour qui décintrer n'est qu'un jeu. *bis.*

Il fit signe d'son mouchoir
 Et v'là tout l'bois dans la riviere;
 Tous les curieux qu'étoient venus voir
 Sont stupefaits de sa magniere,
 Ç'a tomboit, comme à Fontenoi
 Les ennemis tomboient d'vant l'Roi. *bis.*

Quand fut fait l'décintrement
 Chacun s'écria: miracle!

Il n'étoit pus qu'un sentiment
 Sur la beauté de ce spectacle ;
 Dam'c'est qu'l'auteur z'est ben au fait ,
 Et ses pieces n'tombent jamais. *bis.*

Pour tout mérite , à nos yeux ,
 Neuilly n'avoit qu'son rogôme ;
 Mais qu'il va devenir fameux
 Par ce chef-d'œuvre , d'un habile homme !
 Oui , tant qu'la Seine y coulera
 D'fon beau génie on parlera. *bis.*

Par Mlle Coffon de la Creffonniere.

LETTRE sur la Tragédie de Pierre le Cruel, représentée à Rouen.

Monsieur, mon devoir m'oblige à vous prier d'annoncer dans votre Journal une nouvelle très-intéressante pour le Théâtre François. Je viens d'avoir le bonheur de faire rendre justice à un homme de lettres cher à sa patrie, & l'avantage de donner au public de Rouen un des spectacles dont il ait été le plus satisfait. L'extrait de Pierre le Cruel, inséré dans le Journal Encyclopédique, a produit une telle impression sur plusieurs personnes de cette ville, & sur moi en particulier, que nous avons cru devoir inviter le célèbre auteur de cette Tragédie à nous la confier pour la faire repré-

senter sur notre Théâtre. Il a bien voulu lui même diriger les talens de nos acteurs, qui ne se flattent pas d'avoir rendu ce bel ouvrage comme il auroit pu l'être dans la capitale ; mais leur zèle & leurs soins les ont fait paroître dignes des rôles brillans qu'ils avoient à remplir. Le succès de la pièce qui a été représentée trois fois de suite, a répondu à nos espérances, & à la haute opinion que l'extrait nous en avoit donnée. Tout le monde est convaincu ici que Pierre le Cruel, ainsi que vous l'avez avancé, n'a pas été entendu à Paris, puisqu'il n'a pas réussi avec le plus grand éclat. Une longue expérience du Théâtre pourroit me donner la hardiesse de dire mon petit avis tout comme un autre sur les beautés sublimes de ce nouvel ouvrage de M. de Belloy ; mais je me borne à être écho du public, en vous assurant, Monsieur, qu'on n'a pu voir ici qu'avec transport la noblesse, la force & la vérité des caractères du Prince Édouard, de Duguesclin, de Transamare, de Blanche de Bourbon, & même du chef des Maures. Celui d'Édouard sur-tout a paru supérieur à ce qu'on a vu depuis long-tems sur la scène françoise. Dans une ville où le Grand Corneille est né, & où son génie a laissé des traces profondes, on aime ces caractères héroïques qui, mis en action par des intérêts ou des passions opposés, se font valoir réciproquement, & disputent de magnanimité : on a trouvé le personnage de Pierre le Cruel moins atroce que la Cléopâtre de Rodugune, & l'on a su gré à l'auteur d'avoir attaché, consolé l'ame du spectateur ; de l'avoir même ravi d'admiration, par des prodiges de vertu dont il a entouré un monstre de cruauté & de perfidie. Enfin, Monsieur, on s'est empressé de rendre à M. de Belloy tous les hommages publics

& particuliers dus à un Poëte qui a si bien mérité de la nation, & dont les ouvrages jouissent ici de la plus haute estime: Zélmire, le Siege de Calais, Gabrielle de Vergy, Gaston & Bafard sont au nombre des Tragédies que notre public voit le plus souvent avec le plus de plaisir; mes livres de recette en font foi.

Permettez-moi une dernière réflexion, que les orages qui troublent aujourd'hui la littérature rendent assez importante. Seroit-ce une imprudence à Messieurs les auteurs dramatiques de faire le premier essai de leurs pieces sur d'autres théâtres que celui de Paris? Ils ne trouveroient pas en province la foule de leurs rivaux; ni les protecteurs, les amis, les gagistes de ces mêmes rivaux; qui par des manœuvres obscures, ou des cabales bruyantes ont tant de fois étouffé à leur naissance de bons ouvrages qu'on a vu depuis revivre pour l'immortalité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

CREVILLARD, Entrepreneur
du Spectacle de Rouen.

TRAITS DE BIENFAISANCE.

I.

L'AFFABILITÉ de l'Empereur lui procure tous les jours des occasions d'exercer sa justice & sa bienfaisance. Ce grand Prince alla, il y a peu de tems, sans être

attendu, chez un pauvre Officier, pere d'une nombreuse famille. Il le trouva à table avec dix de ses enfans, & un orphelin dont il s'étoit encore chargé, malgré son indigence. L'empereur frappé de ce spectacle, dit à l'Officier; je savois que vous aviez dix enfans, mais quel est cet onzieme; c'est, lui répondit l'officier, un pauvre infortuné que j'ai trouvé exposé sur la porte de ma maison. L'Empereur attendri jusqu'aux larmes, lui dit: je veux que tous ces enfans soient mes pensionnaires, & que vous continuiez de leur donner des exemples de vertu & d'honneur; je payerai pour chacun, deux cents florins par an; faites-vous payer dès demain chez mon Trésorier, du premier quartier de ces pensions. J'aurai soin de votre aîné qui est Lieutenant.

I I.

Madame la Duchesse de Chartres étant à Forges pour y prendre les eaux, a donné tous les jours, dans ces cantons, des preuves de cette bienfaisance qui lui est si naturelle. Cette auguste Princesse, allant visiter l'abbaye de Beaubec, aperçut une cabane formée de branches d'arbres & de monceaux de terre; aussi-tôt, craignant

que cet humble réduit ne renfermât quelques tristes victimes de la misère & de la faim, S. A. S. descendit de sa voiture, & entra dans la cabane, où elle trouva en effet une mere environnée de cinq ou six enfans, presque nuds, & qui n'avoient pour lit que la terre couverte de quelques haillons & d'un peu de paille. La Princesse, pénétrée de compassion, à ce spectacle touchant, combla de bienfaits toute cette pauvre famille, à qui S. A. S. fait actuellement bâtir une maison commode.

ACTE D'HUMANITÉ.

UN Rémouleur, ou *Gagne-Petit*, de Modene, rencontra un jeune Peintre étranger fort pauvre, qui étoit venu en Italie pour y étudier son art, & y travailler. Il partagea avec lui son logement & son gain. Ce Peintre essuie peu de temps après une maladie très-dangereuse; il étoit sans ressource & fort inquiet; l'Artisan lui dit: soyez tranquille, j'ai de la santé, je me leverai plus matin, je travaillerai plus long-temps, & je tâcherai

de satisfaire à vos besoins. En effet il lui donna les secours nécessaires , le veilla pendant la nuit , & lui fit recouvrer la santé. Ce Peintre eut de l'ouvrage , & reçut de sa famille une petite somme qu'il alla , par reconnoissance , offrir à son bienfaiteur. Non , monami , lui répondit son hôte , je n'ai besoin de rien : gardez ce secours pour quelque malheureux ; j'ai acquitté envers vous la dette de l'humanité que je devois à un autre ; acquittez vous de la même obligation , quand vous rencontrerez quelque infortuné qui méritera d'être soulagé.

TRAIT DE FERMETÉ

du jeune Comte de Molac.

LA jeune Noblesse semble quelquefois devancer l'âge & les forces de la nature , par ce sentiment de courage & de fermeté qui la caractérise. C'est ce qu'on a remarqué avec admiration dans le jeune Comte de Molac , second fils de M. le Marquis de Molac , Maréchal des Camps & Armées du Roi. Cet enfant , âgé de dix ans , étant au Château de Carcado en Bretagne,

Bretagne , avec la Marquise sa mere , s'étoit rendu maître par surprise autant que par importunité d'un pistolet. Il le charge sans mesure & laisse encore la baguette dans le canon. L'arme part , & lui emporte à la main gauche l'*index* tout ras , avec les deux premieres phalanges du doigt du milieu. On accourt au coup. Le jeune homme à peine ému , ne songe qu'à rassurer sur l'accident. La douleur ne lui arrache point un cri , pas une larme. C'est sa mere qui pleure pour lui , & qui semble sentir tout son mal. Enfin il paroît consolé de son malheur , & s'écrie avec une sorte de joie : *ma blessure n'est qu'à la main gauche , elle ne m'empêchera point de servir le Roi.* C'est littéralement son expression ; c'est l'élan d'un cœur noble & généreux qui s'occupe du devoir de sa naissance , & du desir de servir son Maître & sa patrie.

TRAIT de Courage & d'Humanité.

ON se rappelle l'action généreuse de M. le Vicomte de Bar , Garde de la Marine. Il avoit entrepris d'aller , avec trois de ses

N

camarades, dans un Canot, à Marseille. Un gros tems fit couler à fond le Canot. Deux Gardes Marines se sauvèrent sur un rocher, éloigné d'environ cent toises. M. de Bar étoit embarrassé sous la carcasse du Canot, & à peine étoit-il libre, que M. de Calamand, son camarade, qui ne savoit pas nager, le prit par le pied, qu'il eut ensuite la prudence de lâcher. Alors M. de Bar se replonge dans la mer pour aller secourir son ami, le ramène au-dessus de l'eau, le conduit jusqu'au canot qui flotloit, & l'aide à y porter la main. M. de Bar se replonge encore pour aller chercher le cable du canot, le saisit, & l'attache au canot; il met un bout du cable entre ses dents, & gagne avec beaucoup de peine, le rocher, où, il ramène ainsi son camarade & le canot. Ils passèrent tous quatre la nuit sur ce rocher, mourant de froid, & de faim, & attendant le jour pour se rejeter à la mer, lorsque des pêcheurs vinrent heureusement les recueillir dans leur bateau.

Le Roi informé de l'action généreuse de M. de Bar, qui avoit oublié sa conservation pour aller au secours de son camarade, lui a accordé pour récompense

la permission de lui proposer un sujet pour une place de Garde de la Marine.

Ce jeune homme, plein de zèle pour le service de sa Majesté, à peine échappé du danger, s'est rembarqué pour le fond du Levant, sur la Frégate l'Atalante, commandé par M. de Calian.

A N E C D O T E S.

I.

CASSIUS étant défait par les Parthes, qui avoient des fleches pour armes principales, s'enfuit en la ville de Carnas, où il n'osa pas séjourner beaucoup, de peur d'être poursuivi & assiégé; sur quoi un astrologue, qu'il avoit en sa compagnie, le pensant bien conseiller. " Je desirerois, fort, lui dit-il, que vous ne voulussiez point sortir d'ici jusqu'à ce que la lune fût au signe du Scorpion; mais Cassius se moquant de lui, *ce n'est pas cela*, lui répondit il: *je n'ai peur que de celui du Sagittaire.*

I I.

Catherine de Foix, Reine de Navarre
dit au Roi son mari, après la perte de ce
Royaume: „ Dom Jean, si nous fussions
„ nés, vous Catherine, & moi Dom
„ Jean, nous n'aurions jamais perdu la
„ Navarre ”.

I I I.

Un Poëte vint dernièrement trouver
le Directeur du Théâtre de Drurilane à
Londres, & lui présenta une Comédie &
une Tragédie à la fois: le Directeur le
pria de lire une de ces deux pieces; mais
fort embarrassé après cette lecture, il lui
dit: *de grace, Monsieur, apprenez moi si*
c'est votre Tragédie ou votre Comédie que
vous venez de lire. A combien d'Auteurs
Dramatiques on pourroit faire la même
question.

EPIGRAMME nouvelle de M. Piron.

Chantres admis au temple de Mémoire;
Comédiens campagnards & royaux,
Rayez, liffiez de votre répertoire;
Ces drames noirs nouvellement éclos!
Rvoyez-les à leur premier enclos;

Et porte - close à la Musée Anglomane !
 Que Londres en soit l'amateur ou l'organe ,
 Tenez - vous - en à nos illustres morts ,
 Sans plus aller gueuser à Drurilane ,
 Quand vous avez la clé de nos trésors !

A V I S.

I.

Bureau de Correspondance.

LES Directeurs du Bureau royal, de Correspondance-Générale, toujours empressés à rendre cet établissement de plus en plus utile au Public, ont reconnu combien il étoit pénible, onéreux, & souvent dispendieux pour les propriétaires de terres, de maisons de campagne, domiciliés à Paris, & autres privilégiés, de faire les démarches & courses nécessaires, pour s'assurer la jouissance des privilèges & exemptions des droits d'entrée qui leur ont été accordés, par rapport aux grains, foin, volailles, gibier, pailles, bois, beurres, œufs, fromages, & autres denrées, provenant du crû de leurs terres & maisons de campagne, destinées à la consommation de leur maison à Paris.

L'obligation de faire enrégistrer leurs titres au bureau des droits rétablis, à celui de MM. les Officiers sur les ports, halles & marchés, entraîne inévitablement beaucoup de peines, & souvent des frais.

Pour épargner cet embarras & ces dépenses aux Seigneurs de terres, Bourgeois de Paris, & autres

privilégiés; les Directeurs du Bureau de Correspondance-générale ont ouvert, le premier Janvier 1771, un bureau, uniquement destiné à procurer les expéditions, sans autre charge de la part desdits Seigneurs, Bourgeois, privilégiés, que d'envoyer audit bureau leurs titres, c'est à dire, pour ceux qui n'auront pas encore été enrégistrés, leurs titres de propriété, les certificats de MM. les Curés & Collecteurs de la paroisse, ensemble leurs certificats particuliers; & pour ceux qui sont déjà enrégistrés, les certificats des Curés, des Collecteurs & des Propriétaires, dont on leur enverra le modèle à leur première demande, s'il ne l'ont pas.

Le bureau, sur ces pièces qui lui seront remises ou envoyées franches de port, se chargera de leur faire passer, avec exactitude, les expéditions nécessaires pour jouir des exemptions d'entrées; il les leur adressera aussi, *franc de port*, par la petite poste.

L'abonnement, pour toutes ces opérations, ne coûtera que *quarante sols*, qui seront payés d'avance à la caisse de la direction, & dont il sera donné une quittance.

Il sera nécessaire de renouveler ces enrégistremens annuellement.

I I.

Codex Monasticus.

Desprès, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, demeurant à Paris, rue Saint Jacques, donne avis au public, & à toutes les maisons religieuses du Royaume, qu'au premier Novembre 1772 il commencera l'impression de

Codex Monasticus, 3 vol. in-4^o. d'environ 800 pages qu'il propose par souscription, sur le pied de 30 livres, dont 15 livres en souscrivant; & 15 livres en livrant l'ouvrage. Il prévient qu'il n'en sera tiré que très-peu d'exemplaires au delà du nombre arrêté par les souscripteurs.

Les maisons religieuses qui voudront leur règle particuliere en format in-12, auront soin de le prévenir avant le premier Novembre, parce qu'il ne sera plus tems de souscrire après ce terme.

Cette collection intéressante comprendra les Constitutions de tous les Ordres & Congrégations du royaume, rédigées en conséquence de l'Edit du mois de Mars 1768. Le texte de la Règle commune à différentes congrégations, précédera toujours les Constitutions qui en dériveront; & on trouvera à la tête de chacun de ces Statuts, un précis sur l'origine & l'état actuel de l'ordre, ou Congrégation dont il sera la Loi; & à la fin de l'ouvrage, les Lettres - Patentes confirmatives, avec l'Arrêt d'enregistrement.

III.

Comptes faits.

Le sieur Pierard imprimeur à Reims, mettra en vente incessamment, un Livre de comptes faits sur toutes les parties de la division, les comptes faits à l'infini des sociétés, tant de mise d'argent avec les fractions, que pour le marc, la livre de telle somme de principal & de reprise que ce soit; les comptes faits de tout ce que l'on a besoin, soit pour les intérêts & pour les payemens à tant par cent, tant par mille, les comptes de tant d'aunes, tant d'onces, tant de gros, &c. Les quatre & cinq pour cent de ce qui reste à payer. Le détail

seroit trop long à donner ici. Les explications sont à chaque opération avec les méthodes, des regles du marc la livre, des regles de société, &c. L'on vendra ce volume trois livres en feuilles, & relié, quatre livres.

Le sieur Pierard prie ceux qui lui écriront d'affranchir le port.

Le prix est très-modique pour ce grand ouvrage de 330 pages de calcul : l'on n'aura plus besoin que de l'addition ; ainsi ce sera une grande épargne de temps & de peines pour beaucoup de personnes, & un avantage pour les sociétés, spécialement dans les ports de mer.

M. Pierard imprimera aussi un volume où l'on trouvera les comptes faits, avec un tarif du grand cent réduit en solives, en pieds, pouces, lignes, & à l'écorce, réduit de même.

Un autre où l'on trouvera ce que tiennent les cuves de muids, pieces, mesures, pintes de Paris faites ou à faire, avec toutes les jauges.

Un autre qui contiendra le toisé des pierres de marbre, en toises, pieds, pouces & lignes cubes, &c, &c.



NOUVELLES POLITIQUES.

Du Caire, le 13 Juillet 1772.

IL parut, le mois dernier, devant Damiette, une Escadre Russe qui s'empara de tous les bâtimens qui s'y trouvoient. Mehemet Aboudaab envoya un officier pour traiter avec les Russes & pour les engager à se retirer, à quelque prix que ce fût. On donna à ses vaisseaux des vivres, des provisions; on leur paya des contributions, & ils mirent à la voile pour la Syrie.

On commence à avoir des inquiétudes sur le sort de l'Égypte. Un Prince du Saïdi a pris les armes contre Mehemet; on est instruit qu'Ali a envoyé ici des émissaires secrets qui s'efforcent de semer la division parmi les grands du pays, dont plusieurs lui sont encore attachés. Les succès que le Cheïk Daher, son allié, a eus en Syrie, raniment les espérances des partisans de l'ancien Caïmacan, & l'on craint de le voir arriver avec une forte armée. On publie qu'il a fait passer 30,000 sequins à l'Amiral Russe, dans l'île de Lesbos, pour en acheter des secours.

D'Alexandrie en Egypte, le 17 Août 1772.

Mehemet Bey Aboudaab a exilé ou fait mourir, depuis quelque tems, plusieurs personnes qui lui étoient suspectes. Le parti qui l'avoit favorisé dans la Haute-Egypte, est actuellement déclaré contre lui. Ce Bey a fait marcher des troupes de ce côté; mais pendant cette division on ne reçoit au Caire du Saïdi ni bled, ni

autres grains, ce qui cause une grande cherté. Le peuple commence à murmurer, & l'on craint une révolte, si les troubles de la Haute-Egypte ne s'apaisent bien-tôt.

De Copenhague, le 8 Septembre 1772.

Suivant un avis que le gouvernement vient de faire publier, les nouveaux fanaux établis sur le Sund, pour la sûreté de la navigation, cesseront d'être allumés, à compter du premier Décembre prochain.

De la Silésie, le 19 Septembre 1772.

Le voile qui couvroit la destinée de la Pologne est enfin tombé. On a reçu les déclarations des Cours de Vienne, de Pétersbourg & de Berlin, concernant le démembrement de ce royaume. Les manifestes publiés par Sa Majesté Prussienne expriment clairement l'étendue des parties qui lui appartiendront. Elles sont telles que nous les avons désignées précédemment, par conjecture, en marquant également les nouvelles possessions de la Maison d'Autriche. Cette dernière Puissance aura, entr'autres, toutes les Salines Polonoises de Wielicza, de Bochnia & de Zambor, qui formoient le principal revenu de la Couronne.

Des Frontieres de la Prusse, le 17 Septembre 1772.

La prise de possession de la Prusse Polonoise vient d'être consommée. Le 13 de ce mois, le lieutenant-général de Stutterheim, gouverneur du royaume de Prusse, se rendit, à la tête du régiment de Thadden, composé de deux bataillons, dans un des faubourgs d'Elbing,

& fit sommer le colonel du régiment de Schack, qui commandoit dans cette ville une garnison de deux cents hommes, de lui en ouvrir les portes. Cet officier lui répondit qu'il avoit ordre de se défendre & de repousser par la force les entreprises qu'on voudroit faire sur la place qui lui étoit confiée. Alors le lieutenant-général de Stutterheim fit établir, vis-à-vis la porte de Königsberg, une batterie de trois piéces de canon & de deux obusiers, tandis que la garnison Polonoise, qui étoit sous les armes, derrière cette porte, se rangeoit aux piéds des remparts. A la première décharge de l'artillerie Prussienne, la porte fut enfoncée. La garnison y répondit par un feu de mousqueterie qui ne fit pas de mal aux Prussiens; & après en avoir essuyé, à son tour, une salve générale, elle se retira, par une porte opposée, vers Varsovie. Le sieur de Stutterheim prit alors formellement possession de l'hôtel-de-ville: il fit abattre, dans les endroits publics, l'Aigle Polonoise, & y substitua l'Aigle Prussienne.

De Vienne, le 19 Septembre 1772.

La Cour Impériale, voulant mettre encore plus d'économie dans toutes les branches du service militaire, a décidé que les jeunes officiers qui sont tirés de différens régimens pour former la Garde Noble Allemande, rentreront dans leurs corps respectifs & seront remplacés par d'anciens officiers de cavalerie qui ne sont pas en état de servir en campagne, mais qui jouissent de quelque pension. Ils n'auront point de chevaux ni de quartiers en commun, & chacun se logera où il voudra.

Cet arrangement doit avoir lieu au commencement de l'année prochaine.

De Londres, le 24 Septembre 1772.

Les dernières nouvelles arrivées des Indes portent que la guerre continue entre Hyder Aly-Kan & les Marattes, mais que l'Amiral Harland ayant engagé les derniers, sous différentes promesses, à se retirer du Carnac, la Compagnie ne craignoit plus d'être obligée d'entrer en guerre avec ces peuples.

Nous avons dit que la Bourgeoisie de Londres arrêta, l'année dernière, d'offrir au lord-maire un vase d'argent de la valeur de 200 liv. sterlings & un autre de cents à chacun des aldermans Oliver & Wilkes. Le vase du dernier est achevé. Il est remarquable par les ornemens qu'on dit avoir été tracés par le Sr Wilkes lui-même, & qui sont les trophées du fanatisme le plus punissable. Il a donné, à cette occasion, un grand repas à ses amis.

De Stockholm, le 15 Septembre 1772.

On a fait, hier, la clôture de la Diète, avec les cérémonies d'usage. Les Etats s'étant assemblés dans la grande Eglise, le Roi s'y rendit de son château, à travers une double haie de soldats. Sa Majesté, revêtue de ses habits royaux & marchant sous le dais, étoit précédée de tous les Officiers de sa Cour, de son Sénat & du Prince Frédéric, son frere. Après qu'on eut entendu le Service Divin & le Sermon qui fut prononcé par l'Evêque de Westeros, le Roi sortit de l'Eglise dans le même ordre & se transporta à la salle des Etats, où les quatre Ordres l'avoient précédé. Sa Majesté prit

prit place sur son trône & fut haranguée successivement par le maréchal de la Diète & par les autres orateurs qui eurent tous l'honneur de lui baiser la main. On lut ensuite le *Recès* de la Diète, comme il est d'usage. Sa Majesté fit un discours, qu'Elle termina en signifiant aux Etats qu'Elle les rassembleroit dans six ans. Le Prince Frédéric, Duc d'Ostrogothie, prêta ensuite, à genoux, serment de fidélité au Roi. Quelques Sénateurs s'acquitterent aussi de ce devoir. Les Orateurs des Etats & une députation de chaque Ordre eurent l'honneur de dîner, ce même jour, chez le Roi.

Hier au matin, les Etats s'étant assemblés dans la grande salle du château pour répondre aux propositions que le Roi leur avoit faites, Sa Majesté, précédée de son Sénat & du Prince Frédéric son frere, vint s'asseoir sur son trône. Le Maréchal de la Diète, portant la parole, rendit compte au Roi des diverses résolutions prises par les Etats relativement aux impositions ordinaires & extraordinaires qu'ils ont assignées sans en fixer la durée, ainsi que des moyens qu'ils croient les plus propres au rétablissement des finances ; le Maréchal ajouta qu'ils s'en rapportoient entièrement, pour cet objet, à la haute sagesse de Sa Majesté. Le Roi remercia les Etats de la confiance qu'ils lui témoignent, & leur annonça qu'il ne tarderoit pas à séparer la Diète.

Le soir, le Roi, suivi d'un cortège nombreux de gens à cheval & d'une foule de peuple, sortit des barrières & alla au-devant du Baron de Sprengporten qui est arrivé de Finlande, à la tête d'un corps d'environ huit cents hommes. Le reste de la troupe a été dispersé par

la tempête dans le trajet de mer qu'il a été obligé de faire. Le Roi mit pied à terre & embrassa le Baron de Sprengporten qui se prosterna à ses genoux. Dans cet instant, Sa Majesté tira son épée pour lui donner l'accolade & le revêtit Elle-même des marques de Commandeur de l'Ordre de l'Épée qu'Elle avoit apportées. Ensuite Elle le fit relever & l'embrassa de nouveau, au milieu des acclamations de tous ceux qui étoient témoins de ce spectacle attendrissant. Le Roi se mit alors à la tête de la troupe & rentra dans la ville.

On a publié, aujourd'hui, au son des tymbales & des trompettes, que la clôture des Etats se feroit demain, avec les formalités qui ont été observées à l'ouverture de cette assemblée.

De la Haye, le 22 Septembre 1772.

La Cour de Danemarck avoit établi, pour la sûreté de la navigation, à l'entrée du Sund, deux nouveaux fanaux, indépendamment d'un autre placé sur la tour du château de Cronembourg; mais elle exigeoit, pour ce service, un droit dont l'exemple a allarumé la liberté du commerce. Plusieurs Nations ont refusé de s'y assujettir: les difficultés qu'occasionnoit la perception de cet impôt viennent d'être levées par une ordonnance qui prescrit de ne plus allumer ces fanaux, à l'époque du premier Décembre prochain.

Par les précautions qu'on a prises, les navires qui aborderont au port d'Ostende, n'auront plus à craindre aucun danger. L'Impératrice-Reine y a fait élever, à la hauteur de cent pieds à l'ouest de l'entrée, une co-

lonne de pierre blanche, au haut de laquelle on entretiendra perpétuellement un feu de charbon, à commencer du 15 du mois prochain.

Le sieur Pallas, qui a séjourné en Hollande, a écrit de Sibérie, le 27 Avril dernier, qu'on avoit trouvé, dans la province d'Iekuzk, près de la rivière de Wilvi, sous une montagne de fable, un rhinoceros de moyenne grandeur, bien conservé. On croit que cet animal étoit dans cet endroit depuis la formation de la colline, c'est-à-dire, depuis un nombre de siècles qu'il est impossible de calculer.

De Raguse, le 19 Août 1772.

Le Grand Seigneur vient d'envoyer ordre au Pacha de Scutari (Scodra), en Albanie, d'assembler dix à douze mille hommes, d'en donner le commandement à son fils Ali Pacha del-Bessan, & de les faire embarquer pour l'Egypte sur les bâtimens de la province; en cas que le nombre de ces bâtimens ne soit pas suffisant, Sa Hauteffe le charge de demander au gouvernement de Raguse ceux dont il aura besoin pour cette expédition. Le Pacha de Scutari a écrit en conséquence au Sénat de cette République de lui fournir dix des meilleurs navires de cet Etat. Le Sénat s'est assemblé pour délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre, & l'on ne fait pas encore qu'elle sera la résolution.

De Marseille, le premier Octobre 1772.

Des avis reçus de la Méditerranée font mention du projet de faire, dans l'Isle de Lampedouse, ce que l'Empereur de Maroc entreprend dans celle de Fedala:

Cette île, qui n'a que cinq lieues de circuit & deux de longueur, est située entre Tunis & Malte, à vingt lieues environ de France de l'une & à quarante cinq de l'autre. Elle a un assez bon port, & elle est susceptible de culture. Tout le monde fait l'aventure du Prêtre Provençal, condamné dans son pays & fugitif dans cette île déserte, où il réalisa, pendant quarante ans, aidé d'un simple Mouffe, l'histoire fabuleuse de Robinson. Cet Hermite prouva ce que peut l'industrie humaine excitée par la nécessité. Le Prince Italien, à qui cette île appartient, veut faire un traité avec les Etats Barbaresques, rendre ensuite cette contrée habitable & en faire, en même tems, naviger les habitans sous pavillon libre.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a donné l'abbaye de Clairefontaine, Ordre de St Augustin, diocèse de Chartres, à l'Evêque d'Arath, suffragant de Strasbourg; celle de Cherbourg, même Ordre, diocèse de Coutances, à l'Abbé de Bayanne, auditeur de Rote; celle de St Michel en Tiérache, Ordre de St Benoît, diocèse de Laon, à l'Abbé de Narbonne-Lara, aumônier du Roi; celle de St Mesmin, même Ordre, diocèse d'Orléans, à l'Abbé de Caulincourt, aumônier du Roi; celle de Fontaine-Blanche, Ordre de Cîteaux, diocèse de Tours, à l'Abbé du Châtel, aumônier ordinaire de Madame la Dauphine; celle de Fontaine-Douce, Ordre de Saint Benoît, diocèse de Saintes, à l'Abbé de Segonzac, vicaire-général de Périgueux; celle de Moreau, même Ordre, diocèse

de Poitiers, à l'Abbé de Bruneau, vicaire-général d'Angoulême; celle d'Hieres, Ordre de Cîteaux, diocèse de Toulon, à la Dame de Grille, religieuse de l'abbaye de St Césaire d'Arles.

Le Comte de Simiane a eu l'honneur de prêter serment entre les mains de Sa Majesté, pour la lieutenance de Roi de la province de Saintonge.

L'Abbé Faure, chanoine de St Pierre de Strasbourg, clerc de Chapelle du Roi, vient d'être nommé Chapelain de Sa Majesté, qui a disposé de sa place de clerc de Chapelle en faveur de l'Abbé le Bégue, chanoine de Verdun.

Le Roi a accordé l'abbaye de Saint Maur-sur-Loire, Ordre de St Benoît, diocèse d'Angers, dans l'appanage de Mgr le Comte de Provence, à l'Abbé de Crequy, vicaire-général de Lisieux; celle de la Frenade, Ordre de Cîteaux, diocèse de Saintes, à l'Abbé Maury, vicaire-général & official de Lombes, qui a prononcé le dernier panégyrique de St Louis devant l'Académie Française; celle de Fabas, même Ordre, diocèse de Comminges, à la Dame Bastard d'Aubaire, religieuse à Longages, diocèse de Rieux.

Le 27 Septembre, le Comte de Marboëuf, lieutenant-général des armées du Roi, commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis, ci-devant commandant en Corse, eût l'honneur de prêter serment, entre les mains de Sa Majesté, pour la lieutenance-générale de Corse.

Le Roi a accordé au fleur d'Orvilliers, chef d'escadre, la dignité de Commandeur de l'Ordre royal & mi-

litaire de St Louis, vacante par la mort du sieur Fro-
yer de l'Eguille, lieutenant - général des armées navales,
commandant de la marine à Rochefort.

Le Roi a accordé l'abbaye de Beaumont, Ordre de
St Benoît, diocèse de Tours, à la Dame de Guiche,
Abbesse de St Jean - de - Bonneval - les - Thouars, dio-
cèse de Poitiers.

PRÉSENTATIONS.

Les Députés des Etats de la Province d'Artois furent
admis, le 30 Septembre, à l'audience du Roi, à qui ils
furent présentés par le Marquis de Levis, lieutenant-
général des armées de Sa Majesté, capitaine des Gardes
du Corps de Mgr le Comte de Provence, gouverneur
de cette province, & par M. le Marquis de Montey-
nard, secrétaire d'état, ayant le département de la pro-
vince. Ils furent conduits à cette audience par le mar-
quis de Dreux, grand - maître, & par le sieur de Wa-
tronville, aide des cérémonies. La députation étoit com-
posée, pour le Clergé, de l'Evêque de Saint - Omer qui
porta la parole; pour la Noblesse, du Comte de Lan-
noy, brigadier des armées du Roi, colonel du régiment
provincial d'Arras; & pour le Tiers - Etat, du sieur
Gosse de Dostrel, ancien député général & ordinaire des
Etats, & ancien échevin de la ville & cité d'Arras.

La Princesse de Masserano a eu l'honneur de faire sa
révérence à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale, à
qui elle a été présentée par la Comtesse de Marfan,
gouvernante des Enfants de France.

Le 4 Octobre, les Députés des Etats de Corse ont

eu audience du Roi, à qui ils ont eu l'honneur d'être présentés par le marquis de Monteynard, gouverneur de cette île, secrétaire d'état au département de la guerre. La députation, conduite par le marquis de Dreux, grand-maitre, & par le sieur de Watronville, aide-des cérémonies, étoit composée, pour le Clergé, de l'Évêque de Nebbio, qui a porté la parole; pour la Noblesse, du comte de Costa Castellana, pour le Tiers-Etat, du sieur Belgodere di Bagnaja, censeur royal de police de Bastia. La Députation a été conduite ensuite à l'audience de la Famille Royale.

M A R I A G E S.

Le Roi & la Famille Royale signèrent, le 27 Septembre, le contrat de mariage du Comte d'Andlau, mestre de camp, lieutenant du régiment Royal-Lorraine, cavalerie, avec Demoiselle Helvetius.

Le Roi & la Famille Royale signèrent, le 29 du mois de Septembre, le contrat de mariage de Demoiselle d'Egrigny, fille du Marquis d'Egrigny, capitaine de grenadiers des Gardes-Françoises, avec le Comte de Maîts de Goimpy, capitaine de vaisseau.

N A I S S A N C E S.

Le 19 Septembre, la Comtesse de la Tour-d'Auvergne est accouchée d'un garçon.

La Duchesse de Sully est accouchée d'une fille, le 27 Septembre.

De Vienne, le 19 Septembre 1772.

La femme du nommé Gentil, au service du Prince de Kaunitz, est accouchée, le 16 Septembre de trois enfans bien proportionnés, dont deux garçons & une fille. Ils sont tous en vie & paroissent se bien porter. La mere, qui avoit déjà eu dix enfans, se trouve aussi bien qu'après ses autres couches.

M O R T S.

Joséph Leroi, Abbé de Domevre, Général de la Congrégation des Chanoines-Reguliers de Notre Sauveur, est mort à Metz, le 6 Septembre.

Michel-Joseph Troger de l'Eguille, lieutenant-général des armées navales, commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis, commandant du département de Rochefort, est mort à Angoulême, le 5 Août, dans la soixante dixieme année de son âge.

Pierre-Claude Marquis de Ribrevoie, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, ancien capitaine de Carabiniers, gouverneur pour le Roi des ville & château de Dreux, est mort à Paris, le 20 Septembre, dans la soixante-dixieme année de son âge.

Jean Pageze, paysan de Tarbe, y est mort d'accident, dant la cent quatrieme année de son âge; & Bertrand Casenave, laboureur de la même ville, y est décédé à l'âge d'environ cent deux ans.

Le sieur Henri Magdonel est mort dernièrement à Madraz, en Croatie, à l'âge de cent dix-huit ans.

N. Comte du Bose, brigadier, capitaine des vaisseaux du Roi, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, est mort à Brest, le 8 Septembre.

La Princesse Louise de Lorraine, sœur du feu Comte de Brienne, est morte, le 2 Octobre, à Puteaux près Paris, dans la cinquante-neuvième année de son âge.

Magdeleine de la Boissière, Abbessé de l'abbaye de Fabas, Ordre de Cîteaux, diocèse de Comminges, est morte dans son abbaye, à l'âge de cent deux ans.

Claire Thérèse d'Aguesseau, veuve de Guillaume-Antoine Comte de Chastellux, premier Chanoine de l'Eglise cathédrale d'Auxerre, lieutenant-général des armées du Roi, &c. est morte à Paris, dans la soixante-treizième année de son âge.

François-Marie Collet, Evêque d'Adras, *in partibus*, est mort au château de Kerrange, diocèse de Vannes, le 11 Septembre, âgé de quarante-deux ans.

On a appris la nouvelle de la mort de la Princesse Henriette-Louise-Marie-Françoise-Gabrielle de Bourbon-Condé, Abbessé de Beaumont les-Tours, qui est décédée dans son abbaye, le 19 Septembre, dans la soixante-neuvième année de son âge. La Cour a pris, à cette occasion, le 27 Septembre, le deuil pour onze jours.

Armand Chevalier d'Arros, mestre de Camp, enseigne & aide major général des quatre compagnies des Gardes-du-Corps de Sa Majesté, est mort à Paris, le 18 Septembre, dans la quarante-troisième année de son âge.

L O T E R I E S.

Le cent quarantième unième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 25 Septembre, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au No. 76426. Celui de vingt mille livres au No. 70737, & les deux de dix mille aux numéros 68078 & 72010.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait le 5 Octobre. Les numéros sortis de la roue de fortune sont, 47, 59, 57, 38, 15. Le prochain tirage se fera le 5 Novembre.



ADDITION DE HOLLANDE.

L I E G E.

M U S I Q U E.

Bien des personnes désirant un air d'Opéra & non toute la partition qui coute depuis 12 jusqu'à 24 L., ne peuvent faire usage que de ceux qui sont à portée de leur voix & propres à chanter aux Concerts; l'un chante le Dessus qui ne veut pas un air de Basse, l'autre veut un air de de Taille ou de Haute-contre &c.

Ces différentes circonstances réunies ont engagé Mr. Andrez, Graveur de cette ville, à détacher les airs, Duo, Trio &c. de la partition pour la commodité des Amateurs, qui, par ce moyen, peuvent faire choix à peu de frais, d'un air à leur goût & à portée de leur voix.

Ces Ariettes sont gravées 4to. avec la basse, pour la facilité de ceux qui s'accompagnent du Clavecin, les parties de Violon sont séparées avec des notes aux passages ou les flutes doivent se faire entendre; quand il a été impossible de joindre la Flute au Violon, on a gravé chaque partie séparément sans rien ajouter ou diminuer dans les Airs, de façon qu'ils peuvent servir aux Acteurs pour apprendre leur rôle.

Le choix de meilleurs Opera & des auteurs de la musique ne laisse rien à désirer aux amateurs qui peuvent se procurer tous ces airs & chacun en particulier à un demi Escalin la feuille 4to. La plus grande partie de ces airs ne tiennent qu'une feuille, & deux en y comprenant les violons, de sorte que moyennant un Escalin on peut avoir une ariette avec toutes ses parties; celles dont la grandeur exige trois feuilles, coûtent un Escalin & demi.

Sitôt qu'un nouvel Opéra paroît à Paris & qu'il y est reçu avec applaudissement, on en extrait les airs qui méritent de l'être. On peut disposer dès à présent de ce qui se trouve dans le Catalogue ci-joint.

*CATALOGUE de Musique gravée
chez B. Andrez, à Liege, 1772.*

Vocals.

Science par Morel. . . 2 10

Partition & parties séparées.

Annette & Lubin. . . 5

Le Bucheron. 6

Isabelle & Gertrude. . 5

Airs détachés & basse

Rose & Colas. 1 5

Le Sorcier 2 10

L'aveugle de palmire. 1 5

Les Moissonneurs. . . 2

*Autres avec les parties séparées un escalin piece ceux
marqués (*) 2 esc.
de Tom-jones.*

{ Oui, toute la vie.
 Ah! ma tante.
 Ah quel plaisir!
 La pauvre fillette.
 Plus d'une fois.
 De l'opulence.
 Vous voulez que.
 • duo Quoi c'est vous.

du Huron.

Si jamais.

Comme il y va.

duo { Ne vous rebutez pas
 * { Les jons.

Vous me charmez.

Qu'on met à prix.

Ma bonne amie.

L'amour naissant.

Dans quel canton.

Toi que j'aime.

* Ah! quel tourment.
 duo { Ah! que tu m'attends.

Sur nos étendars.

Me prend-on.

Qu'ai-je donc fait.

Que ne suis-je encor.

de Lusile.

Qu'il est doux.

Quel réveil.

Autour de moi.

Tout ce qui peut toucher.

Au bien suprême.

Chantons deux époux.

du Déserteur.

Peut-on affliger.

J'avois égaré.

* Ah! je respire.
 * duo Seroit-il vrai.

Je ne désertterai jamais

* duo O Ciel.
 Dans quel trouble.

duo { Tous les hommes.
 Vive le vin.

* Mourir n'est rien.
 Adieu chere louise.

Le Roi passoit.

du Jardinier supposé.

Lorsque je suis.
 Un jardinier.
 Que la campagne.
 Je n'ose pas.
 Quand un hommage.
 Toute fille.
 * *duo* { La flamme.
 L'amour tourne.
 Pourquoi faut-il.
duo Qu'entens - je.
 Je me relève.
 Pour les amans.

du Tableau parlant.

Je suis jeune.
 Il est certains barbons.
 Tiens ma reine.
 Cet aveu charmant.
 Pour tromper.
 * *duo* { Vous étiez ce que.
 Notre vaisseau.
 * *duo* Je brûlerai.
duo La nuit.
 C'est donc ainsi.
 Le Dieu de la tendresse.

de Silyain.

Nos cœurs cessent.
 Je puis braver.
 Ne crois pas.
 Je ne sçai pas.
 Hé comment.
 Tout le village.
duo Avec ton cœur.
 * *duo* Dans le sein.
 * Il va venir.
 * *trio* Venez , venez.

des deux Ayaes.

Plus de dépit.
 Du Rossignol.
 * *duo* Les voilà partis.
 Sans cesse auprès.
 * *duo* La douce espérance.
 * *duo* Mon cher Mr. Gripon.

de l'Amitié à l'Epreuve.

Mon ame est dans.
duo Je m'y connois.
 Non jamais.
 Si je pense.
 * *duo* Du Dieu d'amour.
 Sans l'amour.
 Non , non j'aurais.
 Nel son part.
 A quel maux.
 Qu'il est doux de passer.

de la bonne enfant.

Quel plaisir.
 J'ons besoin.
 Pauvre annette.
 Qu'elle est belle.
duo Vous pouvez.
 Quel orgueil.
 Une fille délaissée.
 Final du pr. acte à 5 voix.
 Perdre Rosette.
 Le désespoir.
 Oui Rosette.
 * *duo* L'y afoir tambour.
duo Par le trou de la ser.
 Vous verrez les graces.
 Dieu des repos.
 Annette n'est point.
 Entrant en ménage
 Ce diable à 4.
 La tendresse.

de l'école de la jeunesse.

Cher objet.

des deux miliciens.

Que l'amour cause d'al.
Non tu n'en peux.
Au point du jour.

L'écho, journal de Musique,
commence en 1758. à f
12. l'année (pris au bu-
reau) jusqu'inclu 1766 puis
1767. inclu 1772 à f 6 :-
Il contient choix des airs
d'opéra, & autres gravés
avec la basse, Guitare ou
harpe, &c. moyennant f
2 : 10. par année on le
recevra franc de port.

Bianchi 6 Duetto. . . 1 10
Recréation harmon. 1r. 1 5
Deuxième Recueil. . . 1 5
Bergé, Sonates & airs avec
accomp. du Clr. . . 7

Instrumentale.

Simphonies.

Hamal à 4 parties. . . 8
Delange à 6. œuvre 6. 8
Rämbach à 8 œuv. 3. 8 10
Schwindl à 8 œuv. 3. 10
Thoisiki à 6. parties. . 1 10

Trio.

D'Urfenbeck. 5
Vari autori. 3
Bertrand. 5
Boccherini œuvre 4. . . 7

Duo.

B. de Rome. 5
Kennis. 5
De différents auteurs. . 5
Gretris flutes ou violon. 1 10
Pour clarinettes. . . . 1

Solo violoncello.

Massart œuvre 2. . . . 5
Trazegnie clavecin. . . 7
D'Urfenbeck notturno. 1 5

7 Recueils menuets, pièce 1 5
7 idem contredanses. . 1 5

On trouvera un assortiment
de musique gravée en dif-
férents pays.

Argent courant à Liegé.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Lettre de Caïn, après son crime, à Mehala, son épouse,	<i>ibid.</i>
La double Inconstance, <i>proverbe dramatique</i> ,	17
Le Conseil d'un Matelot, <i>conte</i> ,	33
Traduction de l'Ode IXe d'Horace du livre premier, à Thaliarque,	34
Stances sur la mort de Tircis,	36
A Mlle Rosalie de C***, sur la tristesse,	37
Elegie IIIe du livre premier de Tibule,	38
Explication des Enigmes & Logogryphes,	44
ENIGMES,	45
LOGOGRYPHES,	48
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	50
Roméo & Juliette, tragédie par M. Ducis,	<i>ibid.</i>
Oeuvres de M. le Marquis de Ximenez,	103
Fables orientales & poésies diverses,	126
Histoire de Littérature Française,	133
Recherches critiques, historiques & topographiques sur la ville de Paris,	136
Traité élémentaire d'Arithmétique par M. Boffut,	<i>ibid.</i>
Les Sacrifices de l'Amour,	138
Nouvelle édition de Moliere, avec figures,	139
ACADÉMIE d'Amiens,	144
SPECTACLES,	148
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie française,	149
Comédie italienne,	155
A Mlle Colombe, au sortir de la première pièce de ses débuts à la Comédie Italienne,	160
Extrait d'une lettre de M. de La H. à M. de Voltaire,	161
Réponse de M. de V***,	165
Lettre du même à M. M**,	<i>ibid.</i>
Vers à Mlle Clairon,	166
A. M. L. auteur du Mercure de France, sur la musique,	167
Lettre à M. D., un des directeurs de l'Opéra de Paris,	169

220 MERCURE DE FRANCE.

ARTS, Gravures,	175
Musique,	179
Cours d'expériences sur l'Electricité,	<i>ibid.</i>
—— D'Histoire naturelle & de Chymie,	182
—— D'Anatomie,	<i>ibid.</i>
Décintrement du pont de Neuilly,	183
Couplets poissards sur le décintrement du pont de Neuilly,	185
Lettre sur la tragédie de Pierre le Cruel,	187
Traits de Bienfaisance,	189
Actes d'Humanité,	190
Trait de Fermeté du jeune Comte de Molac,	192
Trait de Courage & d'Humanité,	193
Anecdotes,	194
AVIS,	197
Nouvelles politiques,	200
Nominations,	208
Présentations,	210
Mariages,	211
Naissances,	<i>ibid.</i>
Morts,	212
Loteries,	214

ADDITION DE HOLLANDE.

Liege, Musique,	215
Catalogue de Musique gravée chez B. Andrez, à Liege, 1772.	216



